N° 867 45e Année T. CCLIII 1er Août 1934

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Florian Delhorbe	*La Révolution, Loi éternelle*	449
J. Pourtal de Ladevèze	*L'Étrange Nuit de Monsieur de Calberte*, nouvelle	458
Robert Rochefort	*Gravures religieuses*, poèmes	472
Henri Guillemin	*La Troisième Elvire. Documents inédits*	479
A. Chaboseau	*Notes sur la Vie sociale chez les Moineaux*	498
P. V. Stock	*Le Mémorandum d'un Éditeur. Charles Monselet anecdotique*	517
John Charpentier	*La Grand'Nef du Monde*, roman (III)	532

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : Littérature, 568 | André Fontainas : Les Poèmes, 573 | John Charpentier : Les Romans, 578 | Pierre Lièvre : Théâtre, 583 | Georges Bohn : Le Mouvement scientifique, 587 | Docteur Paul Voivenel : Sciences médicales, 590 | Auguste Cheylack : Voyages, 595 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 601 | René Dumesnil : Musique, 608 | Gustave Kahn : Art, 614 | Henry-D. Davray : Lettres anglaises, 618 | Jean-Édouard Spenlé : Lettres allemandes, 627 | Pompiliu Paltanéa : Chronique de Roumanie, 635 | Divers : Bibliographie politique, 646; Ouvrages sur la Guerre de 1914, 654 | Mercvre : Publications récentes, 660; Échos, 664; Table des Sommaires du Tome CCLIII, 671.

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA RÉVOLUTION
LOI ÉTERNELLE

Quels que soient le lieu, le temps, le régime, la vraie monnaie devient périodiquement une monnaie signe, c'est-à-dire un instrument d'annulation des dettes. L'histoire monétaire apparaît ainsi au cours de l'histoire dans l'étroite dépendance de l'histoire sociale. Toutes les société connues sont acculées périodiquement à subir une dévalorisation de la monnaie. Cela signifie que périodiquement il y a une rupture d'équilibre entre les dettes et les créances; la charge des dettes devient intolérable. Il en résulte des troubles civils qui mettent aux prises les créanciers et les débiteurs. Quels que soient le lieu et le temps, le régime politique et le système social, cette situation ne s'est jamais dénouée jusqu'ici que par la violence et on ne voit pas pour quelle raison il en serait autrement à l'avenir. On donne à cette solution de violence le nom de Révolution. Cet état de choses séculaire manifeste le jeu des forces permanentes sous les changements de forme et de civilisation. Les rois passent, les républiques passent, les empires se font et se défont, la civilisation chrétienne fait suite à la civilisation païenne, — le jeu des forces permanentes continue et la Révolution éclate périodiquement.

La plupart des révolutions les plus diverses dans le temps et l'espace ont deux caractères communs. Elles portent atteinte à la propriété et elles changent le gouvernement politique. Pour que cette opération se reproduise

périodiquement dans toutes les sociétés connues, il faut que l'instinct de propriété soit singulièrement puissant et que, d'autre part, une force non moins puissante lui soit opposée. Toutes choses se passent comme si la propriété et sa destruction périodique étaient également nécessaires à la société, comme si l'équilibre social dépendait de l'alternance des deux mouvements.

Les forces sociales ont leur source dans la biologie et dans les besoins de l'homme. La vie humaine est exposée à tant de dangers et de périls qu'il est naturel que l'instinct de conservation soit féroce, même dans les sociétés policées. Comme le fauve, le civilisé a besoin de nourriture et d'une tanière. L'instinct de propriété vient de là. C'est dire qu'il est fondamental et irrésistible. Mais à intervalles plus ou moins éloignés, la propriété est partiellement détruite et change de mains.

Si on envisage une société quelconque, même primitive, dans l'intervalle qui sépare deux révolutions, on observe un état d'équilibre relatif de la production et de la consommation, des classes sociales, des dettes et des créances, de la monnaie. Un double code pénal et civil (ou religieux) garantit les contrats et les échanges. En effet, si la propriété et les contrats ne sont pas garantis, la société tombe dans l'arbitraire et l'anarchie.

Une deuxième remarque s'impose immédiatement, ou à la réflexion. Il y a une classe dominante. On la reconnaît au costume et au train de maison. Ce sont, suivant les pays, les chefs militaires, les propriétaires terriens, une caste, un ordre, un parti, une aristocratie de naissance ou d'argent. Ce phénomène est sans exception, dans toutes les sociétés connues. C'est cette classe dominante qui a fait à son profit la dernière révolution en date.

La classe dominante favorise pendant un temps plus ou moins long le rendement économique et la paix sociale, parce que les hommes qui la composent ont les sentiments et les qualités qui caractérisent les plus capables, c'est-à-dire les meilleurs. Ils constituent l'élite. Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en prenant violemment le

pouvoir ces hommes ont procédé à une nouvelle répartition de la propriété et qu'ils ont organisé la production et les échanges en combinant leur profit particulier avec l'intérêt général. Dès lors, la classe dominante a une double préoccupation : maintenir cette répartition préalable de la propriété et cette organisation économique; — et garder le pouvoir. C'est le fondement de la politique.

Mais une société ne reste pas immobile. Les mouvements de la population, le développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, les variations du revenu national (ou de la tribu) amènent des changements qui ont pour effet de rompre l'équilibre économique et social. Cette rupture d'équilibre se traduit par une opposition grandissante à la classe dominante. D'où naît cette opposition, et quels obstacles rencontre-t-elle sur sa route?

L'opposition naît de ce que la classe dominante se fait payer cher d'abord, puis beaucoup trop cher, des services qui, réels à l'origine, tendent à devenir illusoires. Il y a à chaque époque une besogne première et urgente à accomplir. En temps d'insécurité générale, le seigneur féodal construit un château fort et prend les villageois sous sa protection. Il rend à la communauté un service qui vaut son prix. Quand la sécurité règne dans le pays et que c'est le roi qui fait la police, les châteaux forts ne servent plus à rien, mais leurs propriétaires continuent à lever la dîme, jusqu'au jour où les paysans mettent le feu aux châteaux forts.

Pareillement, les créateurs de l'industrie moderne ont gagné des fortunes qui font toucher du doigt le prix que la classe dominante fait payer ses services. Comme les descendants des seigneurs féodaux, les descendants de ces créateurs d'industries prétendent continuer à lever sans fin un tribut sur les industries que leurs ancêtres ont créées et qui peu à peu s'amortissent, c'est-à-dire sont rendues comme mortes. Les chemins de fer, par exemple, tendent à devenir par l'amortissement et les subventions de l'Etat la propriété des usagers.

Ces exemples montrent comment la classe dominante

tire d'un état économique établi par la violence à son profit des avantages qui tendent à devenir abusifs. C'est de ce profit abusif que résulte peu à peu le déséquilibre entre la production et la consommation, entre les dettes et les créances. C'est pourquoi, de l'Athénien Solon à l'Américain Roosevelt, on voit périodiquement un homme d'Etat surgir pour faire la paix entre les bien-nés ou les riches de la classe dominante et le peuple laborieux. Son premier acte est l'abolition des dettes. Mais s'il faut alléger ou abolir périodiquement les dettes, c'est que les conditions économiques de la production et des échanges créent à la longue un avantage (un privilège) au profit d'une classe sociale, aux dépens des autres. En d'autres termes, le régime de la propriété qui constitue un élément de stabilité au lendemain d'une révolution se transforme peu à peu en obstacle à l'évolution économique et sociale. Et cet obstacle est d'autant plus difficile à surmonter qu'il est plus énergiquement défendu par le pouvoir politique. C'est pourquoi de l'Athénien Pisistrate jusqu'à Lénine, Mussolini, Hitler, Roosevelt, on voit les peuples s'accommoder d'un tyran, c'est-à-dire d'un chef, dans l'espoir d'échapper à l'oppression des aristocraties de naissance ou d'argent, de ceux qui s'appelaient des féodaux avant la monarchie absolue et qui sont aujourd'hui les féodaux du charbon, du fer, de l'acier, du pétrole, des transports, des banques, des assurances, etc.

Ces considérations générales trouvent leur confirmation dans les révolutions contemporaines, envisagées dans leurs traits essentiels. Le système en vigueur avant la guerre, qu'on l'appelle libéralisme ou capitalisme, est caractérisé par deux principes fondamentaux: liberté individuelle et propriété privée, avec leur corollaire de libre concurrence. Ce système, qui a fait la prospérité sans précédent du XIX[e] siècle industriel, était battu en brèche de toute part au moment où la guerre de 1914 a éclaté. En effet, ce système avait dégénéré en monopoles de toute espèce qui faussent et entravent l'évolution économique. Les services rendus par les classes dominantes ne correspondaient plus aux prix qu'elles se faisaient payer,

c'est-à-dire aux bénéfices qu'elles prétendaient continuer à prélever indéfiniment sur la collectivité. L'application de ce système bâtard avait pour résultat principal une rupture d'équilibre entre les dettes et les créances. De là les revendications formulées sous le nom de socialisme. Par delà les erreurs de doctrine et les excès des « partageux » de toujours, elles signifient que le régime instauré par les classes dominantes à leur profit et accessoirement dans l'intérêt général, après un partage préalable de la propriété, que ce régime était sur son déclin et les classes dominantes sentaient leur échapper la fortune acquise, les moyens de production et le pouvoir politique. (Dans ce sens, il apparaît de plus en plus que, parmi les causes de la Grande Guerre, la rivalité des ploutocrates des différents pays a joué un rôle déterminant.)

Après la guerre, une période de prospérité apparente a fait perdre de vue que les destructions de la guerre coûtaient des centaines de milliards et que tous les pays étaient écrasés par le poids des dettes. Le phénomène essentiel de l'après-guerre est une rupture d'équilibre, à l'échelle du monde, entre les dettes et les créances. La charge des dettes étant intolérable dans tous les pays, il en est résulté une situation révolutionnaire dans le monde entier. Nous avons vu qu'un grand nombre de révolutions les plus diverses ont deux caractères communs: elles portent atteinte à la propriété privée et changent le gouvernement politique. Mais en se répétant d'âge en âge, les phénomènes changent de forme. Il s'agit donc de voir sous quelles formes « modernes » le phénomène séculaire s'est manifesté.

Dans tous les pays, une législation d'urgence et d'exception est venue, par la revision des contrats, au secours des débiteurs. Ceux-ci ont obtenu toute espèce de moratoires et de concordats. C'étaient autant d'atteintes à la propriété privée. Sans recours à la violence, les moyens légaux produisaient le même résultat que les anciennes et brutales abolitions de dettes, les émeutes de plébéiens ou les jacqueries. Mais ces moyens auraient été tout à fait insuffisants à rétablir l'équilibre entre les det-

tes et les créances, si les gouvernements n'avaient pas eu à leur disposition un moyen qui, quoique ancien, a été porté au XIXe siècle à un point extrême d'efficacité et de perfection : la dépréciation monétaire. La science financière a fait les mêmes progrès que l'art dentaire et la chirurgie. Qu'il s'agisse d'extraire une molaire, de couper une jambe ou d'exproprier les classes possédantes, on opère maintenant sans douleur. Pour apaiser les débiteurs sans trop faire crier les créanciers et rétablir entre eux la balance des comptes, les gouvernements fabriquent du papier-monnaie. Presque toutes les monnaies du monde ont été dépréciées depuis la guerre, la livre sterling en septembre 1931, le dollar en mars 1933.

Cette méthode, pour ainsi dire pacifique, a permis d'effectuer dans tous les pays des transferts de richesses qui, en d'autres temps, se faisaient par l'expropriation violente. En abandonnant la vraie monnaie (et l'étalon-or) pour la monnaie signe, les gouvernements ont annulé les dettes en tout ou partie. Davantage, il n'est pas exagéré de dire qu'ils ont évité la révolution. Plus exactement, ils en ont modifié et retardé le cours.

L'histoire économique qu'on commence à connaître montre qu'il y a toujours eu des périodes alternées de hausse et de baisse des prix, des vaches grasses et des vaches maigres, ce qu'on a appelé des crises cycliques. Ce qui fait la gravité de la crise actuelle, qui s'est déclenchée en automne 1929, mais qui en réalité commençait à se faire sentir dès les années d'avant-guerre, c'est qu'elle coïncide avec une transformation profonde des conditions de la production et des échanges. Il ne s'agit donc pas seulement de rétablir l'équilibre entre les dettes et les créances, ni seulement de rétablir la circulation momentanément interrompue des marchandises et des capitaux. Des problèmes préalables de répartition demandent à être résolus. Aux Etats-Unis comme en Europe, la production est encore dominée par ce que nous avons appelé une classe dirigeante de grands féodaux du charbon, du fer, de l'acier, du pétrole, des transports, des banques, des assurances, etc. Mais cette classe sent partout à la fois

lui échapper la fortune acquise, les moyens de production et le pouvoir politique. De nouvelles classes aspirent à s'emparer du pouvoir et des moyens de production. Elles cherchent à se grouper autour d'un gouvernement fort. Sous des formes diverses, on assiste dans tous les pays à une bataille entre le gouvernement central, qui reprend de la force, et les grands féodaux.

L'issue de la bataille entraînera la revision des principes de propriété, de liberté individuelle et de concurrence, c'est-à-dire un ordre nouveau. L'établissement d'un ordre nouveau est l'œuvre des révolutions. La dépréciation monétaire a retardé le cours de la révolution en annulant les dettes. Elle a permis de gagner du temps. Elle n'a pas touché aux causes qui agissent dans le sens d'un nouvel équilibre économique et social, sauf qu'elle a affaibli les classes qui détiennent la fortune acquise, les moyens de production et le pouvoir politique. C'est pourquoi, malgré les accalmies qu'on observe ici ou là, la révolution est en marche.

Les révolutions se préparent et s'acheminent lentement. Ce n'est que quand elles sont mûres que le dernier acte éclate avec plus ou moins de violence. Elles trouvent sur leur route un double obstacle : un régime de la propriété et un pouvoir politique qui oppose plus ou moins de résistance. D'autre part, la révolution n'élabore qu'avec lenteur les principes de l'ordre nouveau. Il s'agit notamment de procéder à une nouvelle répartition de la propriété et des revenus, et comme la science économique ne résout que des problèmes de production (non de répartition), les principes nouveaux sont l'œuvre d'un empirisme progressif et hésitant.

Les troubles économiques et sociaux d'après-guerre ont eu leur expression dans l'instabilité politique et le désordre monétaire. Pour sortir du chaos, des expériences diverses ont été tentées qui constituent le premier acte de la révolution. Elles ont, dans les deux mondes, des caractères communs : annulation des dettes et renforcement du pouvoir central.

Ces deux mouvements se sont faits aux dépens des clas-

ses dominantes. Mais ce n'est que le premier acte, et on ne voit pas encore clairement se dégager les principes constructifs de l'ordre nouveau. L'Italie fasciste a institué un régime corporatif qui s'adapte empiriquement aux besoins de l'économie, mais qui est moins hardi jusqu'ici qu'il n'en a l'air. En effet, il reconnaît et accepte les hiérarchies économiques et les concentrations auxquelles elles donnent lieu. L'Etat n'intervient que pour les « discipliner ». Mais si la puissante personnalité du Duce venait à disparaître, par quel mécanisme régulier le pouvoir de l'Etat se substituerait-il au libre jeu des forces économiques pour dominer les intérêts particuliers et garantir un meilleur rendement? La même question est posée simultanément dans tous les pays. L'Allemagne des nazis, comme les Etats-Unis du président Roosevelt, cherchent à fonder la production et les échanges sur une nouvelle répartition des revenus entre le capital et le travail, sur une nouvelle définition des droits (et des devoirs) de l'homme dans la société. La popularité de la doctrine marxiste est due en grande partie à la simplicité de ses formules. Dans l'économie libérale, les prix réels règlent la production et les échanges. C'est le régime de la libre concurrence. Du moment que ce régime n'est plus que partiellement en vigueur, qu'il n'est manifestement plus viable, le marxisme, avec une logique rigoureuse, saute à l'autre extrême. Il confie à l'Etat collectiviste le soin d'organiser la production et de répartir les revenus en combinant avec l'intérêt général l'intérêt du parti maître du pouvoir. L'expérience radicale de la Russie n'est pas valable pour les autres pays, formés par des générations de liberté individuelle et de propriété privée.

Quand on envisage l'ensemble des révolutions nationales en cours, on constate qu'il y a entre les peuples la même rivalité pour l'hégémonie, la même concurrence pour les débouchés qu'entre les classes sociales d'un pays. Chaque pays travaille à augmenter sa propriété et à la défendre. Il en résulte, à la longue, une situation qui, dans le passé, n'a jamais été dénouée que par la vio-

lence, c'est-à-dire par la guerre. C'est pourquoi on voit échouer présentement une à une toutes les conférences internationales, économiques, douanières, monétaires, de désarmement. Pour qu'elles réussissent, il faudrait une certaine égalité entre les pays, comme entre les classes sociales, pour que règne la paix civile. Or, cette égalité (relative) n'existe pas. L'équilibre précaire des échanges finit toujours par être rompu. Les uns ont des colonies, des matières premières, les autres en manquent. Les uns ont des chômeurs par millions, les autres pas assez de main-d'œuvre. Les uns ont des réserves d'or ou d'énergie, les autres vivent d'expédients, au jour le jour. Il y a les Etats créanciers et les Etats débiteurs. Ainsi naissent les situations inextricables qu'on appelle révolutionnaires dans l'ordre national... Les Conférences internationales sont aussi impuissantes que les débats parlementaires à trancher les nœuds gordiens. Il vient un moment où la solution de force s'impose. Un gouvernement fort, un chef prend le commandement, appuyé sur une armée ou un parti. De là toutes les formes de tyrannie (au sens grec) et de dictature. Sur le plan international, c'est pareil. Le grand parlement de Genève sera vraisemblablement dissous par une coalition ou piétiné par un général.

FLORIAN DELHORBE.

L'ÉTRANGE NUIT
DE MONSIEUR DE CALBERTE

A Madame et à Monsieur Eugène Drouot,
respectueusement et affectueusement.

J. P. DE L.

Qui veut souvent avoir la Visite ne doit
Par trop de fleurs charger la pierre que mon doigt
Soulève avec l'ennui d'une force défunte.

Ame au si clair foyer tremblante de m'asseoir,
Pour revivre il suffit qu'à tes lèvres j'emprunte
Le souffle de mon nom murmuré tout un soir.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Chanteraine, par N***, le 10 juin 189..

Chère Mademoiselle amie,

Ma cousine de Saint-Marc m'apprend que vous voulez bien accepter de diriger l'éducation de ma petite-fille. Il m'est très particulièrement agréable de confier cette chère enfant à vos soins. La mort prématurée de sa mère, le chagrin dont mon malheureux fils ne parvient pas à secouer le douloureux enchantement et mon grand âge, obligent cette pauvre petite à vivre dans une atmosphère triste et confinée que je redoute beaucoup pour elle.

Les liens d'amitié qui m'unissaient à vos chers parents et l'excellent souvenir que je garde de vous me font vivement désirer votre présence dans ma vieille demeure. J'espère que votre jeunesse ne s'effrayera pas trop de la tristesse où mon fils et moi nous vivons depuis notre deuil. Je compte d'ailleurs beaucoup sur votre heureux caractère, la bonté de votre cœur, la vivacité de votre esprit pour dissiper cet air pesant qui depuis la mort de ma belle-fille accable cruellement le séjour de Chanteraine.

La petite Madeleine en est le seul rayon, la seule joie. Elle rappelle beaucoup sa mère par la douceur de son bon naturel, sa tendance à la rêverie que la solitude et la mélancolie de notre existence entretiennent dangereusement.

Je vous attends donc, chère mademoiselle, et, avec ma vive gratitude, je vous prie de lire ici l'expression de ma meilleure amitié.

JUSSY-CALBERTE.

Ce n'était pas seulement pour les raisons, d'ailleurs excellentes, qu'elle avouait, que le choix de Mme de Calberte s'était porté sur Emma de Soleirol. Cette jeune fille se trouvait tout à coup seule dans la vie et ses parents en mourant l'avaient laissée dans une situation difficile. Les maigres revenus qui lui restaient d'une succession fort embrouillée ne lui permettaient plus de continuer à mener l'existence à laquelle elle avait été habituée. Intelligente, courageuse et instruite, elle cherchait le moyen de travailler et d'augmenter ses pauvres ressources. Lorsque Mme de Saint-Marc lui avait transmis la proposition de Mme Calberte, elle avait d'abord hésité à aliéner sa liberté et reculé devant la perspective de s'aller enterrer vivante dans l'austère maison de Chanteraine, entre cette mère et ce fils que le malheur enfermait dans une solitude volontaire et tenace. Mais la pensée de la vieille amitié qui avait lié Mme de Calberte à sa famille, le souvenir des bontés et des gâteries dont la vieille dame avait toujours comblé son enfance heureuse, la pitié pour cette grande détresse dont pâtissait celle de Madeleine de Calberte, la pensée de sa sécurité matérielle et aussi le sentiment d'être utile, de faire une bonne action la décidèrent à accepter une situation dont elle avait pesé également les charges et les avantages et où son cœur généreux trouverait sa part.

La dernière fois que Mme de Calberte avait rencontré Emma, deux ans auparavant, elle avait été frappée de la parenté qu'offrait le visage de la jeune fille avec celui de Mme Georges de Calberte, alors vivante et en plein bonheur conjugal. L'allure, la taille de Mlle de Soleirol lui rappelaient également sa belle-fille. Et c'est surtout

le souvenir de cette ressemblance qui avait déterminé Mme de Calberte, un an après la mort de sa bru, à proposer à Emma de se charger du soin d'élever sa petite-fille dans le vieux château de Chanteraine. Si singulier que puisse paraître un tel mobile, il se justifiait très bien dans l'esprit de cette malheureuse mère.

M. Georges de Calberte était inconsolable de la mort de sa femme, survenue l'année précédente après une courte maladie. Les jours qui suivirent la catastrophe où s'effondraient tout son bonheur et toutes ses espérances, il demeura prostré dans une sorte d'hébétude et d'insensibilité d'où ne réussirent à le tirer ni la tendresse vigilante de sa mère, ni les caresses, les larmes et les sourires de la ravissante petite Madeleine.

Après la cérémonie funèbre, il s'était enfermé dans la chambre mortuaire qui se trouvait au premier étage; il n'en voulait plus sortir. Le matin et le soir, la vieille servante lui apportait son repas auquel il touchait à peine. Les supplications de sa mère, justement alarmée, ne l'avaient pu résoudre à quitter cette pièce. Enfin, un matin, il s'était décidé à descendre. Peu à peu, il avait repris la vie familiale. Mais il restait silencieux, enfermé dans sa douleur, et accomplissait d'un air absent les gestes de la vie quotidienne. Il demeurait de longues heures seul dans la chambre de la morte. Cependant, il vaquait régulièrement aux soins qu'exigeait la gestion de ses terres.

Le temps passait dans Chanteraine où la petite Madeleine n'avait pour compagnon de jeux qu'un bon grand chien de berger, hirsute et bourru. Elle grandissait. Sa grand-mère s'occupait d'elle tout le jour. L'âge, la fatigue lui faisaient souhaiter une aide et surtout le souci que lui donnait le chagrin de son fils et l'inquiétude où elle était que cette existence triste et sauvage ne fût d'un dangereux effet pour sa petite-fille.

Elle avait tout de suite pensé à Emma de Soleirol. Elle espérait vaguement que, peu à peu, son fils s'habituerait à cette présence et que peut-être le charme réel de Mlle Soleirol, ajouté à cette curieuse ressemblance

avec la morte, se ferait insensiblement jour dans le cœur de Georges. Alors, qui sait! son fils oublierait peut-être son chagrin et pourrait refaire sa vie. Et Mme de Calberte, ainsi rassurée sur l'avenir de ceux qu'elle aimait et qu'elle ne pouvait pas accompagner jusqu'au bout de leur course, pourrait mourir tranquille.

Telle était la méditation de la vieille dame, tandis qu'elle attendait avec sa petite-fille, sur le quai de la gare de N***, le train qui devait amener Mlle de Soleirol.



Le château de Chanteraine était une grande bâtisse sans style nettement défini; ou, du moins, chaque âge y avait apporté sa marque, au gré des générations. Il se composait d'un grand corps de logis, encadré de deux ailes non symétriques. L'aile gauche était la plus ancienne partie du château. Elle s'enorgueillissait d'une grosse tour à mâchicoulis. L'aile droite s'ornait de deux poivrières et de fenêtres à meneaux. La façade du midi avait été entièrement refaite au XVIIIe siècle, et elle donnait à l'ensemble du château ce grand air d'élégance et de confort commun aux habitations de l'époque de Louis XV.

Cette noble demeure était située à 10 km. du bourg de N***, sombre village des rudes Cévennes. Bâtie à l'intersection de deux vallées, cette habitation jouissait d'une vue agréable sur une double perspective de montagnes. Un grand parc l'entourait de ses hautes futaies. Devant la façade principale s'arrondissait un parterre fleuri, au milieu duquel chantait un jet d'eau dans une vasque de pierre. Séparés de la façade nord par une cour de vastes et nobles proportions, les communs et les bâtiments de la ferme en étaient assez voisins sans que l'on en pût être incommodé. C'était une belle résidence que Chanteraine, et le paysage ne manquait ni de grandeur, ni de pittoresque. Cependant, l'hiver y était fort rigoureux et les hautes falaises de chistes, lorsque les châtaigniers étaient dépouillés de leurs feuilles, prenaient un caractère chaotique et funèbre. Les Calberte autrefois

passaient la moitié de l'année à Paris ou à Nice et arrivaient à Chanteraine à la fin de mai. Depuis la mort de Mme Georges de Calberte, la mère et le fils n'avaient plus quitté le vieux château.

Emma fut enchantée de l'aspect de Chanteraine et de la beauté du pays. Elle s'était attendue à trouver un castel rébarbatif dans un paysage sombre et austère. La maison, au contraire, paraissait accueillante et la nature était toute riante d'eau, de prairies et de bois feuillus. Le cirque de montagnes qui entourait le château l'encadrait sans l'écraser. Le parc surtout lui plut, avec ses allées sinueuses et bien ombragées et ses espaces découverts, sauvages comme la lande.

Mme de Calberte lui avait fait préparer une des plus jolies chambres du château. Une haute fenêtre donnait sur le parterre. La petite Madeleine couchait dans une chambre qui était séparée de celle d'Emma par un grand cabinet de toilette. La jeune fille ne se trouva pas du tout dépaysée dans cette charmante pièce, tendue d'un papier clair imitant l'ancienne perse. Le mobilier était du plus authentique style Empire: un lit-bateau à colonnes cerclées de bronze, le secrétaire aux lignes sèches et élégantes, la commode nette et légère sous son marbre épais. Des livres à reliure ancienne, une vaste table et une belle armoire provençale.

Sa petite élève, d'abord un peu intimidée, dans la voiture qui les ramenait de la gare, s'était vite familiarisée. Emma avait deviné chez elle une nature spontanée et généreuse, ouverte et vive. Ce serait une enfant intéressante à élever et à instruire. Allons! la première impression était excellente et l'accueil de Mme Calberte avait été plein d'élan et d'affection.

C'est seulement à l'heure du dîner qu'elle vit M. de Calberte. Elle était descendue avec Madeleine dans le salon où se trouvait déjà Mme de Calberte. L'intérieur de Chanteraine était aussi disparate que l'architecture en était composite. Il y avait des meubles de tous les styles, depuis le Louis XIV jusqu'au Second Empire. Des commodes ventrues aux poignées de bronze ciselé, de

légères consoles Louis XVI, un beau meuble de salon Régence, mais aussi des poufs et des fauteuils capitonnés du temps des crinolines. Grâce au goût très sûr de Mme de Calberte, rien ne choquait dans ce bizarre assemblage; chaque objet était bien à sa place; il y avait même quelque chose de très émouvant dans ce respect où l'on tenait ce que chaque génération des Calberte avait apporté et laissé derrière elle.

À sept heures, Georges de Calberte entra dans le salon. C'était un homme de trente-cinq ans, d'une grande allure. Le profil net, les traits nobles, les yeux sombres et vagues, très enfoncés dans leurs orbites. Les cheveux rares blanchissaient aux tempes. Vêtu d'un deuil très strict, il avait grand air. Cependant, quelque chose inquiétait dans sa physionomie: un air abstrait, absent plutôt et comme détaché de la terre. Malgré sa belle stature, ses contours solides, il donnait comme une impression d'irréalité.

Les présentations faites, il fut parfaitement aimable avec Emma. Il lui souhaita la bienvenue avec une exquise politesse, rappela les bons rapports qu'il avait eus avec M. et Mme de Soleirol et remercia leur fille d'avoir bien voulu accepter l'austère vie de Chanteraine pour assumer la charge de l'éducation de Madeleine. Tout cela était dit d'une voix lente aux inflexions voilées. Une immense lassitude marquait les traits de Georges de Calberte et on le sentait étranger à tout ce qui n'était pas la pensée de la morte, à tout ce qui ne touchait pas directement sa plaie douloureuse. On avait le sentiment que, s'il n'était pas mort de chagrin, c'est qu'il ne vivait que pour en mieux nourrir le dévorant ulcère.

Pendant le dîner, Georges de Calberte retomba dans sa morose rêverie et n'adressa la parole à sa mère et à Emma que dans la mesure où l'exigeait la bienséance.

M. de Calberte ne demeura pas longtemps au salon. Il se retira de bonne heure en s'excusant de la nécessité d'un courrier d'affaires dont l'urgence réclamait tous ses soins. Plus tard, il ne prit point tant de précautions, la

présence de Mlle de Soleirol lui étant devenue habituelle.

Emma ne voyait guère George de Calberte que pendant les repas. Et elle avait le sentiment que pour lui elle avait pris la place familière et sans importance qu'il donnait à tous ceux qui habitaient le décor de sa vie déserte. Une grande pitié lui vînt au cœur devant une douleur si amoureusement fidèle.

Mlle de Soleirol avait voué à sa jeune élève une tendresse quasi maternelle et elle éprouvait pour Mme de Calberte une véritable amitié. Elle admirait aussi la noble attitude de la vieille dame et lui était infiniment reconnaissante de la bonté et de la confiance qu'elle lui témoignait.

Les jours passèrent, et les semaines et les mois. Aucun événement notable ne vint rompre le rythme mélancolique de la vie à Chanteraine. On touchait maintenant à l'arrière-saison et, depuis quelques jours, Mme de Calberte avait cru remarquer quelque chose d'inaccoutumé dans l'attitude de son fils. Non qu'il fût plus loquace, ni moins renfermé ou qu'il parût moins indifférent à ceux qui l'entouraient; mais elle pensait apercevoir une sorte de détente dans toute la personne de Georges. Son regard était moins douloureux, sa bouche moins amère. Il semblait à la pauvre mère qu'un repos dans le chagrin rassérénait le visage de son fils. Elle fut si heureuse qu'elle ne put s'empêcher de s'en ouvrir à Emma. Et lorsque la jeune fille lui eut dit qu'elle-même avait cru déceler un changement heureux dans l'expression des traits de M. de Calberte, la joie de la vieille dame ne connut plus d'obstacle, ni sa pensée d'un avenir conforme à ses vœux. Elle eut la prudente retenue de n'en point montrer l'éclat à Mlle de Solèirol.

Cependant, Georges de Calberte ne modifiait en rien ses habitudes. Il demeurait taciturne et se montrait encore plus jaloux de sa farouche solitude. Il restait toujours aussi longtemps dans la chambre de la défunte et y prolongeait fort tard la veillée.

Peu à peu, les signes qui avaient frappé Mme de Cal-

berte devinrent si évidents que la bonne dame ne mit plus en doute que la transformation qui s'opérait progressivement chez son fils ne fût causée selon son désir par la présence de la jeune fille. Elle pensait que Georges, malgré ses apparences lointaines, avait été sensible à la bonté d'Emma pour Madeleine. L'enfant avait voué à son institutrice une affection débordante et joyeuse, qui rayonnait dans l'opaque atmosphère de Chanteraine. Et puis peut-être le charme et la beauté d'Emma avaient-ils agi? Décidée à en avoir le cœur net et à aider par tous les moyens à la guérison de son fils, Mme de Calberte résolut d'avoir avec lui une conversation sérieuse, au cours de laquelle elle tâcherait de l'amener insensiblement à ses vues.

Le soir même, elle rencontra Georges qui revenait d'une de ses métairies. Elle l'entraîna dans sa chambre.

— Mon fils, lui dit-elle, quelque chose s'est passé en toi, que j'ignore et dont je n'ose pas encore me réjouir, mais qui me donne un bien doux espoir. Il me semble que tu vas mieux, que tu es moins obsédé par l'affreuse pensée de notre malheur, et mon cœur en conçoit un immense apaisement.

— Mais, maman, répondit Georges de Calberte, tout à coup très ému et dans une grande exaltation, je ne suis plus malheureux, je n'ai plus aucune raison d'être malheureux!

Et la figure de Georges de Calberte exprima une sorte de joie extasiée, et ses yeux regardaient étrangement loin une vision qui semblait le ravir au delà du monde sensible, jusqu'à cette région accessible à ceux-là seuls qui possèdent une foi intense ou un immense amour.

Sa mère en fut toute bouleversée.

— Georges! qu'y a-t-il? interrogea-t-elle, envahie d'un grand espoir et d'une violente émotion.

— Je savais bien qu'elle m'entendrait, qu'elle aurait pitié! Elle a bien compris que je ne pouvais pas vivre sans elle. Juliette! ma petite Juliette!

Et sa voix, en prononçant ce nom adoré avait un accent de ferveur extraordinaire.

Mme de Calberte, à ces mots, fut prise d'une grande épouvante et demeura muette, pétrifiée, le cœur serré d'une horrible angoisse.

— Non! elle ne pouvait pas m'abandonner ainsi... me laisser mourir de chagrin... Un soir de la semaine dernière, comme tous les autres soirs, j'étais dans sa chambre. Je venais de relire ses lettres. La nuit était très avancée; je me rappelle même que j'ai entendu sonner minuit à la pendule. Elle est enfin revenue! Elle a soulevé la portière. Elle avait sa robe de taffetas bleu que j'aime tant, qui lui va si bien. Et elle m'a parlé doucement comme elle me parlait toujours, comme si elle ne m'avait jamais quitté... Elle n'a fait aucune allusion à sa longue absence. Moi, je n'ai pas osé lui reprocher son abandon : elle était là, je la voyais, je l'entendais, qu'avais-je besoin de savoir?... J'avais peur, peur qu'elle s'en aille encore et qu'elle ne revienne plus... Elle est repartie en effet. Je voulais la retenir, la prendre dans mes bras: elle m'en a empêché d'un geste. Elle m'a dit alors qu'elle ne venait à cette heure-là que parce que vous étiez tous endormis dans la maison et qu'elle était sûre ainsi de ne rencontrer personne. Mais elle m'a promis de revenir le lendemain à la même heure et toutes les nuits. Et depuis, elle n'a pas manqué une seule fois à sa promesse. Je l'entends... je la vois... Qu'elle est belle, que je l'aime! Je ne peux pas encore l'approcher, ni la toucher, elle ne veut pas. Mais elle m'a dit que bientôt je pourrai l'embrasser et qu'enfin nous allions revivre comme avant... comme avant...

Le regard de Georges était de plus en plus lointain et de plus en plus vague, à mesure qu'il parlait, Mme de Calberte, glacée d'horreur, ne pouvait faire un mouvement ni articuler un son. Elle reprit conscience d'elle-même et de son malheur quand son fils l'eut quittée pour remonter à la chambre funèbre. Alors elle s'écroula en sanglots et s'abîma dans la douleur la plus atroce qu'elle eût jamais ressentie.



Le docteur Poultier, le vieux médecin de N***, était un homme fin, fort intelligent et cultivé. Il avait fait d'excellentes études médicales et il ne s'était point encroûté en exerçant sa profession dans ce bourg de N***. Son esprit curieux employait les loisirs que lui laissait une clientèle peu absorbante, à se tenir au courant de toutes les nouveautés et travaux scientifiques ayant un rapport direct ou indirect avec son art.

A l'appel de Mme de Calberte, il était immédiatement venu. Il avait connu Georges tout enfant et l'avait toujours suivi dans la vie. C'est lui qui naturellement avait soigné Juliette de Calberte, et depuis il s'était toujours beaucoup inquiété de l'humeur noire de Georges. Mais les révélations que lui fit Mme de Calberte ne laissèrent pas que de l'étonner. Il vit Georges, demeura longuement en conversation avec lui.

— Georges est halluciné, c'est évident, dit-il à Mme de Calberte lorsqu'il vînt la rejoindre dans le salon où elle l'attendait avec angoisse. Pour tout ce qui n'est pas cette vision, pour tout ce qui ne touche pas l'idée de la morte, il raisonne parfaitement et avec une grande lucidité. Voyez-vous, il a trop vécu avec la pensée de sa femme, et peu à peu ses regrets, son amour, sa faim de la revoir, ont créé ce fantôme. Il pourra peut-être guérir; il ne faut surtout pas, pour le moment, contrarier son rêve.

Et il rassura du mieux qu'il put Mme de Calberte, lui certifiant que c'était là une crise. Il lui promit que l'ombre de la pauvre Juliette de Calberte s'effacerait enfin de l'esprit et du cœur de son fils.

Il revint souvent à Chanteraine et chaque fois il avait de longs entretiens avec Georges. Du temps passa, mais aucune changement ne survenait dans le bizarre état d'esprit de M. de Calberte. C'est alors que le docteur Poultier eut l'idée du singulier remède dont il s'ouvrit à Mme de Calberte.

— Madame, lui dit-il un soir qu'il sortait de chez son fils, il y aurait peut-être un moyen de guérir Georges.

Mais le remède est fort délicat à administrer et peut être dangereux autant qu'efficace. Je crois qu'une grande émotion à l'heure où se produit l'hallucination, par exemple la brusque et palpable révélation de l'évidence, ou, du moins, la substitution au fantôme d'une véritable créature de chair, produirait cette commotion et pourrait avoir pour l'avenir des conséquences doublement heureuses.

« Vous n'avez pas été sans remarquer la ressemblance curieuse de Mlle de Soleirol avec Mme Georges. Pensez-vous que cette jeune fille, qui paraît vous aimer beaucoup et vous être tout à fait dévouée, consentirait un soir pour un quart d'heure, à prendre la place du fantôme? »

Mme de Calberte frémit de devoir demander pareille chose à Emma et elle se révolta contre l'étrange et sinistre comédie que le docteur voulait faire jouer à la jeune fille.

— Docteur, dit-elle, je ne me sens pas le droit de demander cela à Emma. Et, même si j'en avais le pouvoir, je n'en aurais point le courage.

Mais Poultier insista de toute la force persuasive du médecin qui est sûr de l'efficacité du remède qu'il propose. L'amour maternel l'emporta sur les scrupules de Mme de Calberte, et elle consentit à faire appeler Emma pour que le docteur lui exposât lui-même son étrange projet.

— Mademoiselle, commença-t-il, ce que je vais vous prier de vouloir bien accomplir, pour essayer de guérir M. de Calberte, est une chose peu commune et bien difficile à demander. Si je ne connaissais pas votre maternelle affection pour Madeleine et votre dévouement pour Mme de Calberte, j'hésiterais à vous proposer une active collaboration à cette œuvre d'humanité. Vous savez quelle bizarre folie est celle de Georges. Or, je suis convaincu que nous l'en pouvons guérir en frappant son imagination malade d'idée fixe. Vous n'ignorez pas sans doute, mademoiselle, quelle extraordinaire, et je dirai même providentielle, ressemblance vous eût fait

facilement confondre avec feu Mme de Calberte. C'est sur cette merveilleuse parenté de visage et d'allure que je compte pour cette expérience, cruelle évidemment, mais que je crois indispensable au bien de tous. Voilà: Georges est halluciné toutes les nuits, à la même heure. Il faut que nous devancions de quelques minutes la venue de son rêve. Pour cela, un soir prochain, demain si vous le voulez bien, Mme de Calberte avancera d'un quart d'heure toutes les pendules du château. Vous, mademoiselle, vous revêtirez la robe bleue de la morte, vous vous coifferez comme elle l'était, vous vous rendrez enfin aussi exactement que possible pareille à la vision de Georges. Lorsque minuit sonnera à la pendule de la chambre où Georges chaque soir a son funèbre rendez-vous, vous soulèverez la portière et entrerez comme le fait le fantôme. Il vous parlera. Vous lui répondrez et peu à peu lui découvrirez votre véritable personnalité. Peut-être alors ne voudra-t-il point vous croire; mais à ce moment vous nous appellerez, car nous serons naturellement, Mme de Calberte et moi, aux aguets derrière la porte. Accepterez-vous, mademoiselle, cette pénible mission?

Au fur et à mesure que le docteur parlait, Emma avait pâli. Elle éprouvait un dégoût affreux de ce qu'on osait lui demander. Une frayeur bien naturelle s'ajoutait à la révolte. Cependant, elle répondit:

— Docteur, ce que vous me demandez là est terrible. Vous devez comprendre l'horreur qu'une telle mission inspirerait à n'importe quelle autre femme. J'ai pour Madeleine une tendresse infinie; à Mme de Calberte je dois la sécurité de ma vie, et elle me prodigue en outre une affection dont j'ai toujours été vivement touchée et que je lui rends de tout mon cœur. Si vous croyez donc que cette douloureuse farce peut rendre la santé à ce qui leur est le plus cher au monde, je ferai ce que vous me demandez.

Cette dernière phrase fut dite dans une sorte de sanglot. Mme de Calberte enveloppa Emma d'un regard où

se lisait une gratitude infinie, un attendrissement tout près des larmes.

— Mais, ajouta Mlle de Soleirol, si j'ai bien compris ce que vous attendez de moi, il faudra, pendant cette sinistre entrevue, que je parle à M. de Calberte. Or, je n'ai jamais vu Mme de Calberte et surtout je ne sais pas de quoi son ombre peut bien entretenir M. de Calberte. En outre, il y a pour moi quelque chose d'horriblement choquant à me substituer à une morte, à pénétrer par un mensonge dans l'intimité de deux âmes. Et c'est surtout cela qui me révolte.

— Je comprends très bien ces scrupules, mademoiselle, mais, croyez-moi, s'il reste un moyen, un seul, de sauver la raison de Georges et de rendre à cette maison un peu de vie et de bonheur, c'est celui pour lequel je vous demande encore une fois votre concours. Quant à la conversation avec M. de Calberte, ne vous en inquiétez pas: c'est lui, sans doute, qui parlera tout le temps et vous n'aurez qu'à répondre par des phrases banales, jusqu'au moment où vous vous révélerez à lui, Mlle de Soleirol et non l'ombre vaine de son malheur. D'ailleurs, soyez tranquille, vos réponses seront d'abord ce qu'en fera son imagination obsédée. Votre présence est la seule chose qui réellement importe.

— C'est bien, répondit-elle, je ferai ce que vous demandez.

Toute la nuit et toute la journée du lendemain, Emma passa par d'effroyables transes; l'angoisse, la terreur se partageaient son âme. Bien des fois, elle fut sur le point d'aller chez Mme de Calberte et de lui annoncer qu'elle avait trop escompté de ses forces, que ce qu'on lui demandait était vraiment trop au-dessus du courage humain. Mais toujours la pensée de Madeleine et de la vieille dame, cet unique espoir qu'elle allait si cruellement et définitivement décevoir, la honte qu'elle ressentait de cette dérobade et aussi le désir qu'elle avait malgré tout de ramener la joie et le repos dans cette maison si abominablement éprouvée, l'en avaient retenue.

Et le fameux soir vint. Mme de Calberte, pendant l'absence de son fils, avait, selon les prescriptions de Poultier, avancé toutes les pendules d'un quart d'heure. Elle était allée chercher dans l'armoire de sa bru la robe bleue.

Lorsque M. de Calberte eut quitté le salon pour aller à son funèbre rendez-vous, Mme de Calberte habilla et coiffa Emma de ses propres mains. Sur ces entrefaites, le docteur arriva. Il ne put retenir une exclamation de surprise quand il vit Mlle de Soleirol ainsi parée, tant l'identification avec Juliette de Calberte était parfaite. Emma, très émue, faisait de grands efforts sur elle-même pour parler et se mouvoir.

Quand sonna minuit, très pâle, la démarche mal assurée, le regard fixe, tout le corps tendu par une extraordinaire volonté, Emma de Soleirol souleva la tenture et entra vraiment comme l'eût pu faire un fantôme, dans la chambre où veillait M. de Calberte.

Que se passa-t-il pendant le quart d'heure que dura ce rendez-vous où Mlle de Soleirol avait pris la place d'une morte? Nul ne l'a jamais su. Mme de Calberte et le docteur écoutaient derrière la porte et attendaient dans une anxiété terrible. La voix de Georges leur parvenait grave, chaude, passionnée. Celle d'Emma paraissait plus lointaine, brève, éteinte. Ils ne pouvaient distinguer leurs paroles.

Il était minuit à la montre du docteur lorsque M. de Calberte poussa le cri effrayant qui les fit se précipiter affolés dans la chambre. Georges, très pâle, la figure hagarde, en proie à une exaltation terrible, était debout au milieu de la pièce.

— Elles sont deux! Elles sont deux!... criait-il d'une voix brisée.

J. POURTAL DE LADEVÈZE.

GRAVURES RELIGIEUSES

—

CIEL

O rayons de soleil de tous côtés jetés,
échappés des nuages comme une pluie de clarté!
O grande draperie au-dessus de la plaine,
grands rideaux qui s'écartent largement sur le ciel,
et dais dressé pour le passage de quel cortège,
de quelle solennelle et lente procession
qui s'en viendrait du ciel célébrer les moissons!
Large ciel tourmenté, si riche de lumière,
grand métier à tisser qui du ciel à la terre
tend ses obliques fils de lumière dorée
en des jeux merveilleux mêlés puis séparés!
— Et selon les mouvements du vent dans les nuages
le soleil se promène de village en village;
avec rapidité il parcourt la campagne,
comme pour découvrir dans sa diversité
la terre merveilleuse et toutes ses beautés,
désignant tel village où pendant un instant
le coq sur le clocher luit comme un diamant!
O là-bas, terre élue que le soleil éclaire,
ô terre pénétrée de joie et de lumière,
adorable colline qui s'incline vers la plaine
avec son bleu village et ses moissons en gerbes
comme une corne d'abondance harmonieuse et pleine,
prairie ensoleillée qui semble s'épanouir,
et toute se donner comme dans un sourire,
ô l'île bien heureuse détachée de la terre,
ô l'île fortunée, adorable et légère
qui semble suspendue au rayon de soleil
comme un nuage léger de poussière vermeille!
Grand ciel à profusion prodiguant la clarté

comme pour célébrer les travaux de l'été,
grands rayons de soleil dans tous les sens jetés
et de droite et de gauche également écartés,
ô long ruissellement comme d'une musique,
vaste mais mesuré comme un large cantique
ou le ruissellement de l'orgue magnifique!
— Et c'est Dieu qui compose un pareil éclairage,
pour l'accorder si bien avec ce paysage
fait de riches moissons et de calmes villages,
pour draper la lumière avec tant de sûreté,
avec tant d'équilibre et tant de majesté,
et c'est lui qui prépare ce grand ciel lumineux
pour une apparition des anges radieux,
et qui, pour distribuer le soleil à la terre,
lui-même de ses doigts sépare la lumière!

—

ENFANT

Elle était demeurée cette enfant sauvage
au visage triste et « aux grands yeux graves »
où luit je ne sais quelle ardente flamme
comme un appel à quelque mystique idéal,
mais avec toute une tristesse inexprimable.
Elle était demeurée cette enfant douloureuse
qui jouait seule et sans amies joyeuses,
cette enfant aux beaux yeux grand ouverts sur la vie,
sauvage et farouche de n'avoir pas été comprise,
— qui pourtant eût donné tous ses pauvres jouets,
qui eût donné son cœur et toute sa vie avec
à celui qui aurait su prendre son âme.
Elle était demeurée cette petite fille sauvage,
elle était demeurée cette enfant passionnée
douée pour la musique et au rêve prédestinée,
cette enfant étrange qui regardait au loin,
qui s'en allait, un jour, au hasard du chemin,
suivie de tous ses rêves et de ses bêtes imaginaires.
Mais dans le visage de cette enfant solitaire
aux grands yeux sérieux, aux grands yeux douloureux
comme si déjà la vie se reflétait en eux,
mais dans ce pur visage, ange de ma douleur,

fille mystique et qui n'est pas faite pour le bonheur,
il y a je ne sais quelle lumière d'espérance,
je ne sais quelle confiance dans la souffrance,
il y a comme une grande sérénité
mêlée à la douleur et pareille à une clarté!
— O enfant solitaire avec tes boucles noires,
avec tes deux grandes boucles inégales
écartées à droite et à gauche du visage
comme un rideau ouvert sur un ciel matinal!

—

LAMPE

O les soirs d'autrefois que colorait la lampe,
notre lampe allumée avec la nuit tombante,
ô notre lampe rose, éclose dans la chambre
comme une intime aurore au cœur même de décembre,
le calme paysage aux choses familières
que notre lampe transfigurait de sa lumière,
tel un bel astre pâle, un doux soleil d'hiver,
ô notre grand divan, les livres et les fleurs,
avec le cher visage éclairé de bonheur,
le bleu mystérieux emplissant la fenêtre,
couleur de l'Oiseau Bleu, couleur de nuit de rêve,
ô le calme, le clair et le sûr paysage
à l'abri de la nuit, de la pluie et des nuages!
Elle était tellement belle, inclinant son visage,
ce visage pareil à une prière grave,
ce visage où semblait transparaître son âme,
ce visage tranquille et comme salutaire,
si simple, dégagé de l'ombre et du mystère.
Elle me regardait avec tant de bonheur,
comme elle disposait auprès de moi des fleurs,
leur prodiguant la grâce et le charme de ses doigts,
que mon âme chantait des cantiques de joie!
Oh! la retrouver comme en ces beaux soirs de décembre,
quand la lampe allumée avec la nuit tombante,
effaçant le jour pâle et le ciel gris d'hiver,
la touchait au visage de ses transparentes mains de lumière!

—

JE VEUX QUE CE POEME...

Je veux que ce poème soit pareil à la neige,
pareil aux nuages blancs de mars et d'avril,
pareil aux robes des communiantes en prière,
pareil à l'intérieur nu et froid d'une chapelle,
et aux murs échaulés d'une façon primitive.
Je le veux comme la lune pleine et sans nuages,
et comme un beau visage baigné dans sa lumière.
Je le veux comme un linge lavé dans la fontaine,
ou dans un fleuve obscur dont il jaillit plus clair,
comme une rose blanche que dégage le feuillage
ou la lune plus belle et nue que la nuit lave.
Et je le veux ainsi, car la pure blancheur,
pâle et passionnée, contient toutes les couleurs,
comme toute la passion sous un visage pâle,
comme toute la musique sous un beau clavier calme.
Je l'ai lavé souvent dans le fleuve des nuits,
je l'ai souvent tordu comme font les laveuses,
et rincé au soleil comme dans une belle eau claire.
Qu'il soit riche de lumière et clair comme le ciel,
que sans nul ornement et sans nulle dentelle
il se déplie en toi comme une nappe d'autel
où tu pourras poser ton amour comme un cierge!

—

VISAGE

Admirable visage aimé, penché vers moi.
Visage regardé d'en bas comme un astre.
O grand visage dégagé de la chevelure,
bien détaché sur l'ombre comme la lune des nuits pures.
Ovale large, simple et nu comme le jour,
de la beauté absolue de l'air clair et de l'eau,
de la beauté d'une croix blanche, nue et belle,
et d'un vitrage simple qui laisse voir le ciel!
O visage baigné dans la lumière de la lampe,
visage auréolé comme une gravure religieuse,
visage de sainte, ô merveilleuse figure
de jeune fille amoureuse, calme et grave!
Beau visage de France aux grands traits bien sculptés,
visage limpide et pur comme l'eau du ciel,

visage lumineux comme un beau vitrail,
comme un visage de vitrail plein de soleil!
Et j'ai vraiment senti qu'on pouvait croire en Dieu,
d'avoir vu ce visage baigné de lumière d'or,
parce que ses yeux, avec leurs longs cils noirs,
même quand ils se fermaient semblaient ouverts encore.

—

CIERGES

Cierges inégaux dont l'ombre est étoilée,
constellations de douleurs, de joies et de prières,
vous me faites penser à des âmes qui prient
de toute la force contenue et calme de leur vie,
ô douces petites flammes comme des pétales simples,
flammes fragiles, mais bien attachées et liées, larmes!
larmes comme coulées des grands vitraux de flammes!
Et les cierges portés par les processions,
les cierges balancés selon leur marche lente,
les beaux cierges tenus par les mains confiantes,
les grands cierges sacrés qui brûlent sur le monde
font vaciller les choses dans des jeux de lumière,
secouent les cathédrales en remuant leurs ombres.
— Ton cher amour qui veille et prie est comme un cierge,
c'est un cierge voué qui brûle calme et clair.
Tu vas grave et tranquille comme pour une procession,
mais avec tout l'élan de ton adoration;
tu vas les yeux fixés au delà de la vie,
ô ma si confiante et si fervente amie,
et ton amour, ainsi qu'un cierge dans tes mains,
fait vaciller ce monde comme s'il n'était plus rien.

—

FENETRE

Dans une belle rue silencieuse et déserte,
nous avons regardé une grande fenêtre,
une fenêtre claire comme une heure printanière,
détachée de la nuit et paraissant plus grande
d'être seule éclairée en cette nuit tombante.
— Dans une grande pièce déserte, la lumière
évoquait une jeune femme en déshabillé clair,

regardant et guettant, vaguement inquiète,
la rue, de crépuscule et de froid violette.
Des tiges de lilas près de cette fenêtre,
en un vase bleu pâle avec art disposées,
étaient comme des tourterelles emprisonnées
ou comme la gorge nue et comme les bras nus
de cette jeune femme qu'évoquait la lumière.
O cette belle fenêtre lumineuse dans la nuit,
grande fleur de lumière en l'ombre épanouie,
grande page d'un livre éclairé d'une lampe,
nous l'avons regardée longtemps, cette nuit tombante,
oh! toute illuminée d'une lumière intérieure,
lumineuse fenêtre, comme un grand visage rose de bonheur.

—

O FEMME AGENOUILLÉE...

O femme agenouillée en tes noirs vêtements
faits d'une étoffe simple et sans nul ornement,
d'une étoffe sévère et sans nulle parure,
et sans nulle recherche et sans bijoux impurs,
sans rosaire en tes doigts pour distraire ton âme,
ô femme agenouillée, ô dure paysanne
priant de toute ta force et de toute ta raison!
Avec ce châle noir noué sous ton menton
et qui te donne un peu l'aspect d'une pauvresse,
ton visage et tes mains jointes qui apparaissent
sont les seules clartés de cette sombre image.
Mais de l'étoffe noire enserrant le visage
réduisant cruellement le visage à lui-même,
et le livrant au jour plus détaché, plus blême,
se dégage bien mieux l'expression profonde.
Le visage apparaît dépouillé du mensonge
avec tous ses défauts comme avec sa beauté,
il apparaît avec toute sa vérité,
il apparaît avec toute sa véhémence
et cet air de ferveur, de joie et de souffrance!
O sous le jour cruel d'un vitrail nu et clair
Ce visage enserré par l'étoffe sévère
et concentrant en soi les forces de la vie

et de l'âme et du corps, toutes montées en lui!
Grand visage aux yeux clos qui regardes ton âme,
tes paupières baissées baignent de tant de calme,
donnent tant de douceur et de sérénité
à ces traits douloureux offerts à la clarté!
Oh! sur leur désespoir et sur leur violence
les paupières baissées comme un vaste silence,
et comme sur les traits tourmentés des martyrs
la douceur d'une mort à laquelle ils aspirent!
Pauvre femme à genoux sur les dalles glacées
priant avec ton corps comme avec ta pensée,
corps ardemment crispé qui te tends vers le ciel
comme pour porter plus haut l'ardeur de ton appel,
femme à genoux et dont toute l'ardeur vouée
se concentre dans le visage et les mains nouées,
tu mets dans ton appel ta force tout entière
et de la tête aux pieds tu n'es qu'une prière!

ROBERT ROCHEFORT.

LA TROISIÈME ELVIRE

DOCUMENTS INÉDITS [1]

—

Le 31 juillet 1819, le chevalier de Lamartine de Prat, qui se trouvait alors chez son frère, l'ex-abbé de Lamartine, châtelain de Montculot, écrivait à sa femme, demeurée à Mâcon:

...Le nouveau projet d'Alphonse m'embarrasse beaucoup. J'ai bien réfléchi et cela m'a amené à être tout surpris que les oncles et tantes et toi ne trouviez rien contre la conscience dans cette affaire. Si notre religion est vraie, hors d'elle il n'y a pas de salut, voilà le principe. En consentant à ce que mon fils épousât une protestante, ne serait-ce pas dévouer mes petits-enfants à la damnation éternelle? N'y a-t-il rien contre la conscience à cela? On sait que dans ces sortes de mariages les garçons sont élevés dans la religion du père et les filles dans celle de la mère. Alphonse dit bien que les enfants seront élevés catholiquement; il faudrait en faire un article du contrat de mariage, ce qui me paraîtrait bien difficile. Ces mariages-là sont fort dangereux, non seulement pour les enfants mais même pour les époux, dont l'ascendant de l'un peut entraîner l'autre.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne donnerai jamais mon consentement sans avoir consulté un homme instruit et pieux qui mettra ma conscience à l'aise. Parles-en à M. Fa-

(1) Les textes inédits que nous publions ici proviennent des Archives de Saint-Point. Ils avaient été réunis par M. Camille Latreille, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, trop tôt enlevé à l'histoire littéraire, — et nous ont été généreusement communiqués par Mme Camille Latreille, que nous remercions ici avec émotion. Que M. le comte Noblet, propriétaire du château de Saint-Point, — qui a bien voulu nous autoriser à consulter nous-même ses précieuses archives, — veuille trouver également à cette place le témoignage de notre respectueuse gratitude.

raud. Tu verras ce qu'il te dira. Je ne puis concevoir que Mlle de Lamartine, si timorée, ne voie là aucun inconvénient; au surplus, elle n'est pas la mère et sa responsabilité n'est pas aussi forte que la nôtre... (*Inédit.*)

Ainsi Alphonse de Lamartine avait un *nouveau* projet matrimonial, plus sérieux sans doute, et, aux yeux des siens, plus raisonnable que ce projet de l'année précédente, à propos duquel, le 20 août 1818, il écrivait à son ami Louis de Vignet:

Tu auras reçu mes lettres, et su que je n'avais rien à espérer pour moi de Mlle D... Je n'ai même pas la possibilité de me présenter. *Mon père ne s'est prêté à rien...*

Il avait, de même, renoncé à cet autre dessein, dont il entretenait Virieu, la même année, en juillet, d'un mariage à Paris, avec une demoiselle B...

Depuis avril 1819, — et dans le moment même où Léna de Larche était sa maîtresse, — il formait un plan nouveau, en acceptant d'entrer dans un petit complot qu'on tramait pour lui en Savoie. Sa sœur Césarine avait épousé, le 6 février 1819, le comte Xavier de Vignet; et la maison de ville des Vignet, à Chambéry, dans la rue Saint-Antoine, touchait à l'hôtel des marquis de la Pierre où résidait alors, chez la marquise, une dame anglaise, Mme Birch, et sa fille Mary-Ann.

Césarine de Vignet-Lamartine eut sans doute, la première, l'idée qu'un mariage agréable était possible entre son frère et cette jeune Anglaise. Elle dut en écrire à Alphonse, en confidence, dès le printemps de 1819. Au début de juillet, Lamartine, qui depuis un mois séjournait au Grand-Lemps, chez Virieu, s'en alla « passer huit jours » à Chambéry, pour « voir un peu comment se trouvait (sa) sœur ». Tout naturellement, il a rencontré là-bas Mlle Birch. Sans retard (car il a décidé de se marier avant trente ans, ou jamais, — et il aura trente ans l'an prochain) il a écrit au chevalier son père.

Les scrupules de ce gentilhomme chrétien, — si vifs, et qui nous renseignent curieusement sur l'intransigeance

de sa foi — Alphonse de Lamartine, aidé par sa mère, sut les apaiser au mieux: Mary-Ann Birch, très loyalement, désirait se faire catholique. (Son abjuration aura lieu, en présence de l'abbé Vuarin, curé de Genève, le 18 mars 1820.)

Le 22 août 1819, Lamartine a fini sa saison aux eaux d'Aix. Le 14, il a fait par lettre sa déclaration à Mary-Ann, qui lui a répondu tendrement; mais il n'a point encore parlé à Mme Birch. Il s'inquiète, Mme Birch consentira-t-elle à donner sa fille à un Français, à un catholique, à un homme qui n'a encore aucune situation? Le 5 septembre 1819, de Mâcon, il écrit à la marquise de la Pierre (« à Lescherenne, près Chambéry »):

...J'ai trop apprécié les qualités précieuses de Mlle Birch pour ne pas désirer vivement de la demander à Mme sa mère; les sentiments que j'ai conçus pour elle sont trop purs et trop naturels pour que je craigne de les manifester. J'en ai parlé à ma famille. Je vous en parle avec confiance, madame, et si les circonstances relatives au pays de Mme Birch ne m'avaient pas fait craindre un éloignement trop prononcé de sa part, je lui en aurais déjà parlé à elle-même. C'est sur cela, madame, que j'ose vous consulter aujourd'hui. Aurais-je trop présumé de votre bonté en espérant que vous voudrez bien me donner à cet égard les avis que je vous demande avec confiance? Ce n'est que d'après les notions que vous pourrez avoir, mieux que personne, sur les dispositions de Mme Birch que je pourrai agir auprès d'elle par les moyens ordinaires. Jusque-là, ma qualité d'étranger me ferait craindre un refus qui me serait trop pénible; cela lui donnera d'ailleurs le temps et la faculté de prendre sur mon compte les informations qui lui conviendront. J'espère que, sous les rapports de naissance et de fortune future, la demande que j'oserai lui adresser plus tard ne lui paraîtra, du moins, pas inconvenante.

Vous voyez, madame, ce que j'attends de votre obligeance, et ce que je n'ai sans doute pas le droit d'en solliciter. Ne vous en prenez qu'à vous-même si, après quelques jours seulement de connaissance intime, on se croit auprès de vous les

droits d'une longue amitié. J'ose vous assurer du moins que je les mérite en quelque façon par les sentiments que j'éprouve moi-même, et que la perspective de me rapprocher davantage de vous et d'une famille si rare ne serait pas un des avantages les moins appréciés par moi dans une union à laquelle vous voudrez bien concourir, au moins par vos conseils (2). (*Inédit.*)

La marquise répondit, je pense, de la façon la plus encourageante, car le 21 septembre 1819, le chevalier de Lamartine demandait officiellement à Mme Birch la main de sa fille pour son fils.

On sait ce que fut le mariage de Lamartine, qui eut lieu, le mardi 6 juin 1820, à sept heures du matin, dans la chapelle du château de Chambéry, — mariage, du côté de l'épouse, accompli avec un radieux bonheur, du côté de l'époux, sans passion, mais avec une sincérité grave et haute. Quelques semaines auparavant, Lamartine confiait à Virieu:

Je te dirai le fin mot à toi seul; c'est par religion que je veux absolument me marier...

L'amour, du reste, ou du moins l'affection, la tendresse, viendront par surcroît. De Genève, le 20 mai, à Virieu encore, Lamartine écrira:

J'aime décidément ma femme, à force de l'estimer et de l'admirer. Je suis content, absolument content d'elle, de toutes ses qualités, même de son physique...

Ce « même » est bien un peu troublant. La mère du poète, le 26 avril 1820, au lendemain de la passation du

(2) Cette démarche de Lamartine auprès de la marquise de la Pierre peut surprendre. N'était-ce pas Clémentine de la Pierre, l'aînée des filles de la marquise, qui avait, au mois d'août, desservi cruellement Lamartine auprès de Mary-Ann? Le jeune homme s'était défendu avec une chaleur indignée, dans des lettres datées du 17, du 19 et du 20 août 1819. Sans doute Clémentine avait-elle agi à l'insu de sa mère. Lamartine, en tous cas — on le voit — gardait une confiance entière à la marquise, assez généreuse, pensait-il, pour ne point lui tenir rigueur d'avoir préféré Mary-Ann Birch à l'une ou l'autre des quatre filles qu'elle-même avait à lui proposer...

contrat, a noté dans son *Journal intime* (3) les traits de sa belle-fille:

Elle a une très belle taille, aisée et gracieuse..., des cheveux châtains superbes, de jolis yeux bruns... le nez grand et mince, la bouche assez bien, des dents blanches, mal rangées, celles de devant larges et un peu avancées... un col superbe, le teint hâlé et rouge quelquefois; un peu d'échauffement et de maigreur.

Ainsi la voyait, avec des yeux pourtant maternels, cette femme si indulgente. La fille de Mme Delahante, de Mâcon, qui n'avait pas les mêmes raisons de se montrer si bienveillante, écrira sans détours: « Elle était fort laide. » Plus durement encore, le baron d'Eckstein déclarera plus tard: « Mme de Lamartine est d'une laideur précise (4). » Le docteur Ménière, qui ne la connaîtra, il est vrai, qu'en 1854, attestera à son tour: « Elle n'est pas du tout belle... Elle a le nez blanc, décoloré, comme si la peau était gelée, tant elle est d'une teinte extraordinaire (5). »

§

Cependant, Lamartine est heureux à Ischia, où il s'est installé en automne (1820). Il vit dans les délices du soleil, de la mer, près d'une femme amoureuse dont la possession n'a pas encore perdu, pour lui, son ivresse. Pendant quelques mois, — de mai à octobre 1822, — Lamartine a deux enfants, Alphonse et Julia; mais le petit garçon va mourir (à Paris, le 28 octobre 1822), et Julia restera sur la terre juste assez pour déchirer plus affreusement encore le cœur de ses parents lorsqu'à dix ans et demi, elle aussi disparaîtra. Sur le registre de l'état civil de Mâcon, l'acte de naissance de la fille du poète offre les noms suivants:

Marie-Louise-*Julie,* fille légitime de Lamartine, Alphonse-Marie-Louis, profession de secrétaire d'ambassade à Naples,

(3) Le vrai, non pas celui du *Manuscrit de ma mère,* — et qui, presque entièrement inédit, se trouve actuellement en la possession du comte de Chastellier, petit-neveu de Lamartine.
(4) Cf. *Le Baron d'Eckstein,* par M. Burtin, 1921, p. 186.
(5) Cf. *Journal du docteur P. Ménière,* 1903, p. 88.

et de Marie-Anne-Elisa Birch, son épouse, est née à Mâcon, le 14 mai 1822, à midi.

Julie, dit l'acte officiel; l'enfant, cependant, fut appelée *Julia*. Les *Mémoires Poétiques* (IV, VI) ne font pas mystère de la raison qui guida Lamartine dans le choix de ce prénom... « Julia... ce fut le nom qu'un souvenir d'amour donna à notre fille. » Sans doute, conjecturera Charles Alexandre (6), la nuance entre *Julia* et l'authentique prénom de *Julie* fut-elle « destinée à adoucir à la mère cette dissonance d'un souvenir d'amour dans le nom de sa fille ».

Lamartine n'avait pas caché à sa femme (et comment l'aurait-il pu faire après les *Méditations?*) qu'il avait aimé, avant elle, Julie Charles. Dès sa déclaration, le 14 août 1819, il lui disait:

Ce sentiment, que j'ai connu une fois dans ma vie, n'a pu être arraché de mon cœur que par la perte de ce que j'aimais (7)...

Il est infiniment probable, d'ailleurs, que Lamartine, sur le chapitre des aveux, s'en était tenu à une demi-vérité plus rassurante pour Marianne. Ainsi dira-t-il plus tard à ses nièces, avec une tranquille assurance:

Je n'ai aimé qu'en Dieu, en ma belle jeunesse. Aurais-je attendu mes années du soir pour aimer vulgairement et grossièrement, comme le vulgaire des hommes (8)?

Et tel sera le thème de ce *Raphaël* dont il condamnera lui-même, Marianne une fois morte, la gênante insincérité (9).

En 1819, Elvire est morte. Marianne peut-elle se mon-

(6) Dans *Le Correspondant,* 10 août 1886.

(7) Il ajoutait même: « Depuis ce temps, j'ai vécu dans une parfaite indifférence », ce qui n'était pas aimable pour Mme de Larche, laquelle, si elle n'avait point ébranlé le cœur de Lamartine, avait du moins reçu de lui d'autres hommages, et de date récente...

(8) Lettre du 16 août 1847. *Lamartine et ses nièces,* 1928, p. 111.

(9) « ...Ce livre à moitié vrai, à moitié faux, intitulé *Raphaël*... Le public se sentit trompé et m'abandonna. Je l'avais mérité. La passion est belle, mais à condition d'être sincère... Les caractères hermaphrodites commencent par le charme et finissent par le dégoût... »
Cours Familier de Littérature. Entretien 108, 1865, tome XVIII, p. 521.

trer jalouse d'une morte? Au contraire, elle console ce jeune homme qui sut si bien aimer... Ainsi avait fait déjà Julie Charles. A elle aussi, Lamartine avait découvert une blessure dont son cœur saignait, disait-il; à elle aussi, il avait parlé d'une Elvire disparue. On se souvient de cette lettre angoissée que Julie Charles écrivit un jour à son ami: Virieu avait parlé si légèrement, lui disait-elle, de « la femme que vous avez aimée ». Elle ajoutait: « Serait-il donc possible, Alphonse, qu'Elvire fût une femme ordinaire et que vous l'eussiez aimée, que vous l'eussiez louée comme vous l'avez fait!... » Et plus loin: « ...quand on aime, *comme Elvire et comme moi,* jusques à en mourir... » Etrange, cruel recommencement! A l'Italienne Antoniella, Lamartine, dans ses élégies — ces quatre livres d'élégies dont il parle en 1816 — avait donné ce nom un peu mystérieux d'Elvire (10). Julie Charles a lu ces élégies, comme Marianne Birch lira les *Méditations*. Ainsi s'établit une sorte de chaîne douloureuse: Antoniella, la première Elvire (11), dont s'inquiète le cœur tremblant de Julie; puis Julie Charles elle-même, devenue la deuxième Elvire; puis Marianne, aux yeux de qui Julie Charles apparaît revêtue de cette même grandeur que la crédule Julie attribuait à l'Italienne. On ne savait pas jusqu'ici que, fidèle à lui-même, Lamartine avait, une fois de plus, transporté ce nom d'Elvire d'une amoureuse à la suivante... Mais on garde à Saint-Point un petit album à couverture verte, sur lequel Mme de Lamartine a transcrit des poèmes anglais; et voici qu'au tournant d'une page, apparaissent des vers inédits, écrits pour elle par son mari, — en date de 1823, sans doute (12) — et qui subitement nous révèlent, en Marianne, la troisième Elvire:

(10) Il semble que ce nom, comme ceux d'Eglé, d'Emma, etc..., ait été en usage chez les poètes du XVIIIe siècle pour désigner par un pseudonyme la femme dont on ne veut point dire le vrai nom. On trouve, ainsi, ce nom d'Elvire dans Lebrun: *Avis essentiel à Mme de ***.*

(11) Et qui sait si, devant Antoniella, Lamartine n'avait point parlé avec douleur de cette Henriette qu'il avait dû abandonner, à Mâcon...

(12) On peut inférer cette date du vers 33:

Trois ans de malheurs et d'obstacles.

(Allusion probable à la mort du petit Alphonse, et aux graves inquiétudes de santé qu'avaient éprouvées Lamartine et sa femme.)

A ELVIRE

Errant ensemble sur la plage,
Nous avons souvent, dans nos jeux,
Formé nos chiffres amoureux
Avec le sable du rivage.
Mais, hélas! à notre retour
L'haleine du zéphir volage
Avait renversé dans un jour
De l'amour le fragile ouvrage.
Funeste augure pour l'amour!

Souvent sur l'écorce infidèle
Nos noms tendrement enlacés
Par tes mains ont été tracés.
Tu revenais, — douleur nouvelle,
Nos deux noms étaient effacés!

Souvent notre main indiscrète
Dans les prés a cueilli la fleur
Que l'amant timide interprète,
Et que la bergère inquiète
Interroge sur son bonheur.
En consultant la fleur sauvage,
En livrant ses feuilles au vent,
Tu disais : « Serait-il constant »?
La fleur disait : « Il est volage »!

Enfin nous avons consulté
Les deux astres dont l'influence
Au gré de la fatalité
Doit diriger notre existence.
Je te vis détourner les yeux.
Hélas! ma prochaine inconstance
Etait écrite dans les cieux.

Ils ont menti, ces vains oracles
Qui longtemps ont flétri tes jours!
Trois ans de malheurs et d'obstacles
N'ont pu voir changer mes amours.
Ne t'en rapporte qu'à ma flamme.
L'augure qui troublait ton âme
Est désormais anéanti.
Que ma constance enfin t'éclaire!
N'en crois ni le ciel ni la terre;

Le ciel et la terre ont menti
Et mon cœur seul était sincère!

Pour elle encore, il a écrit une *Odula* (« *A Marianna, pour le 1er janvier 1823* ») — de beaux vers harmonieux, caressants, qu'il glissera, en les dépouillant de leur titre, en cachant leur destination, dans les *Préludes*, qui paraîtront, en septembre 1823, parmi les *Nouvelles Méditations;* mais avant de livrer au public ses strophes amoureuses, il veillera à les attiédir, il effacera de ces vers ce qui lui semblera trop brûlant.

Et toi qui mollement te livres
Aux doux transports de ton vainqueur...

avait-il écrit. Il corrige, et se reprend:

Au doux sourire du bonheur.

Plus loin:

Cependant si ton cœur soupire
Dans un trouble mystérieux...

Ce trouble est trop éloquent. Pour le public, Lamartine dira:

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux...

Ailleurs encore il avait dit:

Sur mon sein ton âme endormie
Se réveille...

Image trop vive, trop concrète; le vers fait place à un autre d'où s'enfuit l'image des amants enlacés:

L'âme en extase anéantie
Se réveille...

Ceci, enfin, dans l'*Odula:*

Ah! laisse *mes lèvres* avides
A leur source arrêter tes pleurs...

qui disparaît dans les *Préludes:*

Ah! laisse le zéphir avide...

Ischia, le *Chant d'amour*, l'*Odula*, trois joyaux pour la couronne de cette Elvire troisième du nom... A elle aussi, au printemps de 1825, sera dédié le *Dernier chant du Pèlerinage de Childe Harold*, où le poète commémore une promenade qu'ils firent ensemble sur le Salève en 1820; à elle encore la dédicace, en janvier 1836, du grand chef-d'œuvre, *Jocelyn*.

§

Ne semble-t-il pas qu'un soleil éternel ait illuminé ces deux cœurs? Je sais bien que l'on a parlé, sans, il est vrai, apporter de preuves, de passions « successives et dose si je m'étais moins combattu moi-même, et, comme désordonnées » qui auraient amené plus d'une bourrasque dans cet azur; mais des protestations se sont élevées, et l'on a dressé « au-dessus des légendes » un Lamartine sans péché... Au vrai, je crois fort, — jusqu'à preuve décisive du contraire, — que Lamartine fut un bon mari, je veux dire un mari fidèle. Lorsqu'en juin 1827, à Florence, il rencontre Léna de Larche toute prête à reprendre avec lui les jeux d'autrefois, simplement — et la chose ne va pas sans courage — il refuse. « Je pourrais encore être amoureux, si je voulais, dit-il tout bas à Virieu; mais je le puis et ne le veux pas... »

Ecoutons-le encore, l'année suivante, en juillet:

Les nuits sont divines. Je les passe à errer en calèche dans les rues ou sous les pins harmonieux des Cascines, environné de beautés séduisantes qui disent: *Ohimé!* et à qui je ne dis rien...

En 1829, il gémit: « Il n'y a qu'un bonheur, l'amour, et nous nous l'interdisons. » Et dans une lettre tout intime, à son ami Aimé Martin, au mois de janvier 1831, il confiera, lisant Byron et ses *Mémoires:*

Je me retrouve moi-même en lui... Même férocité des passions... moins le génie. Encore en aurais-je eu à peu près la Abailard, moins laissé priver de ma virilité native...

Mais il est bien vrai aussi que le temps est passé pour

lui où il éprouvait (ou croyait éprouver) auprès de Marianne, le ravissement d'un jeune amour. Dès 1824, il disait à Mme de Barol, à propos d'un voyage en Suisse, dont il avait attendu de la joie, une résurrection du cœur :

La nature morte est morte. Des lignes, des plans, des couleurs, du ciel, de l'eau, de l'ombre, tout cela n'est rien par soi-même; *quand le prisme à travers lequel nous le contemplons se brise, il n'y a plus rien* (13)...

Ischia même n'était splendide que du rayon qui brillait dans les yeux de la petite cigarière en 1812, et dont il avait retrouvé un moment le reflet dans le regard de Marianne, en 1820.

Les archives de Saint-Point renferment un fragment (la première page seulement, le reste a disparu) d'une lettre énigmatique, de l'écriture de Marianne, et adressée à son mari. Point de date sur le feuillet, mais une phrase permet de conjecturer que la lettre date de 1824, de 1823 peut-être. Marianne est fort en colère. Quel crime a donc commis Alphonse? Il a retardé son retour (où est-il? à Paris, peut-être; il est allé seul à Paris, en effet, en septembre 1823), malgré une promesse formelle, et ce, « pour attendre la convenance » de quelqu'un. Mais qui est « cette personne » ? Mystère...

Voici ces lignes courroucées, où le *vous* se mêle au *tu*, où la syntaxe française vacille un peu, sous cette plume britannique que l'indignation fait trembler...

Voici la première lettre de vous que j'aie jamais déchirée; aussi je m'y attendais si peu! J'avais assez de confiance dans vous, dans le soin que je croyais que vous auriez de m'éviter une douleur que je ne vous avais que trop manifestée! Je me sentais sûre que vous seriez parti seul lundi soir avant l'arrivée, au lieu d'attendre de pied ferme toute la journée de mardi, pour attendre la convenance de cette personne, et faire une chose très inconvenante aux yeux de tout le monde et surtout pour priver de paix et de sommeil celle qui depuis

(13) Lettere inedite di Alph. de Lamartine alla marchesa di Barolo. Turin, 1926, p. 34.

quatre ans n'existe que pour vous. Si votre santé exigeait que vous me laissiez seule et triste comme vous me saviez, il n'exigeait certainement pas que vous sacrifiiez des sentiments sacrés et que vous choisissiez ce moment pour me faire un cruel chagrin pour un mince plaisir.

Je n'ai pas dissimulé avec vous; je n'ai pas affecté une fierté qui aurait dû me mettre au-dessus de pareils atteintes; je vous ai avoué que je pouvais souffrir vivement et je me fiais à vous pour m'épargner un chagrin que je n'ai pas mérité.

Le premier soir que j'ai su ce nouveau projet, je n'ai pu avoir de repos. Puis l'idée de t'écrire m'est venue, et l'idée que je ne vous écrirais pas en vain me tranquillisa un peu; quand je reçus votre lettre hier soir, me promettant de partir le soir même, j'avais retrouvé mon Alphonse. Hélas! que ma confiance était mal placée! Vous avez tranquillement attendu pour braver tous mes désirs et me priver du peu de consolation que votre absence me laissait! C'est ainsi que je suis punie pour avoir sacrifié moi-même tout plaisir pour veiller auprès de ma mère! Je devais au moins espérer un léger sacrifice de votre part à ma triste position, aux maux de nerfs auxquels je suis en proie depuis si longtemps. Mais non! je suis sacrifiée et je dois passer comme je puis trois jours et trois nuits avec la douloureuse certitude que je ne puis pas même faire suspendre un moment un projet contre laquelle j'ai exercé l'influence que je croyais avoir et que l'amour avait méritée... (*Inédit.*)

De ce texte, que peut-on conclure? Rien, en tous cas, de bien précis. Que Marianne ait été jalouse, nous le savions déjà fort bien, et nous la verrons tout à l'heure s'accuser, de façon poignante, de l'avoir trop souvent été. Mais cela suffit-il à prouver que Lamartine était coupable (14)?

(14) Le comte Rodolphe Apponyi note dans son *Journal*, après la réception de Lamartine à l'Académie Française, le 1er avril 1830: « Mme de Lamartine a l'air plus jalouse que jamais... Si Mme de Lamartine était la femme d'un autre homme, moins illustre, on la trouverait spirituelle et aimable; mais on ne parle que de sa jalousie. » (*Journal...*, 1913, I, p. 240.)

Cependant, Hubert Saladin nous atteste que du moins Marianne ne se montrait pas jalouse du passé. Le 13 février 1849, il écrit à Mme de

Lorsque Mme Delahaute, — la femme de ce banquier de Mâcon avec lequel Lamartine était lié, — apprend la nouvelle de la mort de Julia, survenue en Orient, à Beyrouth, le 7 décembre 1832, elle écrit à sa fille, Mme de Gravier:

C'est le coup de la mort pour elle [Marianne], c'était le seul lien qu'elle eût pour l'attacher à ce bas-monde, où il ne lui reste plus que des peines à éprouver! Je plains Alphonse aussi, mais il est loin de mériter la même compassion que sa pauvre femme, qui va sentir plus que jamais *combien elle lui est à charge, sans compensation* (15).

Commérages? Perfidie gratuite d'une femme que le poète, un peu fat, agaçait? C'est bien possible. Mais il arrivait à Marianne elle-même de laisser paraître son amertume. A Mme Aimé Martin, en août 1835, elle disait tristement:

Alphonse en prend très à son aise; il se renferme dans son cabinet et me laisse le soin de tenir tête à tous les ennuyeux. Ensuite, il monte à cheval, et me laisse de nouveau. Puis, à neuf heures, il se couche et me laisse encore.

Avec une sorte de rancœur, elle confiait, l'année suivante, à la même amie:

Alphonse a une seconde vie, et une seconde âme, il ne sent pas le vide affreux qui se creuse tous les jours davantage sous mes pas: l'avenir d'une femme sans enfants! Oh mon Dieu! que j'espère mourir avant ce délaissement qui m'attend!... Je suis seule... vous ne comprendrez jamais ce que je souffre... Les journées sont longues pour qui ne peut les remplir d'inspirations poétiques... *On* ne redescend sur cette terre que pour manger son dîner; on laisse en bas les cuisinières et les ménagères, bien entendu, et on les trouve, à la Turque, bien heureuses de se dédier à ces soins-là!...

Grouchy: « Je ne comprends rien à la manière dont elle (Mme de Lamartine) prend les *Confidences* et *Raphaël*. Qu'une femme se résigne ainsi à n'avoir eu de son mari qu'un vieux cœur usé, séché, exprimé, brûlé, qui n'est plus bon qu'à vendre en feuilleton, cela me confond. » (P. p. M. Ch. Fournet. *Huber-Saladin*, 1932, p. 268.)

(15) *Souvenirs de Mme Delahaute*, hors commerce, p. 383.

Elle travaille cependant de son mieux, la malheureuse femme, à aider son mari. Elle-même recopie les poèmes, et plus tard les proses. Sur elle l'écrivain se décharge du souci de corriger ses épreuves. Dur métier! En 1846, elle écrit à son beau-frère, M. de Montherot:

Les *Girondins* sont en pleine Terreur. Alphonse a moins d'un volume à faire, mais la matière abonde. Il espère avoir fini au 15 janvier et ne partir qu'alors pour arriver avant la fin de l'adresse. Les événements ont pris le soin de justifier son article sur les mariages espagnols, et les cartes se brouillent joliment!

M. Furne, l'éditeur, est venu de Paris sur le bruit que les *Girondins* étaient finis, et il a emporté la permission de mettre trois volumes sous presse en janvier, pour paraître en mars, à peu près.

C'est à Paris que le travail des épreuves va être terrible pour moi. Je vais être en lutte continuelle pour obtenir des corrections, dont je n'obtiendrai pas le quart. Mais chaque mot gagné sera une victoire, dont il n'y aura que moi qui sache la bataille et le péril. Vous savez qu'il n'aime pas à corriger ni le sens, ni les phrases, ni même les mots. Il écrit d'abondance, abondance miraculeuse, mais qui aurait besoin d'être coordonnée. Les épithètes vont toujours au delà de la pensée. Le public les prend au pied de la lettre, en bien et en mal. Une chose qui n'a qu'un bon côté est *sublime;* celle qui n'a qu'un côté mauvais est anathématisée. Le public n'y met pas le correctif, et blâme l'auteur. Je passerai un mauvais hiver (*Inédit.*)

§

On sait son rôle pendant les terribles journées de 1848. Plus d'une fois elle a cru voir partir son mari vers la mort, — en juin surtout. Maigre, livide, — ayant depuis longtemps perdu cette rougeur du visage que notait en 1820 sa belle-mère, — elle se tenait près d'Alphonse, la gorge serrée. Elle lui rendait service en tout, écrivant les lettres qu'il ne voulait pas écrire en personne, voyant ceux qu'il préférait ne pas voir lui-même. C'est à elle

que, le 19 mars 1848, l'archevêque de Paris, Mgr Affre, adressait ces lignes (qui sont vraisemblablement une réponse) :

Madame,

Veuillez exprimer à M. de Lamartine ma sincère admiration pour sa merveilleuse fermeté et pour la noblesse de son langage et de sa conduite. Agréez, je vous prie, tous mes respectueux hommages.

DENIS, *Archevêque de Paris.*

Et voici une note que l'on trouve, à l'Arsenal, dans les papiers d'Enfantin :

Paris, 14 Mars 1848.

A Monsieur Enfantin,
34, *Rue de la Victoire.*

Mme de Lamartine a l'honneur d'offrir ses empressés compliments à M. Enfantin, et désirerait beaucoup pouvoir l'entretenir, quelques instants, d'une affaire qui l'intéresse vivement. S'il avait la bonté de venir la voir aux Affaires étrangères un de ces matins (demain excepté), vers une heure, elle en serait bien reconnaissante.

(Demander au rez-de-chaussée M. de Champeaux, pour ne pas attendre) (16).

Dès la fin de 1848 commencent ces lourdes angoisses financières qui accompagneront Lamartine, sans répit, jusqu'à la tombe. Les deux documents qui vont suivre peuvent prendre place dans cette série, déjà longue, des textes que l'on a recueillis sur la détresse finale de Lamartine.

C'est d'abord une lettre du vieux poète à sa femme, — lettre navrante où on le sent contraint à piétiner des scrupules, à demander à Marianne, pour leur salut, de cruels sacrifices d'amour-propre.

18 décembre 1854.

J'ai tes deux lettres, chère Marianne. Ne prends pas à cœur

(16) Ces deux billets sont inédits.

ces petites indignités d'hommes d'affaires et sois très gracieuse. J'ai mes raisons. Je te plains bien.

Nous n'aurons pas un gros déficit sur nos prévisions et pourvu que Mirès paye bien les 120.000 francs qu'il me doit en 1855, nous serons au niveau de tout.

Je me prépare aux grands payements de deux ans, les seuls un peu embarrassants. Mais il y a temps, travail, et marge. Tout gît dans Mirès.

Entre nous, je suis ravi qu'il transforme le *Civilisateur;* cela me fera faire une bonne combinaison avec lui sous une autre forme.

La Turquie vient de payer, c'est l'essentiel. Je compte aussi sur Milhaud. Va voir sa femme sans affectation et sans parler d'affaires du tout. Mais c'est un bon procédé.

J'ai bien besoin de te revoir et d'être à Paris, pour mon cœur et pour mes affaires. (*Inédit.*)

C'est surtout ce message pathétique, cette lettre « *confidentielle et personnelle, pour Alphonse seul* », qu'écrivit en secret, le 10 janvier 1857, Mme de Lamartine. Elle avait alors 67 ans (17).

Monceau, 10 Janvier 1857.

Mon Bien-Aimé Alphonse,

Vous lirez ceci quand je serai morte, c'est une sorte de codicille à mon testament, qui est pour toi seul.

Que ma mémoire te soit chère. Je le demande à Dieu et à toi-même; et si je t'ai jamais contristé, je t'en demande pardon à toi, et grâce à Dieu.

Ceci est une explication pour toi seul.

Ma mère m'a laissé un petit fonds particulier, je ne me rappelle pas au juste la somme, en me chargeant de la garder pour mes besoins particuliers en cas de nécessité. J'ai fait des économies tous les ans sur la pension que tu me donnais

(16) Nous avons respecté dans ces lignes les fautes de français, les répétitions de l'original. Le texte y perd peut-être un peu de son intensité dramatique, mais il nous a semblé impossible de faire subir la moindre retouche à ce document qui revêt un caractère presque sacré. M. Camille Latreille, dans son beau livre sur *Les dernières années de Lamartine* (1925), a publié quelques-unes des dernières lignes de ce document (p. 166).

et que tu as fixé toi-même à trois mille francs par an. C'était moitié plus que je ne voulais dépenser pour moi et mes enfants, tant que j'ai eu le bonheur de les conserver. Lorsque j'ai perdu ma dernière Ange, j'ai décidé que je donnerais aux pauvres la même somme que je dépensais pour moi. Depuis lors, j'ai toujours réuni le surplus à ce que j'avais de ma mère et que j'avais placé. Mes économies jointes à cette première, depuis vingt-cinq ans ont fait d'assez fortes sommes.

De plus, j'ai placé 7.000 francs provenant de mes loteries pour une pauvre fille. Mon but, en amassant année par année pour faire une forte somme était, et est encore, à présent, de laisser après moi de quoi fonder à perpétuité une école pour les filles de Saint-Point, sur mes économies. Pour cela il faudrait, avec cette somme, acheter la maison Génisson, y placer trois sœurs pour l'école et la visite des malades à domicile, avec une pharmacie pour donner aux pauvres les remèdes gratuitement. Pour cela, il faut de l'argent placé assez considérable, et nommer trois administrateurs afin que les sœurs soient dépendantes et non propriétaires. Voilà le fond de ma pensée, qui m'a fait supprimer toutes dépenses superflues. J'ai placé l'argent peu à peu par l'entremise de M. Waru, 4 Rue Drouot, en lui disant que c'était de l'argent que je plaçais pour mes œuvres à Paris et ailleurs. J'ai donné chaque année le revenu aux pauvres. C'est ce qui vous explique pourquoi j'ai toujours eu de l'argent pour les pauvres, ces dernières années, lorsque tu ne pouvais plus me donner autant que par le passé.

Je t'ai plusieurs fois prêté de l'argent dont tu ignorais la provenance. Mais en 1849 j'ai donné tout ce que j'avais pour remplacer une hypothèque qui te gênait trop. J'ai donné 35.000 francs, sous le nom de Dubois, — cousin de Mr Dubois de Cluny. J'ai dit à Mr Dubois qu'une personne, qui ne voulait pas être nommée voulait te prêter cette somme. Aucun intérêt n'a été touché de cette somme.

Je t'ai encore prêté plusieurs fois. Ce n'est pas la peine d'en parler. Si tu viens à les découvrir, tu sauras ce que c'est, et tu connaîtras par cette lettre mon désir de faire une fondation solide à Saint-Point, sans empiéter en rien sur ce que tu as, car je crains que tu ne sois jamais libéré de tes

dettes. Ainsi ce que je puis laisser par mon économie se trouvera après toi sans te gêner, du moins devant Dieu et pour le service de Dieu. Telle est mon intention...

Quant à ma fortune, je te laisse entièrement la disposition et la propriété entière de tout ce qui a été transporté sur tes propriétés en France.

Pour les 300.000 francs qui sont à Londres; je crois qu'en toute justice une partie doit aller *après toi* à une partie de ma famille. A cet effet, je désire laisser 50.000 francs à notre filleul, fils de Georges Birch, qui a été baptisé Alphonse Lamartine-Birch. Georges, mon cousin germain, est très pauvre. Si tu peux lui donner un millier de francs tous les ans, tu feras honneur à ma mémoire, mais ceci n'est qu'une demande conditionnelle. si tu le peux sans inconvénient.

Ensuite, viennent les enfants de la famille dont j'ai été marraine. Je désire *après toi* laisser 40.000 francs de mes fonds anglais à Alphonsine de Senevier. Il restera environ 130.000 francs sur lesquels, par la suite, je voudrais probablement laisser quelques legs à des amis et des domestiques. Mais tout ce que je désire laisser est toujours *après toi.*

Je te laisse la jouissance de *tout* ce que je possède et la propriété de tout dont je n'aurai pas disposé par testament après toi, ainsi que je viens de l'écrire.

Encore une fois, que ma mémoire te soit chère. Croyez que je t'ai aimé de toute la puissance de mon âme, et que je demande à Dieu d'être réunie à toi dans le ciel, et que mes seuls repentirs dans cette vie sont relatifs à toi et si je t'ai contristé, je t'en prie, pardonne-moi devant Dieu.

Mon seul vœu pour toi, c'est que Dieu te fasse la grâce avant de mourir de te jeter dans les bras de Jésus-Christ, qui seul peut porter nos péchés et nous rédimer pour la vie éternelle. De nous-même, quand nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir pour plaire à Dieu, nous ne sommes que des serviteurs inutiles. Jésus-Christ seul peut suppléer à ce qui nous manque. Et dans le Ciel, s'il y a plusieurs demeures, l'idée que nous ne serions pas ensemble si nous mourons dans une foi différente, quand tous les deux seraient sauvés par la bonne foi, nous ne serions peut-être *pas ensemble,* cette idée fait mon tourment dès à présent.

Quand je serai, comme je l'espère, purifiée de tous mes péchés par Jésus-Christ, dans l'autre monde, je serai plus digne de toi. Et je voudrais mourir avec la certitude que toi aussi tu chercheras la rédemption par Jésus-Christ, et qu'ensemble nous serons dans son Paradis.

Je vais travailler, le reste de ma vie qui tire à sa fin, à me rendre meilleure, à réprimer ma jalousie égoïste de ton affection, à bien supporter les douleurs physiques et les inquiétudes morales, à cultiver la foi, l'espérance et la charité, afin d'être plus prête à rendre mon âme à son créateur par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui je mets toute ma confiance. Adieu, adieu.

Ces lignes dormirent cinq ans dans leur enveloppe scellée. Au début de mai 1863, Lamartine envoie à Charles Alexandre ce billet tragique:

Mon cher ami, pris d'un violent rhumatisme avec fièvre tierce, je ne puis sortir, ni agir. Ma femme est horriblement malade. Dieu est là-haut et les amis en bas, voilà tout. Et priez le Dieu des poètes, — qui n'est pas Plutus, — de penser à moi...

Le 13 mai, le délire saisit Mme de Lamartine. Elle criait, tendait les bras à ses enfants morts; elle se dressait d'un sursaut: « Alphonse m'appelle! »

Cloué sur son lit, incapable du moindre mouvement, Lamartine entendait ces cris, à travers les murs.

Sans avoir pu seulement effleurer de ses lèvres le pauvre visage torturé, il apprit dans sa chambre, le 21 mai 1863, que sa femme avait expiré.

HENRI GUILLEMIN.

NOTES SUR LA VIE SOCIALE CHEZ LES MOINEAUX

—

Les notes qui suivent sont une humble contribution à l'étude de la psychologie du moineau, de sa vie en société, de ses rapports avec les oiseaux d'autres espèces, avec le chat ou le chien, et avec l'homme. Elles résultent d'observations et d'expériences réparties le long d'une quarantaine d'années.

Il importe de commencer par spécifier qu'il s'agit ici, exclusivement, de moineaux habitant, soit des quartiers de Paris qui jouissent encore, ou jouissaient jusqu'à une époque récente, de cours plantées ou de jardins, — soit la banlieue. Mais je me suis assuré à maintes reprises que leurs congénères vivaient de même sorte, au point de vue psychologique et social, dans les parcs publics et les squares de la capitale, ainsi que dans les autres villes, grandes, moyennes ou petites.

On n'attend pas que je disserte sur la question de savoir si le *passer domesticus* est, ou n'est pas, un oiseau nuisible. Le problème a donné lieu, autrefois, en France, aux Etats-Unis, et ailleurs, à de vastes enquêtes scientifiques et administratives. J'en ai les conclusions sous les yeux. Elles sont merveilleusement contradictoires.

Je me contenterai de signaler ce que j'ai dû enregistrer, — quarante années durant, je le répète, — ce dont j'ai fait mon profit, et ce dont ont fait leur profit toutes les personnes qui se sont décidées à imiter ce que l'on peut appeler mon élevage de moineaux en liberté.

Dans n'importe quel appartement des quartiers ci-

dessus désignés, et dans n'importe quelle maison de banlieue, la pièce sur une fenêtre de laquelle on « sert » régulièrement aux moineaux des miettes de pain ou des graines est à peu près exempte de mouches, de moustiques, de « mites », d'araignées, de fourmis, de « perce-oreilles ». Cela est vrai même de la salle à manger, même de la cuisine, et l'inverse est aisé à constater dans toutes les pièces dont la ou une fenêtre n'est pas transformée en réfectoire à moineaux.

Combien de fois, chassant vers l'extérieur une grosse mouche, n'ai-je pas vu un moineau jaillir de je ne sais où pour attraper l'insecte au moment où celui-ci franchissait la fenêtre! Combien de fois une moinelle regagner son nid avec, en travers du bec, une araignée ou un moustique!

Il ne m'a jamais été possible de comprendre comment l'on pouvait parler du chant des moineaux. Il est vrai qu'en cette matière du chant des oiseaux toutes les traditions courantes sont absurdes à l'envi.

Trois exemples.

Il est de notoriété publique qu'un chant de merle indique un excès d'humidité atmosphérique. Si cet oiseau se met à vocaliser, c'est, affirme-t-on, parce qu'il vient de tomber de l'eau, ou qu'il va en tomber. Ce qu'il proclame vers tous les échos, c'est sa joie en présence du temps qui facilite son alimentation, les vers sortant de la terre, et les insectes s'en rapprochant à cause de l'alourdissement de leurs ailes.

Or, il est à la portée de quiconque d'observer, toujours et partout, que, pendant la saison voulue, le merle chante quotidiennement, même quand il n'a pas plu depuis trois ou quatre jours, ou qu'il n'y aura pas la moindre précipitation avant un égal laps de temps.

La légende que l'on ressasse sur le compte du rossignol est aussi étrange, sinon davantage. On prétend que cet oiseau ne chante qu'après le coucher du soleil, et encore à condition que la nuit soit calme et pure. Maintes gens ne craignent pas d'ajouter qu'il y faut le clair de lune.

Alors que le rossignol, en la période consacrée, ne se tait que cinq ou six heures sur vingt-quatre, — sauf, bien entendu, en cas de grande pluie ou de vent violent.

Le chant du coq passe pour annonciateur de l'aube. Les personnes conciliantes veulent bien reconnaître qu'il retentit aussi en cas de clair de lune — encore ce clair de lune; on en est obsédé, depuis l'ère des poètes romantiques.

Quiconque a le sommeil léger, ou l'habitude des longues veillées, sait que le coq chante à n'importe quel moment de la nuit, par n'importe quel temps, en n'importe quelle saison, et tant à la campagne qu'à la ville, celle-ci fût-elle Paris, où les coqs sont nombreux, en dépit de ce que racontent les journaux.

Le moineau ne chante, lui, en aucune circonstance. Les sons qu'il profère appartiennent, sans exception, à un langage véritable, analogue à celui qu'emploient le chien, le chat, — et l'humain des sociétés les plus primitives. C'est dire que son vocabulaire est très pauvre si on le compare au nôtre, mais que l'on doit le tenir pour riche par rapport à notre conception de la manière dont les animaux d'une même espèce échangent des idées et des sentiments, ou, si l'on préfère, se communiquent l'expression de leurs sensations.

Un humain qui étudie son chien ou son chat n'est pas long à se débrouiller dans la diversité des jappements ou des miaulements, des grognements, gloussements, etc. De même, l'observateur de moineaux arrivera vite à discerner la relation entre tel genre de piaillement ou de pépiement, et tel événement surgi dans l'existence individuelle de l'oiseau ou dans la vie collective d'un groupe de ces passereaux.

A ma connaissance, le langage des moineaux comprend au moins une trentaine de formules, — mots ou phrases, — qu'il est aisé d'identifier, dont la cause ou le but ne varient jamais, et à l'audition desquelles on est certain de ne se tromper en nulle occurrence. J'aurai ci-dessous l'occasion d'en mentionner plusieurs.

Tout le monde connait, de vue ou de réputation, l'homme que les journaux appellent « le charmeur d'oiseaux des Tuileries » et dont, tous les quatre ou cinq ans, ils annoncent le décès, publient, ou plutôt rééditent, le portrait et la biographie. Oraison funèbre analogue aux complaintes que la presse se croit obligée d'insérer périodiquement sur les rossignols qui ont déserté la banlieue.

Il est possible que le célèbre habitué des Tuileries meure de temps en temps, mais il est certain que son emploi n'est jamais vacant. Pour l'excellente raison qu'il y a des « charmeurs d'oiseaux » dans tous les parcs, jardins et squares de Paris, en toute saison, et à toute heure de la matinée ou de l'après-midi. La profession est d'ailleurs accessible aux personnes de n'importe quel âge ou sexe. Tous mes lecteurs peuvent l'exercer, et j'ai eu souvent l'occasion de m'y adonner.

Il n'est pas nécessaire de convoquer des reporters, des photographes, des opérateurs. Il suffit de s'asseoir au hasard sur un banc ou une chaise d'un jardin public quelconque, même si l'on vient de pénétrer dans celui-ci pour la première fois de sa vie, — c'est-à-dire si l'on y est absolument inconnu de la population ailée, — même si l'on n'est pas en train de manger un croissant, ou un biscuit, ou une brioche, ou un gâteau, et que l'on ne tienne ostensiblement aucun objet de ce genre, que l'on ne porte aucun de ces petits paquets dont les moineaux de Paris discernent d'emblée qu'ils renferment un produit de la boulangerie ou de la pâtisserie.

Avant que deux ou trois minutes se soient écoulées, plusieurs moineaux se sont abattus sur le sol autour de vous. Ils vous observent, et, selon leurs tempéraments individuels, ils attendent immobiles et silencieux, ou bien, pour attirer votre attention, ils risquent de menus volettements et des pépiements discrets.

S'il leur faut constater que décidément vous n'avez rien pour eux, ils ne tardent guère à vous délaisser. Pas tous à la fois, cependant, car il en est naturelle-

ment qui sont plus longs que d'autres à perdre patience. En général, le dernier oiseau qui reste est une femelle, et elle ne se résigne à quitter la place que sur un impérieux appel lancé, à quelque distance de là, par son époux.

Mais de votre poche retirez du pain, et jetez des miettes devant vos pieds. Aussitôt il pleuvra des moineaux. Si un autre humain, — un enfant surtout, — ne s'approche pas trop, ne se livre pas en vos parages à de grands gestes ou à des éclats de voix, les oiseaux mangeront à une minime distance de vous, certains attraperont au vol la provende, il y en aura même qui saisiront une miette entre vos doigts, à condition que votre bras soit bien tendu et immobile un bon moment au-dessus de la troupe, et que votre autre main demeure fermée contre votre torse ou sur votre genou. Vous voilà « charmeur d'oiseaux », et ce n'est pas plus difficile que cela.

Par contre, c'est très difficile avec les moineaux à qui l'on offre des victuailles sur une fenêtre. On peut aller jusqu'à affirmer que c'est impossible.

Quand, sur la fenêtre consacrée, j'émiette le pain à l'heure habituelle, — les deux questions de lieu et d'heure sont très importantes, je le montrerai, — on se rapproche avec de petits cris de joie, quelques « sujets » osent de rapides voletées à une distance moindre encore, mais personne ne viendra manger tant que je serai là. Cependant, j'ai soin de ne pas faire de bruit, d'éviter les gestes amples ou brusques, de n'opérer que si je me trouve seul dans la pièce et que nul autre humain ne soit visible à une fenêtre voisine. Pourtant aussi, ces oiseaux me connaissent, car si ce n'est pas moi qui les « sers », ils s'écartent, pour ne guetter que de presque loin.

Mieux encore. Il est rare que l'on vienne manger tant que la fenêtre reste ouverte à proximité d'un humain. Je m'assieds à plus d'un mètre de la baie, je m'immobilise la tête penchée sur un livre, je n'observe qu'à la dérobée. Tactique vaine. Les moineaux sont alignés sur une branche ou un mur. Chacun d'eux s'est mis en

boule, et affaissé sur ses pattes, comme un sauvage assis sur ses talons; ils échangent des pépiements en sourdine, et sur cette base tranche par intermittences un cri lancé par un mâle, le cri spécial pour signaler un danger d'origine humaine. Parfois, un impatient, un téméraire, se détache de la bande, passe et repasse en voletant à quelques centimètres de la provende, puis rejoint ses parents et amis. Il faut décidément que je ferme la fenêtre, ou tout au moins que j'aille m'immobiliser le plus loin possible d'elle. Alors tous s'abattent sur les aliment en criaillant.

Les moineaux de Paris ne deviennent positivement familiers avec l'homme, ne se laissent « charmer » par lui, que dans un endroit où l'on puisse, le cas échéant, s'envoler d'un trait dans n'importe quelle direction. Jamais leur confiance en lui n'est complète.

Les moineaux ne savent pas que les vitres sont des obstacles solides, — chose que les chiens et les chats apprennent si vite. Il ne suffit pas que l'on ait clos la fenêtre pour qu'ils viennent manger; ils ne sont rassurés que si les rideaux sont tendus derrière les vitres, — je dis « derrière » par rapport à eux. Si les vitres ne sont pas doublées de rideaux, il en est de même que quand la fenêtre reste ouverte, c'est-à-dire que je dois, pour que la bande s'attable, me retirer dans le fond de la pièce, et n'en pas bouger, voire n'y pas remuer, au risque d'interrompre le repas. J'ajoute que cette interruption se prolongera un grand moment si les rideaux remuent derrière les vitres.

Il y a un pépiement particulier pour exprimer la joie que l'on éprouve à trouver, sur la fenêtre, des graines. Lorsque l'un de nous, sans en aviser les autres membres de la maisonnée, n'a servi que des graines, avoine ou chènevis (on n'aime pas le millet), ou en a mélangé aux miettes de pain, les susdits autres membres en sont clairement informés par le pépiement en question.

Les moineaux préfèrent le pain aux graines quand leurs enfants sont encore en très bas âge. Ils ne touchent

presque jamais, ni au pain dit frais, ni au pain mouillé, — donc, à celui sur lequel il a plu, — ni au pain bis, ni au pain d'épice, ni aux pains que l'on appelle complets ou de régime, et ainsi de suite. En général, ils négligent la croûte ou la chapelure, les débris de biscuits ou de gâteaux. Il semble qu'en fait de céréales cuites, ils ne digèrent bien que la mie du pain blanc rassis et sec. Or, comme la plupart des animaux, ils s'abstiennent le plus possible des aliments qui sont malsains pour eux, ou qui le sont presque.

Quand les miettes ou les graines, au lieu de joncher directement le seuil de la fenêtre, sont étalées sur un plat, une assiette ou une soucoupe, fût-ce de bois ou de carton, ou de papier, c'est assez inquiétant, et l'on a besoin, même en hiver, de deux ou trois jours d'observation pour se rendre compte qu'il n'y a pas là un piège. Si la provende est dans une mangeoire de cage à serins, il n'importe que cet objet soit long, large, peu profond, et complètement découvert: jamais l'on ne s'en approchera. Et pour que l'on se résolve à boire sur la fenêtre dans un récipient quelconque, il faut qu'il gèle depuis plus d'un jour.

Si, à l'époque de la nidification, vous ajoutez, à ce que vous éparpillez d'ordinaire sur la fenêtre, des matériaux de construction, — bouts de ficelle détortillée, duvet, brins de paille, de laine, de varech, de coton, de crin, menus morceaux de papier (mince et souple) ou d'étoffe, — les moineaux, surtout les moinelles, s'en emparent avant de songer à se nourrir, et vous pouvez les voir s'en servir aussitôt.

Si vous offrez des victuailles sur une fenêtre qui n'ait pas encore été utilisée à cet effet, on hésitera beaucoup, fût-ce en hiver, à s'aventurer dans le nouveau réfectoire. Ce sera pendant au moins trois ou quatre jours que l'on se contentera de l'examiner à distance et d'en inspecter les alentours.

En offrant des graines, on peut faire des constatations intéressantes sur les relations des moineaux et des oiseaux d'autres espèces.

Dans les jardins publics, les moineaux et les ramiers se disputent rarement la nourriture que leur jettent les humains. C'est, je crois, parce que les moineaux disposent de beaucoup d'espace pour manœuvrer, ont confiance qu'en cas de danger ils pourraient, comme il a été dit ci-dessus, s'envoler dans n'importe quelle direction. Il y a, en effet, une hostilité marquée entre les deux espèces dans les endroits où les petits oiseaux ne sauraient évoluer librement autour des gros.

Chaque été, deux ou trois couples de ramiers vivent non loin de ma fenêtre à moineaux. Ils s'abattent parfois sur celle-ci, principalement quand l'on y voit des graines, et ils en chassent les moineaux à brutaux coups de bec. Nous sommes avertis du conflit par un cri qui est absolument spécial, lui aussi, un cri que l'on ne pousse que pour signaler un danger provenant de ramiers, et de nulle autre cause. Notre intervention nous permet d'observer en outre un phénomène psychologique, sur lequel j'aurai à revenir.

Les relations sont très amicales entre les moineaux et les merles. Si amicales, qu'elles vont jusqu'à la coopération.

Dans l'espèce de cour-jardin sur laquelle ouvre notre fenêtre à moineaux, et où se dressent et s'étalent plusieurs grands vieux arbres, il a existé, de temps immémorial, un couple de merles. Il va de soi que jamais ce couple ne se risque sur la fenêtre. Mais sur le sol qu'elle domine de deux étages, ils se postent dès que le cri voulu les a prévenus qu' « il y a de la graine ». Voici pourquoi.

De temps en temps, un moineau, — rarement une moinelle, — s'écarte de la provende, va se pencher vers la cour pour s'assurer de la présence des merles, revient aux grains, en envoie promener quelques-uns dans la cour, retourne se pencher pour vérifier si les merles profitent bien de l'aubaine, enfin se met à manger. J'aurai à mentionner d'autres faits pour établir que les moineaux sont capables de désintéressement, de dévouement, pratiquent la solidarité.

Impossible d'alléguer que les grains tombent dans la cour par hasard, ou que leur chute soit attribuable à une inadvertance, à une maladresse ou à du gaspillage. Les moineaux se tiennent très bien à table, mangent avec assez de soin pour que pas un grain, pas une miette, ne leur échappe, — sauf quand le couple de merles est posté au-dessous de la fenêtre, et jamais en nulle autre circonstance.

Dans les jardins successifs dont j'ai joui en banlieue, j'ai toujours vu les moineaux s'alimenter comme en famille avec les pinsons, les rouges-gorges, les fauvettes, les bruants, les verdiers, les chardonnerets.

§

Il est usuel, dans les familles nombreuses de notre espèce, que l'aînée des filles soit, pour l'élevage des derniers-nés, une précieuse auxiliaire de la mère, une maman en second. J'ai dû constater l'équivalent dans une famille de moineaux.

Une jeune moinelle, encore célibataire, avait emménagé dans un trou de vieux mur, à moins d'un mètre du gîte plus spacieux où elle était née, où ses parents continuaient à loger, où sa mère couvait la seconde portée de l'année. La jeune personne aidait le père à nourrir la mère, et parfois relayait celle-ci sur les œufs. Et quand furent éclos ses petits frères et sœurs, elle rivalisa, pour leur apporter la becquée, de sollicitude avec les parents.

Pendant la période de la couvaison, et à condition qu'un nid ne soit guère distant de la fenêtre-réfectoire, l'observateur a vite fait d'enrichir sa connaissance du vocabulaire moineau. Il constate en effet, quand le mâle du nid en question est attablé, deux pépiements qu'il est absolument impossible de confondre, soit entre eux, soit avec n'importe quel autre son émis par l'espèce étudiée. D'une part, une sorte de gloussement, par lequel la femelle insiste pour que l'on se hâte d'apporter des aliments à ses enfants ou à elle-même. D'autre part le... ronchonnement, — que l'on tolère ce mot, il est le

seul exact, — qui est la réponse du mâle, et qui, à n'en pas douter, signifie : « Oui, je t'entends bien, mais, que diable! sois un peu plus patiente, je ne peux pas aller plus vite que le violon. »

Le nombre des moineaux est à peu près constant, d'année en année, dans un îlot donné. J'entends par « îlot » le groupe des maisons qui entourent une cour ou un jardin. Il s'agit donc plutôt d'un atoll.

Il va de soi qu'au début de l'été la bande s'augmente d'une certaine quantité de jeunes, mais il est remarquable que cette augmentation n'atteint jamais la proportion de 100 %. Puis une diminution se produit, et peu à peu va en s'aggravant. L'effectif redevient, au commencement de l'automne, ce qu'il était au printemps précédent, à une ou deux unités près.

A titre d'exemple, je relève les chiffres que j'ai mensuellement notés le long d'une année récente. Durant les quatre premiers mois, 14 moineaux fréquentaient la fenêtre-réfectoire. Au cours des trois mois suivants, l'effectif s'éleva progressivement jusqu'à 22 sujets. En août, il déclina : 18. A la fin de septembre, il n'était plus que de 15. Pendant le dernier trimestre, aucun changement.

Peut-être quelques-uns des disparus sont-ils allés s'agréger par mariage à la bande d'un autre îlot, quoique le fait me semble douteux, et bientôt j'expliquerai indirectement mon scepticisme à cet égard. D'autre part, il est certain que l'espèce est très prolifique. Mais il y a les chats, qui dévorent tant d'oiseaux et surtout d'oisillons. Il y a les humains, tendeurs de pièges ou dénicheurs. Et les chutes, immédiatement ou rapidement mortelles, dont sont victimes tant de jeunes, en particulier quand ils essayent leurs ailes pour la première fois. Puis les affections, épidémiques ou non.

D'autant plus que les femelles, c'est bien connu, rejettent du nid, implacablement, celui de leurs petits qui est né avec une malformation quelconque ou chez qui une maladie vient de se déclarer. J'en ai vu qui vite

s'abattaient sur le sol auprès du pauvret pour l'achever à grands coups de bec.

Il est même possible que, comme dans les groupes d'humains très primitifs, on supprime aussi les adultes qu'un accident a rendus infirmes ou dont la santé n'est plus intacte, et les vieillards, — tous les sujets qui, en conservant l'appétit, ont perdu leurs aptitudes à le satisfaire « par leurs propres moyens ». En tout cas, vous n'avez jamais vu, vous ne verrez jamais, un moineau invalide ou languissant.

La température, — à moins de rigueurs qui sont exceptionnelles dans le climat parisien, — ne doit pas influer sur la mortalité des moineaux « de la capitale », puisque l'effectif de mes invités ne diminue pas en hiver. L'espèce est chaudement vêtue, et dans les villes elle sait se loger confortablement.

Les moineaux vivent en tribus, et en tribus sédentaires. C'est là une des déductions qu'imposent les observations précédentes.

D'ailleurs, en dehors de l'heure du repas que je leur fournis, ils ne s'éparpillent point. La bande garde une relative cohésion dans toutes ses allées et venues. On peut dire de ses gîtes d'hiver et de ses nids qu'ils sont agglomérés comme les huttes ou cases d'un hameau de sauvages.

La distinction est nette entre le gîte d'hiver et l'emplacement du nid. Le premier est un recoin, un trou, qui n'est pas toujours assez spacieux pour héberger plus d'un oiseau. Il en résulte que bien des couples divorcent pour la saison froide. Je suis naturellement incapable de dire si, au printemps, ils se reconstituent tels qu'ils étaient quelques mois auparavant. Le moineau est monogame, mais savoir si c'est à la même femelle qu'il s'unit chaque été!

Il m'est impossible, naturellement aussi, de discerner si c'est le même oiseau qui s'abrite, chaque hiver, dans le même trou, — et si c'est le même couple, ou un couple comprenant l'un des deux mêmes éléments que l'année précédente, qui, chaque été, rétablit un nid dans

le même endroit. Ce qui est certain, c'est que chaque hiver il y a un moineau dans tel trou déterminé, et que chaque été un nid de moineaux est restauré et réoccupé dans l'endroit où j'en ai vu un l'été d'avant.

Une tribu et son territoire sont impénétrables aux membres des autres tribus.

Voici, à cet égard, ce que j'ai pu constater souvent avec la tribu dont j'ai donné ci-dessus les recensements successifs. Quand mes quinze invités sont attablés, il arrive parfois — rarement, — que survienne dans la cour-jardin un seizième moineau. Il cherche pâture de droite et de gauche sur le sol, et il la cherche avec avidité; donc, la faim le tourmente. Avoir très faim et ne pas se rendre en hâte, lui aussi, sur la fenêtre-réfectoire, cela prouve que l'îlot ne lui est pas familier. Il finit pourtant par remarquer qu'une bande de ses semblables est fort occupée sur une certaine fenêtre. Il gagne, en face de celle-ci, une branche, d'où il voit de quoi il retourne. Il se rapproche encore, mais timidement à présent : il louvoie.

On ne tarde pas à l'apercevoir. Deux ou trois de mes invités lui courent sus, en poussant leur cri, si particulier, de l'hostilité agressive. Il s'écarte, et les guerriers viennent se remettre à table. Il se rapproche de nouveau, et de nouveau on l'éconduit. Alors il renonce, et recommence à explorer le sol de la cour-jardin. Mais le drame n'est pas terminé.

Mes invités, leur repas avalé, s'assurent méticuleusement qu'il ne reste pas la moindre miette dans le réfectoire. Puis ils se retirent, et la bande va s'occuper de choses diverses dans les frondaisons. Ils sont rassasiés pour l'instant, car ils ne donnent plus autour d'eux que des coups de bec peu fréquents et comme machinaux. Cependant, dès qu'ils s'avisent soudain que l'intrus de tout à l'heure rôde en ces parages, ils se mettent en une grande colère. Ce n'est plus un détachement qui pourchasse le malheureux : c'est la bande entière. Jusqu'à ce qu'il ait pris son vol par-dessus un toit et disparu définitivement.

La tribu refuse le droit de séjour, même temporaire, à un égaré ou un aventureux d'une autre tribu, ou à un vagabond. L'îlot où elle réside, et tout ce qu'il renferme, constituent l'intangible propriété de la tribu. Où le chauvinisme et le protectionnisme vont-ils se nicher !

A moins qu'il ne s'agisse de malthusianisme. Il est vrai qu'au fond cela revient au même.

La tribu sait peut-être que la moyenne de nourriture offerte par son îlot serait insuffisante pour alimenter convenablement une population d'un effectif supérieur à tel nombre. On s'expliquerait ainsi que jamais nous ne voyions de moineaux invalides ou languissants, c'est-à-dire que, comme j'en ai déjà formulé l'hypothèse, tous les infirmes, les malades et les vieillards soient impitoyablement supprimés.

Les moineaux disposent d'une excellente horloge cérébrale — ou stomacale. C'est ce que me permettent d'affirmer des observations et expériences multipliées en toutes saisons et par tous les temps.

Si je sers le pain au milieu de la matinée, il s'écoule parfois plus d'une heure avant que la tribu aperçoive la provende. Personne ne pense à la fenêtre-réfectoire avant le moment habituel. Au contraire, dix ou quinze minutes avant midi, on ne s'occupe que d'elle, même si je n'ai pas écarté les rideaux pour me montrer. La tribu vient s'aligner à proximité, sur une branche ou un mur. Chacun des petits sauvages est là, assis sur ses talons, à attendre placidement.

J'ai fait souvent les deux expériences complémentaires que voici.

A midi, m'étant assuré de la présence des invités, j'ouvre la fenêtre, je ne sers aucune miette ni graine, et je vais m'asseoir n'importe où dans la pièce. Les moineaux continuent à patienter durant quelques instants. Puis tous se mettent à piailler, et certains, en criant plus fort encore, viennent voleter tout près de la baie, — non pas au niveau du seuil comme lorsque je tarde à m'écarter après avoir émietté le pain, mais plus haut,

je pourrais presque dire : au niveau de ma tête. On me rappelle impérieusement qu'il est l'heure sacramentelle.

Contre-épreuve. Il est neuf ou dix heures, et le hasard veut que la tribu soit occupée à une faible distance de la fenêtre-réfectoire. J'ouvre celle-ci, je me montre longuement, et ne me retire qu'après avoir constaté que l'on n'a pas pu ne pas me voir, que l'on n'est pas attablé devant une provende sérieuse, que l'on se livre simplement à une exploration. Je vais m'asseoir le plus loin possible dans la pièce, ou même je referme la fenêtre sans avoir servi quoi que ce soit. Pas un moineau ne se dira : « Allons voir si cet individu aurait mis là quelque chose de comestible sans que je m'en sois aperçu. » Pas un n'inspectera, fût-ce de loin, le seuil si avantageusement connu. L'heure voulue n'a pas sonné.

En fait d'horloge cérébrale ou stomacale, il y a naturellement ceci, qui est du reste intéressant au point de vue psychologique : les moineaux ont enregistré une coïncidence régulière entre le garnissage de la fenêtre-réfectoire et certaines occupations auxquelles s'adonnent les humains qui habitent l'îlot ou le fréquentent, — telles allées et venues (par exemple, l'évacuation, depuis un bon moment, des écoles voisines), tels préparatifs culinaires ou autres, et ainsi de suite.

La solidarité est de pratique générale et courante au sein de la tribu.

Si je garnis le réfectoire à une heure insolite, le premier oiseau qui s'en avise ne s'attable jamais avant d'avoir appelé ses parents et amis. Il gagne le seuil de la fenêtre, jette sur la provende un coup d'œil d'expertise, puis, se détournant, lance de puissants coups de clairon vers l'endroit où « travaille » le gros de sa bande. Il ne commence à manger que quand il se voit entouré de plusieurs congénères.

La scène est identique lorsque, par un hasard d'ailleurs très rare, la tribu, à l'heure sacramentelle, est occupée loin de la fenêtre-réfectoire, à une besogne imprévue et urgente, au lieu d'être alignée à proximité

de mon logis dans l'attente de mes miettes ou graines.

Mieux encore. La tribu n'est satisfaite que quand elle se trouve au complet. Si, par exemple, sur mes quinze invités, il n'y a d'abord que douze attablés, un ou deux de ceux-ci se retournent de temps en temps pour appeler bruyamment les trois retardataires.

Il est fatal que certains sujets — toujours des mâles — manifestent parfois des velléités d'égoïsme. En voici un qui, tout à coup, menace du bec et de la voix les autres convives, s'efforce de les écarter, sinon de les éliminer. Mais l'on a vite fait de le mettre à la raison. L'ensemble de ses parents et amis lui tombe dessus. Il s'enfuit sur une branche. On le poursuit, et pendant quelques instants on l'accable d'invectives. Enfin la paix se rétablit. Les quinze moineaux regagnent la fenêtre, et le repas s'achève sans que le trouble-fête de naguère témoigne du moindre désir de recommencer.

Il existe, au sein de la tribu, des pratiques judiciaires. Je dis « pratiques », et non « institutions ». C'est en effet la tribu entière qui instruit chaque affaire, et qui prononce et applique la peine. Et, d'autre part, il semble que procédure et sentence soient improvisées selon les espèces.

A des insociables, ou peu sociables, comme ceux dont j'ai parlé ci-dessus, j'ai vu appliquer, tantôt la simple réprimande collective, tantôt quelques petits coups de bec, ou bien des horions plus sérieux, et, une fois, des blessures qui n'ont pas dû tarder à entraîner la mort. Sans doute s'agissait-il, dans le dernier cas, d'un récidiviste endurci, et la simple réprimande collective est-elle infligée à un adolescent qui n'en est qu'à son premier délit, et à qui l'on accorde en conséquence le bénéfice d'une sorte de loi Bérenger.

Une scène fréquente, et facile à observer, est la suivante. Une rixe éclate entre deux moineaux. Le reste de la tribu accourt, et mène autour d'eux un grand vacarme, soit qu'elle les exhorte à cesser de combattre, soit qu'elle le leur ordonne, soit qu'elle instruise l'affaire, — à moins qu'elle n'encourage l'un des deux, ou

tous les deux à la fois. Mais au bout de quelques instants, la tribu fait cause commune avec l'un des duellistes, ou tombe sur les deux en même temps. C'est évidemment là l'exécution d'un jugement, après constatation de l'exclusivité des torts à la charge de l'une des parties, ou de la réciprocité et de l'équivalence de torts des deux parties.

Les moineaux semblent savoir ce que c'est que des fonctions remplies par délégation.

Je sers les miettes ou graines à l'heure habituelle, je laisse la fenêtre ouverte, et je m'assieds à proximité, restant là une demi-heure ou davantage, à lire, ou plutôt à parcourir, sans négliger ma surveillance du réfectoire et de ses clients. Ceux-ci, avec plus ou moins de patience, attendent vingt ou vingt-cinq minutes, puis finissent par se retirer. Pas tous cependant. Le gros de la troupe a trouvé une occupation à une distance telle, qu'il se peut que je n'entende plus aucun piaillement. Mais il y a un moineau, jamais plus d'un, et toujours un mâle, qui ne s'est pas écarté. Il va et vient sans bruit aux alentours de la fenêtre, qu'il ne quitte guère des yeux.

Je ferme. L'isolé accourt immédiatement et appelle son monde, qui le rejoint à tire d'ailes.

Peut-être s'agit-il d'un sujet plus tenace que les autres. Mais comment se fait-il que jamais il ne s'en montre plus d'un dans ce cas?

J'ajoute que souvent une vigie de ce genre vient se poster sur la fenêtre cinq ou dix minutes avant l'heure sacramentelle, et y demeure en boule et silencieux jusqu'à ce que j'ouvre.

Les moineaux se rendent compte de la protection dont un humain peut les favoriser, et même ils savent la solliciter. Ils la comprennent, dans les deux cas, au point de ne pas s'effaroucher de gesticulations, vociférations, etc., qui, en d'autres circonstances, les mettraient en fuite pour un bon moment.

J'ai mentionné le cri spécial par lequel ils indiquent un danger provenant de ramiers. Ils ne s'en servent pas

seulement comme d'un avertissement mutuel; ils y ont recours aussi pour appeler à leur aide l'humain qui leur a étalé cette provende à laquelle de gros intrus ont l'audace d'attenter. J'ouvre la fenêtre, et je multiplie les manifestations voulues pour chasser les ramiers, — et n'importe quelle espèce d'oiseaux. Mais les moineaux savent bien que ce n'est pas à eux que s'adressent, en l'occurrence, lesdites manifestations. Ils se sont établis à une très faible distance, et ils n'en bougent pas. Dès que les ramiers sont loin et que j'ai refermé la fenêtre, les moineaux s'empressent de rallier le seuil de celle-ci.

J'ai occupé longtemps un rez-de-chaussée qu'une grande cour séparait d'un vaste jardin. A l'extrémité de la cour, et juste en face de mes fenêtres, il existait un appentis dont le toit était effleuré par les branches d'un haut taillis de lilas. La tribu locale employait ce taillis en guide d'observatoire, et plusieurs chats fréquentaient le toit de l'appentis, venaient y somnoler au soleil, — sans se priver de guetter les oiseaux.

Lorsqu'un chat se trouvait là au moment où mes miettes et graines jonchaient le dallage de la cour à proximité de mes fenêtres, la tribu proférait à tue-tête le cri guttural qui signale un péril d'origine féline. J'entretenais chez moi, en prévision de telles éventualités, un arsenal de cailloux, d'escarbilles, de bouchons. Je lançais de ces projectiles vers le chat, jusqu'à ce qu'il eût d'abord abandonné la place, puis filé vers des parages relativement lointains, et en même temps je poussais des clameurs variées. Les moineaux, qui attendaient dans les lilas le dénouement du drame, ne démarraient pas, quoique plus d'un projectile s'égarât tout près d'eux, et la tribu accourait s'attabler aussitôt que le chat avait pris le large.

Ce n'est pas de tous les chats indistinctement que les moineaux ont peur. Outre que ces oiseaux sont beaucoup moins généralisateurs que nos enfants et que nos sauvages, ils discernent, et pour ainsi dire ils mesurent, les possibilités matérielles de nocivité dont l'en-

nemi dispose selon le lieu et l'heure, et d'autre part un vigilant espionnage les renseigne sur les différences de caractères qui existent entre les chats comme entre les humains, — et entre les moineaux.

Ils craignent tout félin visible sur une fenêtre de rez-de-chaussée, un perron, un trottoir, un mur, un toit, dans une cour ou un jardin. Ils ne s'approchent pas de leur réfectoire, s'ils aperçoivent, dans la pièce dont dépend celui-ci, ou sur une fenêtre ou un balcon peu distants, un chat encore inconnu d'eux, ou trop connu, au contraire.

Avec un chat qu'ils savent inoffensif pour eux, le mien par exemple, ils se comportent exactement comme avec les humains. L'unique différence consiste en ceci, que de temps en temps l'on crie : « Au chat! » et non plus : « A l'homme! » pour exhorter les camarades à, tout de même, ne pas cesser un instant de se méfier.

Il n'existe pas d'animosité, il y aurait plutôt une tendance à la sympathie, entre le moineau et le chien. Tout le monde a vu des moineaux chercher pâture dans le plat où un chien a laissé quelques bribes de soupe. Le terrible quadrupède, attaché ou non, digère à proximité du plat; il ne dort que d'un œil et d'une oreille, mais il ne se soucie guère de ces oiselets, et ceux-ci, de leur côté, bavardent sans la moindre nervosité. J'ai possédé un chien qui regardait très amicalement les moineaux perchés sur le pourtour de son plat, alors que lui-même avait la tête et les pattes antérieures à quelques centimètres de l'objet.

Je n'ai pas réussi à découvrir, dans le langage moineau, un cri spécial au danger d'origine canine.

Jamais je n'ai constaté, fût-ce par de fortes gelées, qu'un moineau vînt frapper à mes vitres, comme beaucoup de personnes l'ont vu, et le voient, à la campagne chaque hiver, m'assure-t-on. Je me suis permis cette dernière réserve parce que je crois que l'on se trompe en attribuant à des moineaux une sollicitation si hardie et impérieuse. Probablement s'agit-il du rouge-

gorge, l'oiselet qui, de tous peut-être, se familiarise le plus et le mieux avec l'homme.

Par contre, j'ai souvent assisté à la scène bien connue des moineaux adultes s'efforçant de détourner loin des nids l'attention du chat, — de la détourner vers eux-mêmes, au péril de leur vie, ce qui n'est que trop positif, et ce dont ils ne peuvent manquer d'avoir pleine conscience.

Il me plaît de terminer par le rappel de cette tactique d'immolation une série de notes où j'ai été obligé de mentionner, avec certains traits de mœurs altruistes, des pratiques analogues à celles qui furent ou sont pour ainsi dire légales chez les groupes humains demeurés au stade sauvage ou tout au moins barbare.

A. CHABOSEAU.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

CHARLES MONSELET

ANECDOTIQUE

—

L'auteur des *Oubliés et Dédaignés* pourrait figurer aujourd'hui dans un livre analogue si quelqu'un s'avisait de l'écrire.

Et pourtant!...

Pourquoi, maintenant, Monselet est-il si peu lu, pourquoi est-il si oublié, lui qui a occupé une place de premier plan pendant tant d'années et dont certaines œuvres méritent de lui survivre?

N'a-t-il pas été, de l'avis de tous ses contemporains, un journaliste malicieux, à l'observation fine, au délicat esprit, aux aperçus nouveaux et variés? N'a-t-il pas été un critique nullement pédant, au goût sûr et de parfaite clairvoyance, au jugement subtil et juste? N'a-t-il pas été un chroniqueur plein d'humour, d'originalité, de gaîté et de philosophie souriante?

C'était en outre un bibliophile averti et un parfait érudit. N'a-t-il pas été égal, sinon supérieur, comme connaissances, aux Goncourt pour le XVIIIe siècle, dont tous les écrivains célèbres ou délaissés lui étaient familiers?

L'esprit, chez lui, était abondant, élégant, narquois et d'une impertinence aimable.

Victor Hugo l'estimait et le chérissait tout particulièrement au point qu'il entendait l'avoir comme convive au moins une fois la semaine, ainsi qu'en font foi des billets comme ceux-ci :

Vendredi, 26 juin 1874.

La table des jeudis vous a espéré hier. Vous absent, le rayon manque. Je vous aime tout de même et nous vous espérons jeudi prochain.

Tuus V. H.

Le grand poète prisait tellement l'esprit de Monselet qu'il le tenait, disait-il, pour un fils de Voltaire; aussi voulait-il lui adresser des lettres libellées ainsi :

« A M. Charles de Voltaire, quai Monselet. »

Ou encore ceci :

Que chez nous chaque jeudi t'amène!
Et je m'adresse à Dieu lui-même et je lui dis :
« Fais-nous la semaine
Des quatre jeudis. » V. H.

Mais à côté de l'écrivain, doué si étonnamment, il y eut le gastronome, et la réputation de celui-ci fut si grande qu'elle obscurcit, bien à tort d'ailleurs, celle beaucoup plus justifiée du littérateur et, aujourd'hui, c'est encore celle de l'épicurien qui l'emporte sur celle de l'écrivain, ce qui est fort regrettable.

§

Ch. Monselet était d'une taille au-dessous de la moyenne; il avait les jambes courtes, il était grassouillet et possédait une « bedaine » imposante. La face était ronde et toujours rasée de frais, la figure était souriante; les lèvres fines et la bouche narquoise; l'œil vif et fort malicieux était abrité par d'immuables lunettes, la tête bien d'aplomb sur des épaules larges, soutenues par un torse puissant. Une longue redingote, tombant bien au-dessous du genou, le rapetissait encore. Il marchait à pas menus et, son vêtement lui masquant les jambes, il semblait non pas marcher, mais avancer, étant poussé et monté sur des roulettes.

Le parler, d'une tonalité douce, était précis et la riposte prompte.

Malgré un labeur pénible et fort important, Ch. Mon-

selet a passé pour un paresseux; aussi, quand on consulte une bibliographie, on se demande ce qu'il faut avoir fait pour être considéré comme un travailleur!

Il a laissé une centaine de volumes ou brochures de tous genres (romans, nouvelles, études, critiques, poésies, pièces de théâtre, etc...) et écrit des milliers d'articles dans la centaine de périodiques auxquels il a collaboré.

Et il n'aurait voulu écrire que des livres :

Le principal étant de vivre,
Fidèle au « Tel père, tel fils »,
Ma ressource devint le livre;
Mon père en vendait, moi j'en fis.

Non, il ne fit pas que des livres!

« Le principal étant de vivre. » Il fut accaparé par le journal; il fut absorbé par l'article à fournir quotidiennement. Très méticuleux, son travail était lent, laborieux; il avait le plus grand souci de la forme, s'efforçant à rendre son style léger et impeccable. L'idée chez lui est abondante, souvent originale; la phrase est claire, alerte, légère et pourvue de beaucoup d'esprit; sa verve, pleine de finesse et de gaieté, n'est pas méchante, mais bon enfant.

Pour pouvoir travailler, il lui fallait le silence et la solitude; c'est pourquoi il vivait isolé des siens. Ceux-ci, en dernier lieu, habitaient Montmartre; lui, logeait 17, quai Voltaire, tout proche *Le Monde Illustré* (au 13), hebdomadaire dans lequel il fit la chronique théâtrale pendant trente ans.

Cette sorte de garçonnière, située au 2e ou 3e étage, se composait d'une minuscule entrée et de deux très grandes pièces, éclairées chacune par une haute fenêtre donnant sur une vaste cour.

Dans la chambre à coucher, quelques meubles sommaires : un lit, une armoire, une toilette, deux chaises, et, devant la fenêtre, une grande table de travail où les livres étaient « amoncelés » en hautes piles instables;

sur cette table, il avait peine à trouver une place minuscule pour pouvoir écrire.

Tous les vides laissés par les quelques meubles précités étaient occupés, le long des murs, par des rayons bourrés de volumes.

Comme critique, il recevait tous les ouvrages nouveaux, et lui-même en achetant pas mal en bouquinant, les rayons étaient insuffisants; alors, il se procurait d'immenses paniers dans lesquels il enfouissait les volumes qu'il ne pouvait caser ailleurs.

La seconde pièce de son logement n'était uniquement prise — en dehors d'une chaise et d'une table également surchargée de volumes — que par des rayons et des paniers remplis de livres et de brochures.

Monselet, par deux fois, dut se défaire de sa bibliothèque. Une première fois en 1870, et une seconde fois en 1885, et cela par nécessité, car ce grand producteur était pauvre et souvent fort gêné. Ce fut avec un très grand chagrin qu'il subit cette infortune, car il avait le culte du livre et conservait tous ceux qui lui étaient envoyés ou qu'il achetait.

Monselet, après avoir absorbé une tasse de lait et un croissant, apportés par sa femme de ménage (la concierge), se mettait au travail, qu'il ne quittait qu'entre 5 et 6 heures du soir, après avoir reçu la visite de l'un des siens.

L'écrivain ne déjeunait jamais, mais il dînait copieusement et soupait vers une heure du matin.

Pendant de nombreuses années, il a dîné au Café du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, où certains de ses amis venaient prendre place à sa table, ainsi que son fils André et moi.

En sirotant une liqueur, après le repas, Monselet fumait un bon cigare avec componction; sa marotte était de le consumer entièrement sans en laisser tomber la cendre! Et il y parvenait presque.

Je me suis trouvé là maintes fois, avec le romancier Alp. de Launay, le peintre Louis Chevalier, Paul Arène, Théodore de Banville, Emile Durandeau, Emile Blavet,

Nadar, les acteurs Péricaud et Paulin Ménier, Paul Mahalin, la maîtresse de ballets Mariquita, l'actrice Honorine, Lemercier de Neuville, Tancrède Martel, Poupart-Davyl, Prosper Marius, etc..., tous disparus aujourd'hui.

Ce dernier, Prosper Marius, était un représentant de commerce qui venait là entre deux tournées. Epris de littérature, il était l'auteur d'un volume de vers au titre singulier (*Ronces et gratte-culs*) dont Monselet a écrit la préface.

Un convive original était Poupart-Davyl. Il avait commencé par être imprimeur (il avait imprimé, à leurs débuts, des œuvres de Balzac, Dumas père et Monselet), puis il s'était mué, sur la fin de sa vie, en un auteur dramatique plein de talent et très applaudi, avec *La Maîtresse légitime, Le Gascon, Coq-hardi,* etc., et aussi en un journaliste remarqué. Sous le pseudonyme de Pierre Quiroul, il eut, comme chroniqueur, une période étincelante au *Gil-Blas,* à l'époque où ce journal était florissant. Poupart-Davyl était un homme curieux; sous l'aspect d'un personnage bourru et même brutal, c'était un homme charmant, plein de délicatesse, et un causeur des plus intéressants. Pris en affection par lui, j'ai passé des vacances très agréables à Bois-le-Roi, où il avait une maison de paysan composée d'un très long rez-de-chaussée, maison qu'il avait dénommée « le Château de la Misère ». L'appellation était impropre, car cette maison était aménagée très confortablement, très judicieusement et d'une façon très originale.

Ses proches voisins, qui furent mes gais compagnons pendant mes séjours, étaient Olivier Métra et son amie la chanteuse Paola Marié.

Le compositeur avait été attiré à Bois-le-Roi de singulière façon. A un moment, pécuniairement pénible pour lui, Davyl l'avait invité; mais la somme dont disposait le musicien étant insuffisante pour payer le parcours complet, il fit la fin du trajet à pied; mais, près du but, il s'écroula, terrassé par la fatigue et la faim.

La fortune, ultérieurement, l'ayant favorisé, et Bois-le-Roi lui ayant plu, il s'y fit bâtir (à La Cave), au bord

de la Seine, près de l'écluse, la jolie villa (la première du genre dans cet endroit, à l'époque dont je parle) qu'il habitait encore au moment où il mourut.

Que de pleine eau et de plongeons nous fîmes de concert! Car Métra était un excellent nageur.

§

J'ai connu Charles Monselet en 1873, alors que notre maison venait de lui éditer une petite pièce en un acte: *Venez, je m'ennuie!*

Nos relations devinrent plus grandes en 1875, au moment où la Comédie-Française jouait une pièce de lui: *L'Ilote*, un acte en vers, écrit en collaboration avec son ami Paul Arène et que nous venions d'éditer.

A plusieurs reprises, cet acte charmant des deux poètes devait revoir les feux de la rampe au Théâtre-Français, notamment en 1925, à l'occasion du centenaire de la naissance de Monselet, mais ces projets attendent encore leur réalisation.

Ce n'est vraiment qu'en 1877 que naquit notre intimité. Il me fit, cette année-là, connaître son fils André. Lui et moi du même âge, une amitié très étroite naquit vite entre nous, amitié qui ne cessa qu'en 1895, à sa mort.

Les amis d'André Monselet, presque tous ses condisciples de Louis-le-Grand, devinrent les miens, et notre petit groupe fut très uni. C'étaient : Georges Feydeau, Jules Gidé, Maurice de Féraudy, Georges Robaglia, A. Candé, auxquels vinrent se joindre bientôt Tancrède Martel, Félix Galipaux et Fournets.

Tous ces compagnons de ma jeunesse sont morts, et leurs destinés furent diverses.

Robaglia devint officier de marine et, étant enseigne, fut décoré par l'amiral Courbet pour son héroïque conduite au combat de Fou-Tcheou, où il commandait la canonnière *l'Aspic*. Il épousa la fille unique de la sœur d'Henry Becque, Aimée Salva-Cyr, morte en 1890. La femme de Robaglia, Jeanne Salva, mourut en 1893, et lui deux ans après, en 1895. Ils ont laissé deux orphelins:

Jean et Guy Robaglia; ce sont ces deux petits-neveux, que Becque chérissait, qui sont devenus les héritiers de l'auteur dramatique. C'est par les soins de l'aîné, Jean, qu'ont été publiés les sept volumes (1924-1926) de l'édition des œuvres complètes de l'écrivain. Jean Robaglia est mort prématurément, en 1926, je crois.

Félix Galipaux, sortant du Conservatoire avec le premier prix de comédie, dédaigné par la Comédie-Française et par l'Odéon, trouva péniblement à se faire engager pour trois ans par le Théâtre du Palais-Royal, à raison de 150 francs par mois!!

Tancrède Martel, écrivain non dénué de valeur, ne réussit pas, et, très digne, il cacha si bien sa terrible misère à tous, qu'il mourut de faim en décembre 1928.

De l'auteur dramatique G. Feydeau, des comédiens Maurice de Féraudy, Galipaux et Candé, du chanteur Fournets, on connaît la carrière brillante que je ne retracerai pas ici.

Nos réunions étaient charmantes. Celui qui y brillait le plus était M. de Féraudy, qui avait le don d'imiter ses futurs camarades d'une façon surprenante. Got (son parrain), les Coquelin, Mounet-Sully, Maubant, Delaunay, Thiron, etc., avaient en lui un sosie d'une étonnante ressemblance. Voix, masque, attitudes, gestes, intonation, tout y était; l'imitation était si parfaite que tous nous craignions pour lui qu'il n'eût jamais une personnalité propre. Nos craintes ont été vaines.

Le livre qu'André Monselet, en 1892, a consacré à son père est une belle œuvre, et l'amour filial qui l'a dictée ne l'a point fait verser dans l'exagération. La préface de Jules Claretie, qui ouvre le volume, n'est pas un morceau de complaisance, on la sent sincère, vraie, et elle est charmante.

Ch. Monselet, impécunieux, avait toujours eu le désir d'avoir un poste de bibliothécaire, qui lui eût assuré une partie de l'existence. Ce désir non réalisé, il avait souhaité, en dernier lieu, d'être un des deux lecteurs du

Théâtre-Français. Et voici ce que nous dit à ce propos Jules Claretie dans la préface précitée :

La vieillesse de Monselet! Voilà un mot que j'aurais grande envie de raturer. On peut dire que Charles Monselet vécut et mourut jeune. La maladie ne lui avait rien enlevé de sa verve et la dernière fois que je le vis, au coin de l'avenue Frochot, très souffrant, amaigri, il me dit, aussi gaiement qu'autrefois en ses années rieuses:

— Ah çà! mais ils « persistent », les lecteurs officiels de la Comédie-Française? Je te l'avoue, je guignais une de leurs places et — quelle ironie — c'est la mort qui me guette, moi! Je disparaîtrai sans avoir eu ce que ma gourmandise a toujours souhaité : un petit coin dans un fromage de Hollande, comme le rat du bon La Fontaine. Adieu, cher ami!

Erudit comme il l'était, bibliophile averti et ayant la passion du livre, Charles Monselet eût été vraisemblablement un bibliothécaire remarquable; critique consciencieux, pondéré et de jugement sûr, il eût été, pour la Comédie-Française, un excellent lecteur. C'est pourquoi, évidemment, il n'obtint aucun de ces postes.

§

Dans le livre d'André Monselet, il y a une partie très curieuse, c'est celle qui reproduit la correspondance qu'adressait son père à son ami intime, son condisciple et premier collaborateur, Richard Lesclide (1), et resté à Bordeaux. Monselet, qui avait déjà une certaine notoriété dans cette ville, où précocement (à 14 ans il a eu des poésies insérées dans les journaux) ses pièces sont représentées, ses articles et poésies publiés, arrive à Paris en 1846, à 21 ans.

Son journal-correspondance nous fait connaître les débuts arides d'un jeune littérateur dans la capitale, et les difficultés qu'il rencontre sur son chemin, malgré son talent et ses dons.

Il nous apprend aussi qu'à cette époque il était per-

(1) Devenu ultérieurement le secrétaire de Victor Hugo.

mis de vivre à Paris pour vingt sous par jour! L'existence y était, dit-il, d'un bon marché phénoménal.

Il arrête une chambre dans une maison meublée de la place du Carrousel.

Devant les Tuileries, sous leur majestueuse longueur; à droite, à gauche et derrière : le Louvre. Au milieu, l'Arc de Triomphe bâti par Napoléon. En un mot, une des plus grandes curiosités de la capitale, un poème en pierre. Eh bien! mon ami, pour vingt francs (service compris), j'occupe une chambre au premier étage, coquette et cirée; ayant vue sur toutes ces splendeurs historiques; dans ces lieux qu'ont tour à tour foulés Henri IV, Louis XIV et Napoléon. Je suis devant les appartements de Louis-Philippe, et nos deux majestés pourront, chaque matin, se contempler face à face. J'assisterai de ma fenêtre aux parades, aux revues, aux fanfares, et je pourrai dire aux soldats : « Soldats! je suis content de vous. » Et je finirai peut-être par me croire définitivement à Paris.

A 23 ans, pour une édition nouvelle de Chateaubriand (*Les Mémoires d'outre-tombe*), Emile de Girardin lui demande d'écrire une préface. Monselet s'en tire avec succès et le voilà tout de suite classé. Néanmoins, s'il trouve à cela certain renom, il en tire peu de profit, car, dans le même moment, un long article inséré dans *la Presse* (quotidien très coté) lui est payé 27 fr. 90!!

Cette correspondance, dans laquelle Monselet raconte sa vie dans ses moindres détails, est très intéressante; on y trouve énoncés tous les déboires, les espérances et les démarches d'un jeune écrivain à l'époque de ses débuts dans le monde des lettres. Il y a là des notes très curieuses sur les périodiques et sur les littérateurs de cette période.

Un autre livre, beaucoup plus complet, sur Ch. Monselet est celui que M. P. Desfeuilles a publié en 1927. Par cet admirable travail de bénédictin, on connaît les mœurs littéraires de 1846 à 1888, tout en suivant Monselet pas à pas, si je puis dire.

Monselet, critique dramatique, assistait rarement à la représentation d'une œuvre dont il avait à rendre compte, sauf toutefois si celle-ci était donnée à la Comédie-Française ou à l'Odéon, et encore! Le plus souvent, c'était son fils André et moi qui occupions ses places au spectacle. Lui, ponctuellement, se rendait au café le plus proche du théâtre, quel qu'il soit; il y restait pendant toute la représentation. A chaque entr'acte, son fils et moi, nous allions lui donner, avec force détails, un compte rendu de la pièce, de l'interprétation, et lui dire l'effet produit sur le public. C'est sur ces renseignements et ceux recueillis près des confrères qu'il écrivait son article qui, presque toujours, était juste et pondéré. Lors de ses débuts, ses critiques, a-t-on dit, étaient assez sévères; deux lui attirèrent deux duels : le premier, en 1849, avec Emile Augier, au sujet de *Philiberte*, à propos de laquelle Monselet avait écrit :

« Comme admirateur de Ponsard, Augier aime l'honneur et l'argent. » Ce dont Augier se fâcha. Deux balles furent échangées sans résultat.

Le second eut lieu en 1860, avec Th. Barrière, au sujet du compte rendu de la pièce *La Maison du Pont Notre-Dame*. Le combat se fit à l'épée et Monselet fut blessé au petit doigt. Les adversaires passèrent en police correctionnelle; Barrière fut condamné à 100 francs d'amende, et Monselet, le blessé, à 200 francs; il est vrai qu'il avait donné une gifle à Barrière.

Un jour, à un auteur mécontent qui lui faisait grief de ne pas assister à la représentation des pièces dont il faisait la critique, Monselet froidement répondit: « Mais, monsieur, c'est pour ne point me laisser influencer par l'auteur et ses interprètes. »

§

Charles Monselet n'a pu réaliser ses désirs; d'abord créateur (ce qu'il aurait voulu ne jamais cesser d'être), les exigences de la vie l'ont forcé à devenir presque uniquement un journaliste, et un journaliste accomplissant un travail écrasant.

Lui-même se rendait bien compte de la voie où il était entraîné, lorsqu'il écrivait:

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau :
La servante chassa la fée;
L'article tua le rondeau.

Il a collaboré à près de cent périodiques, il a été de la création de beaucoup et notamment de celle du *Figaro* (1854) et aussi de celle du *Monde Illustré* (1857). Avec Aurélien Scholl, il a asuuré le succès, pendant nombre d'années, de *l'Evénement,* d'Edmond Magnier.

Edmond Magnier!! cet extraordinaire directeur d'un grand journal qui, aux abois, après avoir fait la fortune d'un grand nombre d'huissiers parisiens, a fini par sombrer. C'était un homme d'esprit et d'un à-propos surprenant. Il enlève au *Gaulois,* pour l'attacher à *l'Evénement,* un chroniqueur de talent : Léon Chapron. Celui-ci, qui connaissait le mauvais payeur qu'était Magnier, pose des conditions : il ne remettra sa copie qu'au caissier et contre argent. Il apporte son premier article un matin, le caissier n'a pas d'ordre.

— Pour cette fois, je vous laisse ma copie, mais je reviendrai demain à dix heures; prévenez M. Magnier.

Le lendemain matin, le caissier n'a toujours pas d'instructions. Chapron s'en va chez un huissier et s'entend avec lui pour qu'une sommation soit remise en mains propres à Magnier, vers 5 h. 30 du soir, moment où celui-ci est parmi ses collaborateurs, dans la grande salle de rédaction. Ceux-ci, prévenus, attendent, puis surveillent le patron pendant l'instant où l'huissier ponctuel lui remet le papier bleu. Magnier lit puis, pliant la sommation et la mettant dans sa poche, dit:

— Ce sacré Chapron! Sa signature paraît pour la première fois ce matin dans *l'Evénement,* et voilà déjà une opposition!

Monselet passait un mois, chaque hiver, à Monte-Carlo.

Prié, lors d'une visite à la poterie de Monaco, non de vider, mais de garnir deux assiettes, Monselet sur chacune dessina son portrait qu'il fit suivre d'un quatrain. L'un était :

Tu t'étonnes qu'en ce portrait
Autant de calme se reflète;
Je vais t'en dire le secret:
C'est que je suis dans mon assiette.

Le second quatrain, que je n'arrive pas à reconstituer, contenait à peu près ceci :

Ecrit en février
A l'ombre d'un palmier
En mangeant une orange,
Etrange! Etrange!

Ces deux assiettes ont figuré à l'Exposition universelle de 1878 (pavillon de Monaco); on peut retrouver leur reproduction dans les journaux illustrés de l'époque.

Monselet, contrairement à la réputation qui lui était faite, était un très grand travailleur, un bon bourgeois et un excellent père de famille.

Le dimanche, Monselet le consacrait invariablement aux siens. Le dîner était toujours composé du vulgaire et bourgeois pot-au-feu, qui était un régal pour ce gastronome réputé. Ce jour-là, de très rares intimes prenaient part à ce repas familial; jamais je ne m'y suis trouvé avec personne d'autre que Candé, Gidé et une seule femme: la dernière compagne de Murger, Anaïs Latrasse. Quand cette personne était là, le dialogue entre Monselet et elle roulait principalement sur l'auteur des *Scènes de la vie de bohème.*

— Te rappelles-tu, Anaïs, la fois où...

Monselet et Murger avaient été de très grands amis; ils s'étaient liés alors que celui-ci avait 24 ans, et celui-là 22.

Anaïs Latrasse — la quatrième *Mimi* de Murger — serait morte à 90 ans, en 1917, à Asnières. En 1876, Chincholle, du *Figaro*, l'aurait trouvée, assez grossie, établie

marchande de curiosités, 37, rue Taitbout. A l'époque où je l'ai connue, elle n'était ni grosse, ni marchande de curiosités; elle vivait modestement, m'a-t-il semblé, de quelques petits revenus.

§

Les Monselet étaient intimement liés avec les familles Carjat et Laglaize.

Etienne Carjat était le caricaturiste et photographe dont j'ai édité — sur les instances de Monselet — un volume de vers, *Artiste et Citoyen*, avec avant-propos de Victor Hugo. C'est de Carjat que Paul Arsène (ou Catulle Mendès) disait : faux père, faux mari, faux citoyen, faux artiste, faux poète, pho-tographe!

Monselet, père de famille, avait inspiré à Carjat, en 1869, les vers que voici:

Lorsqu'il passe comme un bourgeois,
Le jour où le ciel est en fête,
Ses chers gamins au bout des doigts,
On aime à voir ce groupe honnête.

Papa sourit aux moindres mots
De la cohorte babillarde,
Et mouche au besoin ses marmots :
Tant pis si Buloz le regarde!

Il encourage l'appétit
D'André qui croque une brioche,
Et pousse Etienne, plus petit,
A mettre un baba dans sa poche.

A Louise, blond feu follet,
Il achèterait des culottes.
Pour Clotilde, s'il le fallait,
Les gros doigts feraient des cocottes.

C'est pour ce quatuor moqueur
Dont l'intelligence s'allume,
Que le poète chroniqueur
Incessamment taille sa plume.

La seconde famille amie était celle des Laglaize, dont

la deuxième fille est devenue la femme d'Etienne Monselet.

Laglaize père était un ancien ténor devenu professeur de chant et dont, toujours sur les instances de Ch. Monselet, j'ai édité deux volumes: *Fantoches d'opéra* (préfacés par Ch. Monselet) et *Figurines dramatiques.*

Mme Laglaize était une importante plumassière ayant de vastes ateliers au 32 de la rue Paradis; elle fournissait en plumes rares les modistes parisiennes. Son commerce était prospère, car la mode, en ces temps lointains, était aux chapeaux abondamment pourvus de plumes voyantes d'oiseaux exotiques; c'est le fils qui approvisionnait la maison. Il partait pour le centre de l'Afrique, à la chasse des oiseaux rares désirés, et ne revenait qu'au bout de deux ans; il se reposait quelques mois à Paris, et repartait pour une nouvelle expédition.

Tous les hivers, pendant le Carnaval, Mme Laglaize donnait un grand bal costumé, auquel étaient conviées ses clientes. ses ouvrières et les relations de son mari. Celui-ci, pour faire montre de ses amitiés littéraires, insistait auprès de tous ses camarades pour qu'ils viennent à cette soirée. Or, comme on savait s'y amuser beaucoup, on acceptait très volontiers son invitation ; d'ailleurs, jeunes et vieux s'y plaisaient fort. Il était curieux, en effet, de rencontrer dans ce milieu qui leur était étranger: Paul Arène en tambourinaire, Ch. Monselet en cuisinier, Carjat en sans-culotte, Tancrède Martel en cadet de Gascogne, Laglaize père en Roméo, Théodore de Banville en Pierrot, le docteur Pozzi en apothicaire de Molière et Maurice Maindron en reître.

C'est à une de ces soirées, vers 1880, que j'ai connu le futur auteur de *Saint-Cendre*; il venait de rentrer du Congo, avec le fils Laglaize, dont il avait partagé la dernière expédition. Maindron était-il allé en Afrique équatoriale pour son plaisir? commençait-il ainsi la série de ses ultérieurs voyages aux pays lointains? ou travaillait-il déjà pour ses études entomologiques?

Puis je l'ai perdu de vue et ne l'ai retrouvé que trente-cinq ans plus tard, assis autour d'un tapis vert, es-

sayant de réaliser, sans grande réussite d'ailleurs, des huit et des neuf au baccara!

§

Monselet avait épousé une bourgeoise, une excellente mère, une brave et digne femme dévouée à son mari. Le ménage avait quatre enfants : deux garçons et deux filles. L'aînée de celles-ci, Louise, est devenue la femme de l'acteur A. Candé (mort en 1931); la seconde, Clotilde, est devenue la femme d'un autre comédien, le grand comique Germain.

Le jour du mariage de Louise Monselet-Candé (6 novembre 1882), un dîner fut offert aux amis intimes. A la fin du repas, C. Monselet fit l'adieu suivant à sa fille:

L'enfant s'en va de la maison;
Elle part, l'amoureux l'emporte,
Adieu Louisette, adieu Louison,
Ouvrez la porte !

Adieu la petite à l'œil bleu.
La mignonne, toujours accorte,
Adieu l'oiseau, ma fille, adieu!
Ouvrez la porte !

Ton roman n'a rien de nouveau.
Cela se passe de la sorte,
Le bonheur te tend son manteau,
Ouvrez la porte !

Ce bruit de porte dans mon cœur
Vient de retentir... mais qu'importe!
L'amour jette son chant vainqueur,
Ouvrez la porte !

Emus, nous demeurons au seuil,
Nos souhaits te feront escorte,
Ma femme, suivons-la de l'œil,
Ouvrez la porte !

Cette charmante pièce était inédite jusqu'à ce jour.

P.-V. STOCK.

LA GRAND'NEF DU MONDE[1]

—

IX

DAME AMELINE

Après avoir fait emplette d'œufs et de harengs frais, Jehan s'en vint rue des Corroyeurs, frapper à la porte de dame Ameline, tandis que Tristan appelait.

La jeune femme, qui devait être inquiète de la disparition de son fils, ouvrit tout de suite en reconnaissant la voix de l'enfant.

— Ah! méchant!... s'écria-t-elle, comme il lui sautait au cou.

Mais elle n'adressa pas la parole au verrier.

— Je vous salue, Dame Ameline, dit celui-ci sans paraître s'émouvoir de la froideur de son accueil. Voilà pour votre repas.

— Mon repas?... Qui vous a chargé de vous en occuper ?

Tristan allait répondre; mais Jehan, d'un geste, lui ordonna de se taire, et demanda avec douceur:

— Vous n'avez pas faim?

Ameline secoua la tête.

— Ce n'est pas une raison pour priver cet enfant de nourriture, dit Boutefoy.

Et à Tristan, qui semblait près de pleurer:

— Allume le feu, que nous mettions sur le gril ces poissons! Nous battrons ensuite les œufs en omelette.

L'enfant s'éloigna.

— Dame Ameline, murmura aussitôt le verrier, quel est cet Ulrich Werner dont vous avez si grand effroi?

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 865 et 866.

— Mon mari, répondit la jeune femme, serrant les mains contre sa poitrine.

Jehan la regarda d'un air étonné.

— Mais... ne m'aviez-vous pas dit... Ce chevalier, alors?... bégaya-t-il.

— C'est mon époux devant Dieu! déclara-t-elle sur le ton du défi.

Le verrier sourit tristement.

— Vous déraisonnez, dame Ameline. La Très-Sainte Marie sait, pourtant, si j'étais curieux de connaître votre secret... Mais le voilà, bien malgré moi, en ma possession. Ulrich Werner est ce maître à qui vous avez juré fidélité devant l'autel; et le chevalier...

— Le chevalier est le seul homme que j'aie choisi!

Tristan rentrait avec une brassée de fagots qu'il entassa sous la hotte de la cheminée, et Jehan, qui allait crier au blasphème, se tut.

Le feu pris, il attendit que le bois devînt braise, en réfléchissant. Une seule fois, il jeta un coup d'œil vers Ameline, qui était allée s'asseoir sur un coffre et s'était enfermée dans un mutisme farouche.

— Pauvre femme! Je suis plus pour elle qu'elle ne s'en rend compte, songeait-il. Tout à l'heure, voulant me vexer, elle n'a songé qu'à me demander pourquoi je me mêlais de ses affaires. L'idée ne lui est pas venue de m'offrir de me rembourser ma dépense, ce dont j'eusse été très humilié...

Tristan s'affairait, oublieux de son chagrin, tout à l'amusement de mettre le couvert et de servir son grand ami. Et quand il fut à table:

— Ne me ferez-vous pas l'honneur de me tenir compagnie, dame Ameline? demanda le verrier.

— Je n'ai pas faim, répondit sèchement la jeune femme.

— La chair de ce hareng est si tendre, pourtant, qu'elle fond sur la langue, dit Jehan. Les apôtres n'ont pu manger meilleur poisson, le soir de la pêche miraculeuse dans le lac de Génézareth...

— Comme ils durent être heureux! s'écria Tristan,

quand ils [illegible]ent de l'eau leurs filets pleins et qu'ils virent toutes ces écailles briller dans la lumière!...

— Jésus souriait, remarqua Jehan à l'adresse d'Ameline. Il souriait, parce que ses disciples étaient heureux, comme tu viens de le dire, Tristan, et parce qu'ils trouvaient tout naturel ce qu'il avait fait...

— Je voudrais bien savoir, jeta agressivement Ameline, ce qu'eût pensé Pierre, le chef des douze, en voyant un des serviteurs de l'Eglise qu'il avait fondée marier de force...

— Dame Ameline, l'interrompit Jehan, les coupables portent seuls la responsabilité de leurs crimes.

— Pourquoi Celui qui retint le couteau d'Abraham ne suspend-il pas leur main quand elle va immoler un innocent?

— Il a ses raisons, croyez-le bien.

— Que m'importe, si je les ignore et souffre?

— Vous les connaîtrez un jour, et jouirez de la béatitude! Jamais Dieu ne nous témoigne mieux son amour qu'en nous affligeant. Car la douleur nous purifie. C'est par elle que nous nous acheminons vers la perfection. Vois les pierres de Berchères, continua le verrier en se tournant vers Tristan. As-tu jamais songé qu'elles pouvaient souffrir sous le ciseau du sculpteur? Et pourtant, que de blessures elles reçoivent! Que de morceaux chaque coup de maillet leur arrache et fait voler en éclats! Si tu les interrogeais, pourtant, et si elles pouvaient te répondre, elles te diraient, une fois allégies et mises en place, leur bonheur d'être devenues, au lieu de la chose informe qu'elles étaient, feuille, fleur, fruit, oiseau, saint, peut-être, et de concourir à la beauté de la cathédrale!

— J'étais pure, comme la première neige tombée sur les plus hautes branches, quand Dieu m'a frappée, murmura Ameline d'une voix plaintive.

— La vertu qui s'ignore ne vaut point celle qui sort triomphante de l'épreuve, répondit Jehan.

Cette fois la jeune femme demeura muette, et le silence s'appesantit. Le repas achevé, Tristan qui, à di-

verses reprises, avait scruté avec inquiétude les visages de sa mère et de Jehan, se leva sous prétexte de desservir. Mais comme son absence se prolongeait, le verrier comprit qu'il s'était retiré par discrétion.

— Je ne puis vous quitter, Dame Ameline, sans vous avoir rassurée, dit Boutefoy; car vous ne sauriez vivre ici, en recluse...

— Je ne veux pas qu'Ulrich me reconnaisse! s'écria la jeune femme avec horreur. Il revendiquerait ses droits sur moi. Non qu'il m'aime, ...mais cet ancien vavasseur du baron d'Ingelheim est pauvre, comme je l'ai pu voir à son équipage. Hanz, en vendant les biens paternels, l'a réduit à se faire routier.

— J'ai une tante qui est sœur de l'hôpital des Saints-Lieux-Forts, fondé par l'évêque Geoffroy de Lèves, dit le verrier. Elle s'est vouée au soulagement des pèlerins souffrants, et habite une des chambres de bois que l'on a établies dans la partie souterraine de la cathédrale la plus rapprochée du clocher Nord. S'il ne vous était pas possible de vous loger dans l'une ou l'autre des cellules avoisinant la sienne, elle trouverait certainement le moyen de vous offrir quelque part un abri sûr, le temps qu'Ulrich Werner se soit remis à courir les chemins...

— Je vous remercie de votre bonté, sire Jehan Boutefoy, murmura Ameline, et vous prie de me pardonner mon humeur... Je suis si malheureuse!

— Mettez un voile épais, dit Jehan. Nous irons trouver Sœur Bertille; mais, auparavant, nous prierons Dieu ensemble, pour qu'Il éloigne de vous le calice...

Le verrier s'agenouilla.

— Taisez-vous! s'écria Ameline avec une énergie désespérée. Je ne veux pas entendre les mots de renoncement que vous voulez me faire prononcer!

Boutefoy se releva d'un mouvement aisé, mais lent de ses muscles, car il était grand et fort.

— Vous repoussez aujourd'hui le seul remède que je puis vous offrir. C'est que l'heure n'est pas venue qu'il vous soit salutaire. Mais aucune autre consolation ne vous soulagerait, se borna-t-il à dire.

— Je n'ai que faire de consolation! dit Ameline. J'espérais seulement que votre sainteté m'aiderait à fléchir Dieu...

— Je ne suis qu'un misérable pécheur, répondit Jehan.

La jeune femme ricana :

— Pas même bon pour le Diable! Je préfère Gilles!

— Vous avez tort d'écouter ce méchant homme, dame Ameline... Méfiez-vous! Il en veut à votre âme. Il vous dit : « Cet homme qui vous a fuie, je vous le ramènerai. » Il vous leurre. Il ment. Si même, par impossible, Hanz d'Ingelheim renouait avec vous, ce ne serait qu'à son corps défendant, et peut-être vous détesterait-il dans le fond de son cœur. Je l'ai vu. Je lui ai parlé. J'ai compris quel homme il est. Aussi je vous dis, moi : « Soumettez-vous. La résignation viendra. La résignation en ce monde, qui vous permettra l'espérance dans l'autre. »

— Mère, chuchota Tristan qui venait de rentrer, le bateleur est devant la porte...

Ameline pâlit et s'approcha de la fenêtre prise dans l'épaisseur du mur; mais Jehan Boutefoy, qui avait entendu les paroles de l'enfant, si bas qu'il eût parlé, demeura impassible.

— Je suis à vos ordres, dame Ameline, déclara-t-il simplement.

— Allons chez votre tante, répondit la jeune femme.

Quand elle fut dehors, Gilles, qui l'attendait et dont le premier mouvement avait été de marcher au-devant d'elle, s'arrêta en apercevant Jehan Boutefoy. Quoiqu'il le méprisât, il le redoutait à cause de sa force. Il attendit qu'Ameline lui fît un signe; mais comme en passant elle le frôlait presque sans paraître le remarquer, il pensa qu'elle lui intimait, par son attitude, l'ordre de ne la point aborder tant qu'elle serait accompagnée; et il la suivit à distance.

Elle tenait le haut du pavé afin d'éviter le ruisseau où coulait le sang des bêtes égorgées par les tueurs, et marchait ayant son fils à côté d'elle, devant Boutefoy.

Sur le pas de leurs portes, près de leurs étaux encom-

brés de marchandises, les boutiquiers appelaient les chalands.

— Bon vin fort en broche! Pain chaud et harengs chauds! criaient les aubergistes.

— Oublies chaudes! Oublies renforcées! Galettes chaudes! Eschaudés! Roinsolles! glapissaient les oubliers.

— Légumes! Bons légumes frais; Laitues! Melons juteux! Abricots! Prunes! Fromages! renchérissaient plus loin les regrattiers.

Puis c'était le tour des vendeurs de suif, des boulangers et des poissonniers, car les autres commerçants n'appelaient que du bout des lèvres, l'heure étant surtout aux provisions de bouche.

Dans la voie principale, pour obliger la clientèle à s'arrêter, les marchands avaient tendu ces chaînes qui servent à barrer les rues, la nuit. Cela, en rendant la circulation difficile, provoquait des encombrements et des bousculades favorables à l'industrie des coupe-bourses.

— Mère... balbutia Tristan en serrant le bras de dame Ameline. Mère, gardez-vous à gauche...

Elle avait reconnu en même temps que lui, au milieu d'un groupe d'individus à mines patibulaires, l'homme qu'elle redoutait. Son visage cramoisi où poussait drue, et de la couleur des soies du porc, une barbe de huit jours, était tout couturé de cicatrices, et il portait un bliaud de laine tellement usé et déchiré que l'aspect en était celui d'une guenille. En travers de ses jambes dont les chausses laissaient voir par endroits la peau, une épée de combat pendait.

— Votre obole, chrétiens, pour équiper un brave écuyer démuni qui veut se croiser contre les Boulgres! Votre obole pour Ulrich Werner, dit Front-de-Taureau! criait-il en se carrant devant les bourgeois, d'une façon si menaçante qu'ils s'exécutaient tous et mettaient une pièce de monnaie dans sa large main tendue.

— Donnez-lui!... souffla Ameline, d'une voix blanche.

Elle pressa le pas en détournant la tête, et Boutefoy,

malgré sa répugnance, fit au routier l'aumône de quelques sous.

— Dieu soit loué! dit la jeune femme, il ne m'a pas reconnue et nous voilà devant Notre-Dame.

Gilles, qui n'avait cessé de la suivre de loin en louvoyant, la vit entrer dans la cathédrale.

— Que la peste te fasse éclater les aines comme des châtaignes cuites, triple niais! grommela-t-il à l'adresse de Jehan.

Ameline était descendue dans la crypte, où le verrier l'avait tout de suite recommandée à sa tante.

— Ma fille, lui dit la Sœur, la main sur la tête de Tristan, nous avons, par la grâce de Dieu, une cellule inoccupée, ici. Vous y trouverez asile, le temps qu'il faudra. Vous êtes jeune, et certainement pieuse, puisque mon bien-aimé neveu s'intéresse à vous. Vous nous rendrez donc d'utiles services dans l'accomplissement de la tâche où nous déployons le plus grand zèle, mais où nous avons toujours besoin d'être secondées.

— Je ne suis qu'une ignorante, répondit Ameline.

— Nous trouverons bien le moyen de vous employer quand même, ne serait-ce qu'en vous donnant à triturer les herbes pour les onguents, et en vous apprenant à prier les saints qu'il faut pour soulager les malades, car la maladie est *opus diabolicum*...

— Surtout quand elle siège dans l'âme, crut devoir observer le verrier.

— Elle empire, en tout cas, sous l'influence de la foi que nous avons en sa réalité, déclara Sœur Bertille.

Ameline, que ces propos exaspéraient, se retenait visiblement de manifester son impatience en trépignant. Jehan eut pitié d'elle et prit prétexte du travail qu'il avait abandonné pour se retirer.

— Mon enfant, dit aussitôt Sœur Bertille à la jeune femme, j'ignorais tout de vous il y a une heure, et ce ne sont pas les paroles de mon neveu qui m'en ont appris grand'chose. Mais j'imagine que vous devez avoir besoin de vous recueillir. Suivez-moi. Je veux vous conduire en un endroit où vous pourrez faire de votre mé-

ditation le miroir le plus magnifique dans lequel se sera jamais réfléchie la splendeur de Dieu.

Entre les piliers massifs du sanctuaire, elle la mena tout droit devant une chapelle dont le mur était décoré d'une fresque de couleurs pâles, et qui abritait une statue de Notre-Dame en bois de poirier, haute de deux pieds et demi. Assise dans un fauteuil au dossier et aux bras ornés de boules rustiques, la mère de Dieu tenait son fils sur ses genoux, et le geste protecteur de ses mains, prolongeant le mouvement de sa robe, enfermait l'enfant divin dans une ligne qui rappelait l'auréole mystique.

Ameline, que Sœur Bertille venait de quitter, regardait la statue avec une insistance presque hostile. Elle la trouvait plus que naïvement: grossièrement sculptée, et point émouvante du tout avec son visage émacié sous la lourde couronne qui l'accablait. Mais, puisqu'on l'abandonnait à elle-même, puisqu'on n'essayait pas, cette fois, de la faire prier contre son gré, elle essaya de s'attendrir en se comparant à la Vierge :

— N'ai-je pas conçu sans péché, moi aussi?...

Elle se remémora ce que lui avait répondu le verrier, un jour qu'elle lui avait demandé comment il entrait en communion avec Dieu : « Je ferme les yeux pour le voir; je me bouche les oreilles pour l'entendre, et c'est en me taisant que je lui parle. »

Elle se concentra, doigts joints et paupières closes. Un bourdonnement confus l'envahit bientôt, auquel il lui fut doux de livrer sa pensée dolente. Mais dès que, cessant d'être passive, elle essaya d'ordonner cette rumeur afin d'en dégager un sens, les mots qu'elle forma désignèrent son tourment ou devinrent les noms de Hanz et d'Ulrich. Elle voulut faire le silence en elle, et appeler à son secours, contre les sons qui l'obsédaient, de suaves images. Elle ne vit qu'une trogne balafrée et une figure qui, tour à tour, enflammait ou glaçait son sang...

Alors, elle se redressa et reconnut, au-dessus de sa tête, le bruit des ouvriers qui travaillaient à la construction de l'abside de la cathédrale. Le spectacle l'éblouit

d'une foule, au milieu d'échafaudages, dans la lumière du soleil.

X

LA FÊTE DE LA SAINT JEAN-BAPTISTE

La nuit régnait encore dans le chœur de l'église, quand les Templiers de Sours vinrent, tête nue, s'y agenouiller silencieusement. Ils s'étaient divisés en deux rangs pour franchir la rotonde de la nef, puis s'étaient rassemblés devant l'autel, derrière le Commandeur Robert de Montuel, Hervé de Jaudrais et Hanz d'Ingelheim. Que celui-ci, qui n'avait que le titre de baron, eût, pour ainsi dire, le pas sur eux, ne les offensait point, car il était leur hôte et s'était bien comporté dans la lice. On l'y avait vu accomplir des prouesses comme de décoller un mannequin, ou de passer dans l'anneau la lance, monté sur un cheval en plein galop, et cela lui avait gagné l'estime et la sympathie générales. Il ne semblait, du reste, aucunement se prévaloir des privilèges qui lui étaient octroyés. Loin d'en montrer de l'arrogance, il les accueillait avec modestie, comme si d'être à l'honneur ne fût qu'une des épreuves auxquelles il dût se soumettre sans objection.

Le chuchotement d'une prière s'élevait de la masse des chevaliers, recouverts de leur manteau blanc, et dont les formes s'ébauchaient à peine sous l'obscurité, moins dense que celle du chœur, qui pénétrait par les fenêtres. Mais comme les premières lueurs de l'aurore allégeaient ce brouillard, l'unique vitrail qui fleurissait la chapelle absidiale s'éclaira. Une haute figure s'y érigeait, qui se précisa en révélant ses couleurs. Une large bordure l'encadrait, reproduisant en une suite de blasons la croix pattée et alézée de gueule, entourée de l'orle d'or des Templiers, avec, aux quatre angles, le sceau de Salomon. Sa tête, couronnée d'une épaisse chevelure bouclée, couleur de vin d'Espagne, se détachait au milieu d'une auréole sur un ciel de saphir.

— *Joannes est nomen ejus!* s'écria le chapelain.

Puis quand il eut servi la messe, que les Templiers entendirent debout, et au cours de laquelle ils entonnèrent le vieux chant « *De ventre matris mea vocavit me...*, Robert de Montuel se retourna.

— Beaux seigneurs frères, dit-il, que vos cœurs se réjouissent! Célébrez, en louant Dieu, l'anniversaire de l'Ambassadeur du Verbe, du Précurseur qui vint porter témoignage de la Lumière et dont le nom veut dire Celui où est la grâce! Saint Chrysostome l'appelle: « Sanctuaire de la Très-Sainte Trinité », et saint Bernard : « capitaine, maître et guide des moines ». En même temps que Jésus commença à vivre en saint Jean, saint Jean commença à vivre en soi-même!

— Afin que vos serviteurs puissent chanter à pleine voix les merveilles de vos ouvrages, purifiez leurs lèvres souillées, ô saint Jean! pria le chanoine en élevant un gâteau de miel bénit.

Les chevaliers défilèrent alors devant lui, et il remit à chacun d'eux un morceau de ce gâteau qu'il rompait à mesure. Des mains d'un acolyte, qui l'avait chauffée à blanc, il prit ensuite une sorte de masse d'armes en fer, terminée par un prisme hexagonal, et la plongea dans un bassin en vermeil, rempli d'eau.

— Telle est, dit Robert de Montuel, — selon Celui qui, à Béthabara, sur la rive orientale du Jourdain, purifiait par l'immersion, et par qui Jésus lui-même fut baptisé, — l'image de l'absorption dans la Sagesse! Le feu des passions s'éteint en elle, comme ce fer ardent s'est refroidi dans l'eau...

— Gloire éternelle à Celui qui a parlé trois fois ! s'écria le chapelain.

Il se recueillit quelques instants, puis, ayant descendu les degrés de l'autel, marcha lentement vers l'entrée de l'église, précédé du gonfanonier de la milice. Quand les Templiers qui l'avaient suivi se trouvèrent réunis dans le narthex, Robert de Montuel ordonna d'ouvrir la porte à deux battants.

— Beaux Seigneurs frères, dit-il, la clarté resplendit de Celui qui fait verdir la terre et fleurir les arbres! La

paix règne sur les champs comme elle règne en nous. Je veux faire à tous miséricorde, et je décide que soient levées les peines des serviteurs de cette Commanderie qui encoururent les rigueurs de notre justice. Par faveur spéciale, j'autorise le compagnon d'Eudes d'Orrouer à pénétrer dans le cachot du coupable. Bien que ce chevalier, ne trouvant pas notre règle assez étroite, ait écrit, à notre insu, aux Bénédictins de Cîteaux pour devenir moine dans un de leurs couvents, qu'il soit délivré de ses chaînes ! S'il s'obstine, par esprit d'ascétisme, à vouloir nous quitter, nous lui offrirons le choix entre l'ordre qu'il a élu et une place dans cette maison de Hiérosolymitains que nous avons fondée entre Beauvoir et le bourg Muret.

Une immense acclamation salua ses paroles.

— Les chers enfants, comme ils ont l'âme pure! dit-il à Hanz, en montrant les chevaliers qui se dirigeaient avec empressement du côté des prisons. Mais laissons notre frère servir la messe pour les artisans et les domestiques, dont c'est le tour de recevoir Dieu, et allons chez moi! Vous serez mon hôte aujourd'hui, sire Hanz d'Ingelheim, et nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, des découvertes que vous avez faites sur le chemin de la vérité, depuis le début de votre probation.

De toutes parts, sous de vastes bâches de toile tendues par des piquets, et destinées à les protéger contre le soleil, des tables avaient été dressées et des estrades pour les jongleurs, car un festin devait réunir les serfs de la Commanderie, une fois le service religieux terminé.

— Je vois, dit Hanz après avoir remercié Robert de Montuel, que l'Ordre n'entretient pas à l'égard de la musique profane la même prévention que l'Eglise...

— C'est parce que ces hommes qui vont chantant de ville à ville, s'accompagnant sur la rote et la chifonie. sont aussi quelquefois bateleurs, que l'autorité religieuse les condamne. Mais nous n'avons pas les mêmes motifs qu'elle de nous montrer sévères à leur égard, et nous ne les repoussons pas de nos Commanderies quand ils viennent nous y faire leurs offres pour distraire nos

gens, un jour de liesse tel que celui-ci. Ce n'est point, du reste, comme vous venez de l'aventurer, la musique profane elle-même, mais ceux qui profanent la musique, que l'Eglise réprouve. Elle glorifie, au contraire, l'art d'harmoniser les sons, ainsi que vous l'avez pu remarquer à Notre-Dame de Chartres, où la musique est figurée, sous la voussure de la baie de droite du portail occidental, par une femme qui, entourée de divers instruments, fait résonner trois clochettes... Au-dessous de cette femme est représenté Pythagore.

— Le Maître des nombres... murmura Hanz.

Et Hervé de Jaudrais :

— Nous honorons de façon toute particulière le philosophe italique qui ne sépara jamais la spéculation de l'expérience, et qui professait que la raison externe complète la raison interne. Celle-ci nous met en communication avec le monde d'en haut, et celle-là avec le monde d'en bas. C'est ce que voulait faire entendre Pythagore quand il énonçait que « les animaux sont parents de l'homme et que l'homme est parent des dieux ».

— Le feu est double, dit Robert de Montuel. Matériel dans l'esprit, spirituel dans la matière. Et l'homme est, dans le monde de la terre, la réplique de la quintessence du monde du feu.

— Pythagore avait placé son école sous la protection d'Apollon qui est, d'ailleurs, la divinité solaire, reprit Hervé.

Robert de Montuel, qui ouvrait la porte de ses appartements, dit avec un sourire, en se tournant vers Hanz:

— Entrez, sire, et soyez le bienvenu chez moi. Votre façon d'écouter les quelques paroles que nous venons de prononcer m'en a appris plus long qu'un interrogatoire sur la disposition de votre esprit. Je vous félicite. Votre exemple confirme combien Pythagore fut sage quand il déclara qu'on ne saurait sculpter un Hermès dans n'importe quel morceau de bois...

Une table massive, richement garnie, occupait le milieu de la salle où les trois hommes entrèrent, après s'être abandonnés aux mains d'écuyers qui les désarmèrent et

les revêtirent de robes de soie. Hanz fut frappé par le style oriental des pièces qui s'étalaient sur cette table, parmi les guirlandes de fleurs. Derrière chacun des sièges dans lesquels s'assirent Robert de Montuel et ses commensaux, un esclave noir se tenait debout, qui n'avait d'autre tâche que de présenter une serviette à son convive quand celui-ci voulait s'essuyer les mains, car le service était fait par des *fratres servientes famuli.*

— Ne voyez dans le luxe ici déployé, dit Robert de Montuel à Hanz, qu'un hommage indirect à la civilisation musulmane. Nous avons appris à admirer nos adversaires en les combattant. Les yeux de leurs cœurs sont ouverts comme ceux des nôtres à l'évidence d'un Dieu unique... Notez, toutefois, entre eux et nous cette différence: ils sont durs au dedans d'eux-mêmes. C'est ce qui justifie la mollesse voluptueuse de leurs mœurs. Nous sommes foncièrement doux, au contraire; nous apportons, en conséquence, beaucoup de rigueur dans notre façon de vivre.

— Je me rappelle avoir entendu, en l'an de grâce 1189, comme j'avais un peu plus de vingt ans, dit Hervé, Renaud, prince de Sydon, établir à la table du généreux Salah-Eddin un parallèle entre la religion chrétienne et l'islamisme et louer le croissant à l'égal de la croix. Nos troubadours mêlèrent, à l'issue de ce repas, leurs cançons aux gazzels des lauréats du Caire, et c'était chose aussi merveilleuse, cet échange de poésie, que de voir confondus le lis et la rose...

Et Robert de Montuel déclara, tandis qu'il congédiait du geste les frères servants qui venaient d'apporter un morceau de venaison:

— Une loi immuable, et qui est celle du binaire qu'on trouve à l'origine de la Création, préside aux destinées des peuples. Chaque civilisation révèle l'existence de deux principes antagonistes ou seulement contraires, le positif et le négatif, le masculin et le féminin, grâce au jeu desquels elle évolue. Ainsi la Grèce et Rome, l'Egypte et la Chaldée... Pour comprendre Pythagore, qui faisait tout à l'heure le sujet de notre entretien, et pour s'expliquer l'universalité de son génie, il est nécessaire de sa-

voir qu'il a étudié, à la fois, à Thèbes et à Babylone. Sur les bords du Nil, il s'est instruit dans la science de l'architecture, et sur les bords de l'Euphrate dans celle des Nombres, connaissant, de la sorte, du mobile et du stable, du complexe et du simple, du qualificatif et du quantitatif...

— Il me semble discerner à présent, dit Hanz, l'importance que revêt le trois dans votre langage hermétique. Il enseigne qu'un tiers élément domine toujours ceux que l'activité vitale contraint de s'affronter...

— C'est pour l'homme, par exemple, insinua Robert de Montuel, le sentiment, par opposition à la sensation et à la connaissance, mais qu'il faut bien se garder de confondre avec l'âme... Celle-ci correspond au sens anagogique de toute création — livre ou monument — vraiment digne de ce nom. Il enveloppe les autres qui sont : le sens littéral, accessible à tous; le sens allégorique, dissimulé sous l'affabulation; le sens moral, qui conduit aux vérités transcendantes.

— L'un dans trois, et le trois dans un, dit Hanz, qui n'avait pas oublié la leçon du Maître de l'Œuvre.

Il se sentait heureux, plus léger qu'il n'avait jamais été, parce que débarrassé de ce fardeau dont s'accable l'homme en ramenant tout à soi. Plus lucide aussi. Il se compara à cet enfant nu, porté par une vague, qui figure l'Esprit Saint dans l'ornementation de certaines églises. La mer mélodieuse du *Songe de Scipion* le soulevait, cet univers qui est une fusion de pensées et de sentiments, de couleurs, d'odeurs, de formes et de sons... Etait-il destiné, comme le Second Africain, à prendre rang parmi les âmes qui réintègrent l'essence divine après avoir dépouillé leur enveloppe terrestre?...

— *Tu es deus absconditus*, murmura-t-il.

Hervé, qui l'observait comme s'il eût suivi sur son visage le reflet de ses méditations, lui dit:

— Ceux qui regardent Dieu comme incompréhensible le conçoivent le mieux. Ceux qui prétendent le connaître l'ignorent le plus...

— Je voudrais bien savoir, continua Hanz, ce qu'il y

a au delà de cette échelle mystérieuse, au suprême degré de laquelle le Père apparut à Jacob, et d'où montaient et descendaient des anges...

— Elle se fond, tout en haut, dans la lumière, comme elle se noie tout en bas dans les ténèbres... dit Hervé. Le monde intermédiaire entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres, c'est ce monde où nous vivons et où il fait alternativement jour et nuit...

— De là l'erreur des manichéens ou plutôt des dithéistes, déclara Robert de Montuel. Tout dualisme absolu découle de l'oubli de cette vérité essentielle qu'Héraclite a condensée dans la formule : « De toutes choses l'Un, de l'Un toutes choses. »

Il ajouta, comme les écuyers rentraient, portant des fruits:

— L'homme docte enseigne *ex cathedra,* sans s'écarter de la doctrine de l'Eglise. Mais celui qui, croyant détenir la vérité, parce qu'il en a surpris un misérable lambeau, professe des opinions personnelles, est plus malfaisant que le sorcier qui manipule la matière dans la solitude d'un laboratoire...

— Voilà des dattes et des figues de Syrie, fit Robert de Montuel en tendant une corbeille à Hanz. Mais ces abricots sont de notre culture. Ils proviennent d'un arbre que nous avons apporté tout jeune de la campagne de Damas, et qui s'est acclimaté ici.

» Pour en raviver la saveur, nous boirons, si vous le voulez bien, un cratère de ce vin de Chiraz, et nous élèverons nos âmes, en le buvant, vers Celui qui naquit d'un père caduc et d'une mère jusqu'alors stérile, six mois avant le Messie, l'an 747 de la fondation de Rome. »

— $7 + 4 + 7 = 18 = 9$, calcula Hanz, qui avait remarqué le parallélisme des 7, équilibrés par le 4.

— C'est au Temple, alors qu'il encensait l'autel, que l'ange Gabriel révéla à Zacharie la venue au monde de Jean, dit Hervé de Jaudrais.

— Gloire éternelle à Celui qui a parlé trois fois! s'écria Robert de Montuel en se levant.

— Gloire éternelle à Celui qui n'eut pas besoin de faire

des miracles, car il était le miracle vivant! lui répondit Hervé en se levant à son tour.

Hanz l'imita; et quand il eut vidé sa coupe d'un trait à l'exemple des deux Templiers, les frères servants, qui s'étaient immobilisés dans une attitude rigide, se signèrent avant de se retirer.

— Lors de la double naissance de Jean et de Jésus, dit Robert de Montuel, une conjonction d'astres se produisit, selon saint Matthieu. Au vrai, cette année-là et la suivante, toutes les planètes se rencontrèrent. Saturne et Jupiter se rapprochèrent dans le 23e degré de la constellation zodiacale des Poissons; puis Mars vint s'unir à Jupiter, et Mercure à Vénus...

— Quant au Soleil, ajouta Hervé, il brilla de l'éclat le plus merveilleux, et la Lune répandit sur les nuits un enchantement incomparable.

— Jean annonçait: « Le royaume de Dieu approche », et il ordonnait: « Faites pénitence », dit Robert de Montuel.

— Mais vous assisterez tout à l'heure à une pièce édifiante que notre bon frère Laurent a composée et qui sera jouée par les chapelains devant notre église. En attendant, je présiderai à un tournoi à armes courtoises que doivent se disputer nos braves chevaliers. Frère Laurent s'est plu à souligner le caractère anachorétique de celui qui, sanctifié au ventre de sa mère, fut dès l'enfance nazir, et vociférait dans la solitude. Jean a vécu en dehors du siècle, en effet. Il ne se mêla jamais au peuple. A plus forte raison se fût-il interdit de prendre part à un repas de noces, comme Jésus, et de laisser une femme — de qui sept démons sont sortis — répandre des parfums sur ses pieds...

— En revanche, à ceux de ses disciples qui vinrent le voir quand il était captif, il enseigna des formes spéciales de prière, murmura Hervé.

— Les dernières paroles que mon maître Hervé de Jaudrais et vous, Sire Commandeur, venez de prononcer, et le sens que j'ai découvert dans le silence qu'il y avait autour, me confirment dans le sentiment que je me fais de

mon devoir, dit Hanz avec gravité, comme Robert de Montuel marchait vers la porte.

— Toute épreuve, conclut Robert de Montuel, comporte deux parties : l'une morale, l'autre intellectuelle. Ces épreuves sont inséparables. Quant à l'initiation elle-même, elle se livre graduellement, selon les mérites et les capacités du récipiendaire.

XI

L'ORAGE SUR NOTRE-DAME

Comme, à l'instant de mourir, Maître Simon Goulet avait exprimé que les porteurs de son cercueil s'arrêtassent devant Notre-Dame, le cortège qui accompagnait sa dépouille à l'église Sainte-Foy, sa paroisse, avait fait un assez long détour.

Le deuil était mené par le chanoine Robert du Coin du Mur, derrière la Croix, et devant la bannière voilée de noir de la corporation des taverniers-buffetiers. Ceux-ci, les notables Renaud Britel et Foulques Bonnemain en tête, encadraient Bernarde, la veuve, et Perrot, le fils du défunt. Puis venaient ses amis, et l'on remarquait parmi eux le chapelain de la Maladrerie de la Madeleine, du Grand Beaulieu. Cet ecclésiastique avait voulu, de la sorte, témoigner de la reconnaissance des lépreux, au profit desquels — pour leur pitance de la Toussaint — la communauté dont Maître Goulet était membre avait abandonné les trente sous par tête qu'elle dépensait annuellement pour son repas de corps.

Frère Anselme, du couvent de Josaphat, assistait le jeune Perrot et lui prodiguait les marques les plus tendres sous prétexte de le réconforter dans son chagrin. Dame Ameline s'était fait excuser; mais elle était représentée par Tristan, qu'elle avait confié à la vigilance de Jehan Boutefoy, et, sur les talons du verrier, qui tenait l'enfant par la main, Gilles « le bien-disant » avait poussé ses compères, Baisediable, Marcuin, Gautier et Ysembert, en leur recommandant d'ouvrir l'oreille. Lui-même mar-

chait à quelques pas en arrière, devant les Bretons qui étaient venus en nombre, groupés sous l'enseigne de saint Mallon, car Maître Goulet faisait partie de leur famille, étant né cinquante ans plus tôt, dans cette rue de la Bretonnerie que leur colonie habitait.

Quatre hommes vêtus d'une dalmatique écussonnée, devant et derrière, de l'anagramme du Christ, portaient à bras le cercueil, parmi des clercs, un cierge allumé au poing, et chantant des litanies.

Dès le matin, une menace d'orage avait pesé sur la ville. Elle s'était tellement aggravée, depuis qu'on avait quitté la maison du mort, que l'on s'était plus entretenu d'elle que de lui, dans la crainte qu'elle n'éclatât en cours de route. D'énormes nuages, couleur de cuivre, s'accumulaient dans le ciel. Quand on arriva devant la cathédrale, l'air — que n'agitait aucun souffle — se chargea de fluide, et l'oppression qu'il avait causée en s'immobilisant s'accrut d'une douloureuse angoisse.

Un grondement se prolongea au loin, comme le chanoine Robert du Coin du Mur faisait arrêter le cortège sur le parvis de Notre-Dame pour réciter un *Pater* et un *Ave,* selon le désir de Maître Goulet, et de grosses gouttes s'écrasèrent sur le pavé.

— Sainte Anne, protégez la demeure de votre fille ! s'écrièrent les Bretons.

Mais un coup de tonnerre plus proche ayant retenti, suivi cette fois d'un éclair, la panique s'empara des invités qui se réfugièrent en courant, la plupart sous le porche de la cathédrale, quelques-uns sous les échafaudages ou dans l'enclos du cloître.

Dame Bernarde et son fils, qui n'avaient pas voulu abandonner le cercueil, se tenaient debout auprès de lui, au haut des marches de la baie de droite où on l'avait hissé. Boutefoy et Tristan, flanqués d'Ysembert et du Clopinel, étaient allés s'adosser contre le clocher Nord, interrompu à moitié de sa construction, tandis que Gilles, Baisediable, Gautier et Marcuin s'accotaient au pied du clocher Sud.

Les mécréants savaient que, chaque fois qu'un orage

s'abattait sur Chartres, c'était pour l'incomparable merveille que l'on tremblait, et sans doute se flattaient-ils d'attirer par leurs maléfices les flammes infernales sur sa flèche, qui dominait la campagne à cinq lieues à la ronde et semblait, à présent, défier les nuages.

— Le Maître de l'Œuvre! Le Maître de l'Œuvre! murmurèrent avec respect plusieurs voix.

L'architecte, qui, au premier roulement de tonnerre, avait quitté son atelier, débusquait, en effet, de la rue du Grand-Beauvoir, accompagné de ses deux principaux collaborateurs, et venait se placer devant l'entrée de Notre-Dame.

Au même moment, l'orage creva, criblant la chaussée d'une averse droite et drue, d'une violence telle que l'eau en rebondissait à plus de deux pouces de hauteur.

Les cloches de la cathédrale sonnèrent le glas, et toutes les autres cloches de la ville leur répondirent aussitôt.

— L'évêque prie avec le chapitre au grand complet devant la châsse où est enfermé le chef de sainte Anne, chuchota quelqu'un.

— J'ai ouï-dire, fit un autre, que la foudre ne touche jamais à la peau de veau marin, et que les nautoniers en revêtent toujours, pour cette raison, les verges de leurs nefs...

— Rien ne vaut contre la foudre le cuir de la hyène, affirma Renaud Britel, le tavernier qui avait cherché refuge dans la maison d'un ami sur la place. Les Templiers savent cela aussi bien que moi, et, comme ils ont dû tuer pas mal de ces bêtes dans le désert, je les blâme de n'être pas ici avec la dépouille de l'une d'elles...

Foulques Bonnemain, qui était prudent, rougit en entendant son confrère critiquer la Milice de Salomon. Il dit, pour faire diversion:

— Mon père, qui tenait la chose de son père, m'a affirmé qu'on a logé une maîtresse dent de saint Nicolas dans le creux de la flèche du clocher quand on a bâti celui-ci, pour le préserver du feu céleste...

— C'est mal parler, protesta le chanoine du Coin du Mur, que d'appeler céleste un feu qui ne vient pas du

séjour des anges, mais sort de la caverne de Lucifer. La preuve en est qu'après s'être élevé jusqu'à l'empyrée, sur des vapeurs subtiles, il se précipite dans les entrailles de la terre, en tombant, comme un rat rentre dans son trou.

— Les truffes s'engendrent de lui, dit Renaud Britel. On les trouve dans les crevasses qu'il fait dans le sol.

Deux coups terribles ébranlèrent l'espace, à quelques secondes d'intervalle, et une couple d'éclairs déchirèrent le ciel sur toute sa longueur.

— Jésus! Marie! Mon Dieu! glapit Bonnemain en se signant.

Et comme la pluie redoublait de fureur:

— Relaxez-vous, dit Britel à ses compagnons. C'est parce qu'ils détendent leurs membres que ceux qui dorment ne sont jamais étonnés.

A travers le ruissellement de l'eau dont les éclats de la foudre rompaient à chaque instant le bruit de cataracte, on entendait, dominées par le son des cloches, les voix des Bretons qui chantaient l'hymne pour demander beau temps: *Deus misereatur benedicat nobis.*

Imperceptible, une rumeur s'élevait, d'autre part, de la base du clocher. C'était Gilles et ses trois compères qui, au lieu d'implorer la miséricorde divine, appelaient, par des incantations, la colère du diable...

— Oh! sire Boutefoy, regardez là-bas! s'écria Tristan, la main tendue.

Du fond de la place, un homme, tout de blanc habillé, s'avançait avec lenteur vers Notre-Dame, comme s'il eût été insensible à la pluie.

Il tenait, à la façon d'un cierge, une lance de combat devant son visage, et l'on reconnut bientôt, à la croix rouge à huit pointes qui constellait à hauteur de l'épaule le côté droit de son manteau, un chevalier du Temple.

Tous les regards convergèrent vers lui.

Parvenu au seuil de la cathédrale, le chevalier ficha d'un seul geste sa lance entre deux pavés, puis, ayant élevé des deux mains son bouclier vers le Christ du tympan, s'agenouilla aussi calmement qu'au pied d'un autel. Au lieu de la crainte qu'ils ressentaient un instant plus

tôt, les parents et les amis de Maître Goulet éprouvèrent alors un sentiment de stupeur qui les rendit haletants.

— Eudes d'Orrouer!... balbutia le chanoine du Coin du Mur, qui venait d'identifier ce chevalier, célèbre pour sa piété parmi ses frères et que le Commandeur Robert de Montuel avait dû mettre en prison pour le punir d'avoir écrit aux Bénédictins de Cîteaux sans le consulter.

— Armé comme il est, de pied en cap, il va attirer sur lui la foudre, dit Renaud Britel.

Le chevalier, qui était coiffé du haubert, portait, en effet, la longue veste de mailles sous son manteau, et son glaive pendait obliquement contre ses jambes gainées d'acier, aux talons desquelles on voyait luire les éperons.

Il priait, indifférent à l'eau qui plaquait sa cape blanche contre son corps, comme au fracas du tonnerre dont les coups se succédaient, maintenant, presque sans interruption, enveloppant la ville d'un véritable tumulte de bataille. Les nuages étaient descendus si bas, et leur teinte s'était tellement assombrie, qu'il eût fait nuit sans le scintillement de l'averse, dont les ricochets fleurissaient de fleurs d'argent les pierres de la rue...

...Et ce fut la chose prodigieuse que l'on attendait avec impatience en l'appréhendant : le ciel se fendit comme sous le choc d'une hache géante, révélant des profondeurs d'abîme.

Une boule de flamme en jaillit, qui glissa sur les angles d'un trait fulgurant et vint s'abattre au milieu de la place en même temps qu'une détonation formidable ébranlait les maisons.

Cent poitrines poussèrent ensemble le même cri:

— Le chevalier!...

Mais quand les témoins de cette scène, que l'éclair avait aveuglés, rouvrirent les yeux, ils virent le Templier qui, toujours agenouillé, continuait de prier, impassiblement.

Seule sa lance avait disparu, pulvérisée.

— Miracle! hurla le chanoine du Coin du Mur.

Pour lui donner raison, le ciel s'éclaircit tout à coup,

et, sur les fils de l'averse dont s'élargissait la trame, l'écharpe aux sept couleurs resplendit.

En un instant, la place fut couverte d'une foule de gens de toutes classes, on ne savait d'où venus, qui gesticulaient en poussant des exclamations. Ils eussent étouffé le Templier, dans leur enthousiasme, tant ils étaient avides de le voir et de le toucher, si le Maître de l'Œuvre n'avait marché au-devant de lui, et, l'attirant sur les marches de la cathédrale, ne lui avait donné l'accolade.

— Vous avez détourné la foudre de Notre-Dame, lui dit l'évêque, qui apparaissait à son tour au milieu du chapitre. Dieu vous bénisse!

— Quand j'ai offert au Sauveur mon bouclier, déclara Eudes d'Orrouer avec simplicité, je lui ai fait l'abandon de ma vie. Mais, vous le voyez: il a répondu à la question que je lui posais dans mon cœur, en foudroyant ma lance. Il a accepté de me prendre sous sa protection, puisqu'il m'a désarmé.

» Beau Sire Evêque, ajouta-t-il en détachant sa large épée, ce glaive est la parure et l'honneur d'un chrétien qui n'a jamais répandu d'autre sang que celui de l'Infidèle. Je le remets entre vos mains pour que vous le donniez au plus digne d'entre les chevaliers qui vont partir avec vous combattre les hérétiques.

— Qu'il me soit donc baillé! jeta grossièrement une voix avinée.

— Le méchant Ulrich Werner!... balbutia Tristan en se serrant contre Boutefoy.

— Haro sur l'impudent!

— L'impie! Le sacrilège! Haro! Haro! crièrent quelques pèlerins indignés.

Mais le routier avait l'air si farouche, sous ses haillons, que leur protestation demeura sans écho. Elle se noya, du reste, dans les accents du *Te Deum laudamus* qu'entonnaient les chanoines, tandis que l'évêque, le Maître de l'Œuvre, et Eudes d'Orrouer entraient dans la cathédrale; et, la pluie ayant cessé complètement, le cortège de Simon Goulet se reconstitua.

— L'enfant a peur de celui-là qui s'appelle Ulrich Werner, souffla Ysembert le Clopinel, à l'oreille de Gilles, avant de reprendre sa place.

XII

HERVÉ DE JAUDRAIS

En prévision de la fête dont le départ des Croisés devait fournir le prétexte, Chartres s'était parée de ses ornements des plus beaux jours. De la cathédrale à la porte Saint-Michel, en direction du Sud, des guirlandes de glaïeul, de chèvrefeuille, de clématite et de glycine avaient été tendues à hauteur des pignons, d'un bout de la rue à l'autre. Aux fenêtres de celle-ci, jonchée de menthe sur tout son parcours, des écus coloriés, des bannières et des tapis sarrazinois pendaient.

Des marchands, venus des campagnes les plus lointaines, s'étaient joints aux artisans et aux maraîchers de la banlieue, et, à tous les carrefours, des loges en bois ou des tentes multicolores avaient été dressées.

La population s'était réveillée joyeusement, au son des cloches carillonnantes, dans l'odeur des fleurs et des produits d'Orient — aloès, anis, cannelle, girofle, muscade, cardamone de l'Inde, gingembre de La Mecque — car les épices, à cause de l'attrait que leur nouveauté exerçait alors, étaient un élément inséparable de toutes les réjouissances.

Les juifs, d'ordinaire confinés dans le quartier des Etuves, près des mesures des ouvriers du métier de la rivière, avaient profité de l'aubaine pour sortir de leurs bouges, et l'on en voyait, coiffés du bonnet à cornes et portant la rouelle de drap jaune contre la poitrine, débiter, sur de petits éventaires, des sacs, des ceintures, des fourreaux, des gants en cuir de Cordoue et du Magureb, ou offrir des palets et des dés pour le jeu, à côté d'objets hétéroclites, usagés pour la plupart.

On avait attendu, pour s'ébattre, que l'évêque — avant de remettre ses pouvoirs au doyen Guillaume — bénît

du haut des marches de Notre-Dame la ville qu'il allait quitter, et l'on s'en donnait à joie débridée, maintenant, dans le bruit des belliqueux préparatifs.

Près de la vieille église Saint-Vincent, Gilles avait rassemblé ses bateleurs et faisait danser Lilith. Entre deux saltations, la sorcière entrait dans la taverne où le « Bien-Disant » avait invité Ulrich Werner à boire, et elle versait au routier, à moitié ivre déjà, une pinte de cervoise, fortement aromatisée, en le cajolant.

Gilles alla s'asseoir à côté de l'ivrogne.

— Content? lui demanda-t-il de l'air le plus avenant.

— Triste, répondit Ulrich.

— ...De la tristesse des amants ou de celle des preux? interrogea de nouveau le « Bien-Disant ».

Ulrich haussa les épaules :

— Point de preux qui n'ait une maîtresse.

— Ou une épouse... insinua Gilles.

Le routier frappa du poing sur la table.

— Silence là-dessus! gronda-t-il.

Gilles fit semblant de n'avoir pas entendu.

— Je connais un juif, dit-il, qui vous prêterait, à gros intérêts sans doute, mais qui vous prêterait tout de suite pour vous équiper, si...

— Si quoi?...

— Si vous aviez quelqu'un qui pût répondre pour vous. Et j'avais pensé que votre femme...

— Chien! je t'ai interdit...

Gilles ne se troubla pas.

— Une femme riche est une garantie, énonça-t-il. La vôtre est riche.

— Qu'en sais-tu?

— A votre gloire, sire Ulrich Werner! dit le bateleur en remplissant le gobelet vide du routier.

— Vif diable! s'écria celui-ci après avoir avalé d'un trait sa pinte de cervoise, tu as raison de te moquer de moi !

— Me moqué-je?

— ...Un vaillant ne pleure pas comme une pucelle déflorée, parce que la fortune lui est contraire!

— Bien parlé! approuva Gilles.

— Ce qu'il n'a pas, il le prend! J'ai mon épée, à défaut de celle du Templier...

Le routier se leva, et, s'étant raffermi sur ses jambes, marcha sans tituber vers la porte.

— Où demeure cet usurier qui me prêterait, m'as-tu dit ?

— Vous le voulez voir?

— Indique-moi son gîte, païen, puisque je l'exige!

— Soit! Mais, comme j'ai mon idée, nous n'irons pas chez lui par le plus court...

— Du moment que nous y allons...

— Suivez-moi donc!

Au lieu de descendre vers l'Eure, comme Ulrich s'y attendait, Gilles se dirigea vers la cathédrale. L'affluence était grande sous les murs du palais comtal, où les domestiques tenaient par la bride les sommiers, bagages — draps, livrées et harnais — bouclés sur le dos.

Des hommes de pied — composés des coutumiers à la solde de l'évêque et du comte — se groupaient, d'espace en espace, les uns la lance à bout tranchant ou fauchard au poing et la rondache à l'épaule; les autres, l'arbalète à glissière en sautoir et l'étui à flèches au côté. Sur la place Notre-Dame, des chars pour les tentes s'alignaient derrière une voiture recouverte d'une bâche sur arceaux et dans laquelle Renaud de Mouçon avait fait installer une chapelle portative. Ses écuyers de corps la gardaient.

Le bateleur, dont les regards scrutaient avidement la foule, grimaça de contentement. Il venait de découvrir l'homme qu'il cherchait: Hanz était là, en effet, à côté d'Hervé, au milieu d'une douzaine de Templiers délégués par le Commandeur pour saluer le départ des Croisés.

— L'enfant... murmura-t-il.

Il se glissa au travers de la populace, et parvint devant le clocher Nord. Tristan s'y tenait rencogné, mais tout palpitant d'aise à la vue du magnifique spectacle

qui se déroulait sous ses yeux et dont l'arrivée de la noblesse rehaussait à présent l'éclat.

Chaque chevalier, la lance ornée du gonfanon, était flanqué, à droite, du dextrier conduisant son cheval de bataille tout caparaçonné, l'écu armorial sur le poitrail. Ses vavasseurs lui faisaient escorte, et des écuyers montés l'entouraient, armés de la targe, de l'épée droite, de la pique, de la hache ou du fléau, celui-ci portant son casque, celui-là son bouclier oblong.

Comme les trompettes sonnaient une fanfare pour annoncer que le comte sortait de son château, Gilles s'approcha du fils d'Ameline.

— Descends prévenir ta mère que l'instant est venu! lui dit-il tout bas.

— Oh! sire!... Je ne verrai point...

— Descends vite ! Mais répète-lui ceci seulement : « L'instant est venu. » Elle sera si heureuse...

L'argument porta. Sans répliquer, Tristan se précipita dans la cathédrale au moment même où Thibaut, précédé d'enfants qui chantaient en brandissant des rameaux, abordait la place et en faisait le tour avec sa suite, pour venir saluer Renaud de Mouçon.

Monté sur un palefroi encapuchonné de soie blanche, mais sans armes, car l'Eglise réprouve l'effusion du sang (*Ecclesia abhorret a sanguine*), l'évêque, du seuil de son palais, rendit au comte paladin son hommage en le bénissant des trois doigts. Alors, le belliqueux cortège s'ébranla parmi les acclamations et les cris de haine contre les hérétiques, sous le vol des mouchoirs et des écharpes que l'on agitait de toutes parts, tandis que les Templiers inclinaient leur lance à trois reprises.

— Par ici! ordonna Gilles à Ulrich, en l'attirant près de la cathédrale.

Dame Ameline en sortait, éblouie par la clarté, et ses regards erraient sous ses paupières clignotantes pour découvrir parmi la cohue *celui* qui ne quittait pas sa pensée.

— Le revoir, et lui parler enfin!...

Derrière les lourds chariots cahotant sur les pavés,

les forgerons et armuriers défilaient dans un bruit assourdissant de ferraille, quand la jeune femme sentit une main brutale enfermer soudain son poignet.

Des paroles lui parvinrent à travers le tumulte, dont elle ne comprit pas la signification, mais, comme elle se tournait du côté où elles avaient été prononcées, elle poussa un cri déchirant:

— Ulrich Werner!

— Oui, chienne infernale! Ulrich, ton mari et qui ne te laissera pas fuir une seconde fois, maintenant qu'il a remis sur toi sa griffe!

— Hanz!... appela désespérément Ameline.

Elle venait d'apercevoir le chevalier, au premier rang de la foule, et qui la regardait, pâle et les dents serrées, car Gilles, quittant le routier, avait attiré sur elle son attention.

— Hanz! Hanz d'Ingelheim! bredouilla Werner. Le Diable m'enverrait-il en même temps que toi le félon! Malepeste! Ce serait trop beau...

Et du porche, auquel elle était adossée, arrachant la fragile femme d'un mouvement si brusque qu'elle roula le long des marches et tomba rudement sur les genoux, il hurla:

— Où est-il, que je lui mette les tripes à l'air?

Hanz poussa son cheval.

— Arrière! dit Hervé en tirant sur la bride de celui-ci. La chose me regarde.

En une foulée, il fut sur le routier et le frappa du bois de sa lance.

— Indigne de la lumière de Dieu est celui qui maltraite une femme! dit-il d'une voix sonore.

Ulrich rentra le cou dans ses athlétiques épaules. Il lâcha Ameline pour dégainer, tandis que sa face camuse s'empourprait en se fermant comme un poing.

— Pied à terre, chien, si tu acceptes le combat!

Mais Hervé n'avait pas attendu l'ordre du routier pour sauter à bas de sa monture, et ce fut sur ses gardes qu'il se prépara à subir le choc du forcené.

— Haro sur l'insulteur d'Eudes d'Orrouer! jetèrent quelques voix.

Ulrich promena autour de lui des regards voilés de rouge, pareils à ceux du taureau lâché dans l'arène, puis, comme le taureau se rue sur le premier ennemi qui l'affronte, fonça contre le Templier, en lui portant un coup terrible. Hervé l'évita d'un saut de côté, et l'épée de son adversaire glissa le long de sa hanche et trancha net sa ceinture. Il eût pu dès l'instant abattre d'une riposte le routier, dont le glaive avait fait jaillir des étincelles du pavé en le heurtant. Mais il attendit une nouvelle attaque. Elle ne tarda pas, et son glaive arriva juste à temps en ligne pour parer une estocade qui, si elle l'eût atteint, lui eût coupé la figure en deux.

Ulrich, au paroxysme de la fureur, poussa un rugissement. Il recula de quelques pas et prit de l'élan pour bondir sur Hervé, la pointe vers sa gorge.

Alors, le Templier, s'effaçant pour la seconde fois avec promptitude, lui porta un coup à son tour, qui le perça d'outre en outre.

Le routier s'écroula dans le sang qui coulait de sa blessure à gros bouillons.

Une acclamation enthousiaste s'éleva:

— Vivent les soldats du Christ!

— Frères! dit Hervé, l'épée haute et tournée vers les miliciens du Temple, vous avez bien vu que je n'ai frappé qu'au troisième assaut?

— Nous l'avons vu! répondirent les chevaliers.

— A Sours donc! s'écria-t-il en se mettant derechef en selle.

Puis, à l'adresse de la foule :

— Et vous, bonnes gens, dit-il, veuillez, de ce duel, informer les écuyers de notre maison près la Porte Saint-Jean. Ils prendront le mort en leur garde, d'ici que le Commandeur ait parlé...

Gilles avait disparu.

XIII

LE GUET-APENS

Octobre venu, les travaux autour de la cathédrale s'étaient ralentis à cause de la brièveté des jours et de la fréquence des pluies qui, en détrempant la route de Berchères à Chartres, faisaient s'y embourber les fardiers. En l'absence de l'évêque et du comte, lesquels avaient respectivement délégué leurs pouvoirs au doyen Guillaume et à la comtesse douairière Catherine, la ville même semblait somnoler.

La foire de septembre n'avait pas été fructueuse, et, comme le commerce chômait un peu, on s'acagnardait dans les tavernes. Toute dolente encore du trépas de son époux, dame Bernarde gérait avec Perrot, son fils, celle toujours très achalandée de Simon Goulet et qu'Ameline, puis Gilles, avaient repris l'habitude de fréquenter après s'en être tenus à l'écart pendant plus de deux mois.

Meurtrie dans sa chair par la violence d'Ulrich, et de façon plus griève, dans son cœur, par le drame qui s'était déroulé sur la place Notre-Dame, la jeune femme avait dû prolonger sa retraite chez la tante de Jehan Boutefoy. Enfin, elle avait réintégré sa demeure et recommencé de s'approvisionner le samedi à « La Chainze de Notre-Dame », d'une tranche de rôti pour Tristan. Gilles, de son côté, après avoir craint les représailles de Hanz ou quelque châtiment de son ingérence dans une affaire qui avait mal tourné, s'était rassuré sur la foi des rapports de ses acolytes, et était revenu pérorer parmi la clientèle de l'auberge.

Il avait évité, d'abord, d'adresser la parole à Ameline, qui lui battait froid tout en lui étant, en secret, reconnaissante d'avoir provoqué la mort du routier. Mais, un jour, il avait adroitement glissé, dans une conversation avec Ysembert le Clopinel, que Hanz fût intervenu lors du duel entre Ulrich Werner et Hervé de Jaudrais, si ce dernier ne l'avait empêché de payer de

sa personne... Ameline, pour en savoir davantage, s'était rapprochée du jongleur, et, comme il feignait, à son tour, de l'ignorer, il avait fallu qu'elle lui fît des avances pour qu'il consentît, en rechignant, à se laisser, bribe par bribe, arracher des détails sur le combat. Non sans se plaindre de son ingratitude, il avait fini par lui confier qu'en rendant ce combat inévitable il avait voulu compromettre Hanz.

— Partie remise, lui avait-il dit, cependant, comme elle traduisait son désespoir de l'échec d'un coup si bien machiné. Ayez confiance en moi; croyez en mon désintéressement. En toutes circonstances, agissez selon mes conseils, et je réponds du succès. Je me suis mis dans l'esprit d'empêcher le baron d'Ingelheim d'entrer, ainsi qu'il le désire, dans l'Ordre des Templiers. Le meilleur moyen pour cela est qu'il vous épouse, maintenant que vous êtes veuve. Il vous épousera...

Que Gilles n'attendît rien d'elle, en retour du dévouement qu'il lui offrait laissait Ameline sceptique. Le jongleur l'avait deviné à l'expression réticente de son regard, et non sans une nuance de tristesse dont elle s'était sentie troublée, il lui avait demandé si elle croyait Boutefoy capable de faire le bien pour le bien...

— Sans doute, lui avait-elle répondu. Seulement, Boutefoy est une espèce de saint.

Il lui avait dit, alors:

— Je ne suis pas si loin de lui ressembler, dame Ameline. L'ombre d'un objet est souvent sa caricature, mais il arrive parfois qu'elle soit plus belle que lui...

Il criblait de brocards le convers de Josaphat, qui redoublait d'assiduités auprès du jeune Perrot; et sans cesse le traitait de paillard, de cancre et de fainéant. Chacun se gaussait, d'ailleurs, du moins à l'auberge, depuis que le bateleur, qui avait jeté dans ses bras le fils de la Bécue, avait fait en sorte qu'on le surprît avec le gamin.

Perrot, que son amour pour Ameline absorbait tout entier, ne saisissait aucune des grivoises allusions de ses hôtes aux goûts uraniens de Frère Anselme, et il ac-

cueillait comme un témoignage de sympathie, pour le tourment dont il était rongé, les mille prévenances du gros homme.

— Sire Perrot, lui dit un jour le jongleur en le prenant à part, vous n'êtes qu'un béjaune dans l'art de la galanterie. Vous roulez des yeux pareils à ceux d'un veau, devant le digne objet de vos désirs; mais vous ne faites rien de ce que doit faire un amant courtois pour séduire la dame de ses pensées... Croyez-en un chanteur que son métier a rendu expert en matière sentimentale. Ce n'est pas par des avances publiques que l'on gagne le cœur des belles. En revanche, je n'en connais point qui soient demeurées longtemps indifférentes à une cour discrète. Autant une flatterie ostensible les offusque, autant un hommage secret les charme. Et les plus tendres ou les plus ardentes sont souvent les plus timorées. Vous n'êtes pas un gentilhomme et vous devez, par conséquent, savoir écrire...

— A peine...

— C'est assez. Je me charge de manier la plume à votre place, pourvu que vous signiez...

— Vous feriez cela?...

— Oui, par les poux de mon singe! Je vous transmettrai même les messages que « la Mignote » sera, sans doute, tentée de vous adresser. Et ne craignez pas de joindre de temps en temps des fleurs, un ruban ou quelque babiole à vos billets doux. Il est rare que des gages d'affection de ce genre ne soient pas accueillis comme ils le méritent...

Le crédule amoureux avait donné dans le panneau, et Gilles acheva de l'aveugler en lui communiquant d'imaginaires réponses d'Ameline à ses protestations passionnées. Arrivait-il à la jeune femme d'égarer sur lui ses yeux? Il voyait dans son attention distraite le témoignage d'une entente. C'était bien autre chose quand, par hasard, elle lui souriait discrètement. Un samedi, elle vint, tenant une rose entre ses doigts. Ce fut un jeu pour le « Bien-Disant » de convaincre Perrot que c'était au bouquet dont il l'avait gratifiée de sa part,

la veille, qu'elle avait pris la fleur où elle enfouissait son visage...

Tout en entretenant le fils de Goulet dans ses illusions, Gilles s'était ingénié à démontrer au Frère Anselme qu'il faisait fausse route en essayant de corrompre le jeune homme.

— Vous vous userez contre son innocence, lui avait-il affirmé. Un nigaud de son espèce ne peut que rester sourd à vos invites, si éloquentes soient-elles. Il n'en soupçonne même pas l'objet. Il vous faudrait l'initier par surprise...

Le moine convers avait rougi.

— Par surprise?...

— Ah çà! d'où vient la réputation que l'on a faite à vos pareils de boire à plein gosier, si vous ne savez pas les avantages de l'ivresse?

— Mais l'occasion...

— Bien sûr... Seulement, si vous êtes homme à en profiter, je suis capable de la faire naître.

Le feu de la concupiscence s'était allumé dans les yeux d'Anselme.

— Ciel! s'était-il écrié en joignant les mains dans un geste inconsciemment sacrilège. Mais pourquoi?...

— Pourquoi je veux favoriser votre vice? Tout simplement parce que cela me plaît... avait répondu Gilles en ricanant.

Et depuis lors, le misérable ne lui laissait plus la paix. Sous l'instigation de sa convoitise, il le harcelait de questions, pour savoir s'il avait enfin trouvé le moyen d'amener le jeune Perrot à se rendre dans quelque retraite où il pût s'enivrer seul à seul avec lui...

Un samedi, l'avant-dernier d'octobre, le bateleur s'approcha de son banc, à l'auberge, et lui souffla à l'oreille:

— Glissez-vous ce soir, après complies, hors de votre couvent de Josaphat. A peu de distance de ses murs, une grotte existe, comme vous savez...

— La grotte de Lèves?... demanda le moine, qui ébaucha le geste de se signer.

— Oui. Vous y trouverez une fille à moi, une mê-

chine. Non seulement elle vous versera à boire, mais elle dansera pour échauffer le sang du naïf Perrot...

— Il sera là?

Gilles haussa les épaules :

— Allez-y, jeta-t-il brutalement, vous le verrez bien!

— Ah! que d'ingéniosité, de bonté, de générosité ! Comment reconnaître... bredouilla le frère convers, que l'émotion étranglait.

Mais Gilles avait autre chose à faire que l'entendre exprimer sa gratitude. Il marcha vers le fils Goulet, dont un commis remplaçait maintenant l'office de tournebroche, et qui trônait près du bahut où miroitaient les brocs, les pintes et les chopines d'étain.

— Sire Perrot, lui dit-il en l'entraînant à l'écart, débarbouillez-vous de cette face de Carême que l'absence de « la Mignote » vous a façonnée. J'ai une heureuse nouvelle à vous apprendre.

— Elle n'est pas souffrante?

Gilles, qui savait la veuve d'Ulrich Werner retenue chez elle par un malaise, sourit de l'intuition de l'amoureux:

— Au contraire, répondit-il. A moins que la pudeur ne soit maladie...

— La pudeur?

— Hé oui, la pudeur! Ignorez-vous que c'est justement quand elle est près de se rendre que la femme se montre le plus farouche...?

Perrot blêmit.

— Je... Dame Ameline sur le point... Je ne comprends pas, bégaya-t-il.

Gilles reprit sur un ton confidentiel:

— Elle n'aurait pu supporter vos regards...

— Mais pourquoi? Que voulez-vous dire, mon Dieu!

— Je veux dire qu'elle a décidé d'avoir un entretien tête à tête avec vous cette nuit... Ah! femmelette!... grommela-t-il entre ses dents, en voyant le jeune homme défaillir et s'appuyer au bahut pour ne pas tomber.

Mais Perrot puisa dans la joie même, qui l'avait

étourdi, la force de se ressaisir, et, dominant le désordre de ses esprits, il demanda:

— Un entretien?... Où cela? Chez elle?

— Et son fils! Y pensez-vous? Non, pas chez elle. Hors l'enceinte de la cité...

— Vous savez bien, objecta le jeune homme, que toutes les portes en sont closes dès les derniers rayons de jour.

— Maître Perrot prétendrait-il enseigner à sa grand'mère comment on casse les œufs pour faire une omelette? dit le bateleur en souriant.

— Certes non... Mais...

— Trouvez-vous ce soir, deux heures après Vêpres, chez le marchand de bois Merrain Couart, à deux pas de la porte Sainte-Foy. Je me charge de vous faire passer sous les murailles de la ville, par un joli chemin de ma connaissance...

— Et dame Ameline?

— Dame Ameline vous attendra où je vous conduirai...

...La huitième heure après midi venait à peine de sonner, quand le fils Goulet, exact au rendez-vous, frappa à l'huis de maître Couart. Un bossu, à mine chafouine, lui ouvrit, qu'il n'avait jamais vu, mais derrière lequel il aperçut Gilles, ce qui le rassura aussitôt.

— Maître Couart ne sort guère, aussi ne le connaissez-vous pas, dit le bateleur en faisant les présentations. Mais cet excellent homme est de mes amis; et il va tout de suite vous en donner la preuve...

Le marchand de bois s'inclina, de l'air d'un chien qui redoute d'être battu, et sur un signe de Gilles, après avoir invité le jongleur et le tavernier à passer dans son arrière-boutique, leur remit à chacun une torche enflammée et souleva une trappe sur un escalier en pierres.

— Suivez-moi, dit Gilles en descendant les marches le premier.

Perrot lui obéit, et Maître Couart ayant rabattu le tablier de bois sur leurs têtes, les deux hommes se trou-

vèrent devant une sorte de poterne. Le jongleur tira le verrou qui la fermait et s'engagea dans une galerie étroite et voûtée, mais haute de six pieds et large de trois environ, c'est-à-dire suffisante pour permettre à un individu de taille ordinaire de s'y mouvoir à l'aise.

— C'est loin? demanda le fils Goulet, la peau frissonnante.

— A une demi-heure de marche au plus, répondit laconiquement Gilles.

Ils n'avaient pas parcouru une demi-lieue, l'un derrière l'autre, en effet, qu'ils arrivèrent à un petit rond-point.

Gilles se hissa le long d'une échelle de siège, aux crampons fixés dans la maçonnerie.

— Faites comme je fais! ordonna-t-il à Perrot.

Ils grimpèrent facilement à la hauteur de cinq toises; puis, le bateleur s'étant faufilé par une ouverture, son compagnon l'imita et fut presque aussitôt près de lui, en plein bois, au milieu d'un chaos de rochers sous un ciel dont les nuages roulaient autour de la lune.

— Eteignons nos torches! commanda de nouveau Gilles en jetant son flambeau par terre et en posant le pied dessus. Encore une demi-heure de marche, et vous serez dans les bras de votre dame, heureux jeune homme!

...Une faible lueur brillait au fond des ténèbres de la caverne de Lèves au moment où ils en approchèrent, et la première chose qui frappa la vue du fils Goulet fut une svelte silhouette de femme, en laquelle, dans son délire, il ne manqua pas d'incarner l'objet de ses espérances.

— Allez! lui dit le bateleur. Vous me retrouverez ici, où je vous attends.

— Oh! sire! je vous serai toute ma vie reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi! s'écria le jeune homme.

Gilles ébaucha un geste comme pour le retenir, et une grimace de pitié rida son visage. Mais il se roidit:

— Allez! Allez donc! répéta-t-il en poussant Perrot vers la grotte.

Lilith y versait pour la sixième fois à boire au frère convers de Josaphat, avec ces mines aguichantes qui lui avaient si bien réussi, naguère, auprès du routier.

Le moine riait, d'un rire aviné, égarant ses mains sur le corps souple qui le frôlait. Mais la sorcière le jeta avec violence hors du rayonnement de la torche fichée en terre qui éclairait le bas de son froc, car elle venait d'entendre du bruit à l'entrée de la caverne.

— Cache-toi, gros porc! lui dit-elle, la voix soudain durcie.

— C'est vous, dame Ameline? chuchota le fils Goulet.

Elle s'avança vers le jeune homme sans lui répondre. Et, quand il fut à sa portée, elle noua les bras à son cou, avant de lui laisser le temps de la reconnaître, et écrasa ses lèvres sous les siennes.

— Eh bien, eh bien! murmura Frère Anselme, ahuri par cette scène qu'il était loin d'avoir prévue.

Mais comme il faisait, en trébuchant, quelques pas vers le groupe dont l'étreinte ne se desserrait point, il entendit un râle étranglé, que l'écho reproduisit de façon lugubre et qui le cloua sur place, les membres secoués d'un tremblement.

Alors, il vit cette chose qui lui sembla tenir du cauchemar : le fils Perrot se débattant puis s'écroulant sur le sol, et Lilith, après s'être acharnée sur lui, se relevant pour enjamber son corps inerte et s'enfoncer dans la nuit qui se referma sourdement derrière elle...

JOHN CHARPENTIER.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Gide : *Pages de Journal* (1929-1932), Librairie Gallimard. — Georges Duhamel : *Discours aux Nuages*, Editions du Siècle. — Léon Daudet : *Les Idées en armes*, Editions du Siècle. — Charles Maurras : *Dictionnaire politique et critique établi par les soins de Pierre Chardon*, fascicules 23, 24 et 25, à la Cité des Livres.

Il ne risquera plus d'être rangé dans cette famille humaine que Kant définissait: ces « nomades de l'esprit qui ont en horreur tout établissement fixe ». Ce voyageur spirituel, dont toutes les étapes voulaient être des points de départ vers autre chose, a mis fin à ses vagabondages. Ce chercheur est arrivé au port, il s'est converti sans retour à la foi communiste; désormais, il répandra la bonne parole, il fera briller de nouveaux espoirs, il pêchera des âmes et se distinguera dans l'art de controverse. Il tient à nous faire remarquer que sa conversion est le couronnement logique de toute sa vie. Ne doivent s'étonner que les lecteurs qui l'avaient mal compris et s'étaient laissé égarer par les aspects superficiels de son œuvre.

Mais communiste, de cœur aussi bien que d'esprit, je l'ai toujours été; même en restant chrétien; et c'est bien pourquoi j'eus du mal à séparer l'un de l'autre et plus encore à les opposer.

Voilà donc la critique avertie. M. André Gide nous a donné le fil directeur de sa vie et il nous faudra considérer tous ses livres différents dans leurs secrets rapports avec la foi communiste. Ce n'est pas à demi que M. André Gide s'intéresse au succès de l'expérience moscovite. Pour la réussite du Plan Quinquennal, il donnerait sa vie. Lorsqu'il nous présente la révolution russe, il se plaît à mettre l'accent sur ses effets libérateurs. A ses yeux, elle va libérer l'homme de la famille et de la religion qui, nous dit-il, « sont les deux pires ennemis du progrès ». Affirmer avec cette netteté tranquille,

comme des axiomes évidents, que la famille et la religion sont les ennemies de l'humanité, ce n'est pas d'une crânerie modérée. Vous voyez l'ampleur et la portée du problème. Je n'y touche point, car ce ne sont pas questions qu'on peut effleurer en passant, et je dois parler ici de littérature.

Dans l'ardeur de son zèle pour sa foi, on se demande si M. André Gide n'envisage pas des sacrifices dont il pourrait se dispenser.

Certes, c'est avec un indicible ravissement que je viens de relire *Andromaque*, mais dans ce nouvel état qu'habite aujourd'hui ma pensée, ces jeux exquis ne trouveront plus raison d'être.

Il apparaît à M. André Gide que la société communiste sera une société juste où les raffinements artistiques seront méprisés. Il avoue même que ses propres livres seront jugés trop subtils pour la civilisation nouvelle. Tant pis, que son œuvre périsse faute de lecteurs exercés, mais que la société communiste soit! Allez dire après cela que M. Gide ne consent aucun vrai sacrifice personnel au communisme. Il lui sacrifie les formes artistiques de qualités rare et même son œuvre! A supposer que le communisme triomphe, est-il besoin d'aller jusque-là? Je ne le crois pas. Pour me faire comprendre, j'aimerais invoquer une loi historique qu'on ne met aucun empressement à tirer de l'histoire. Je la nommerais volontiers la loi d'ironie fondamentale et la formulerais ainsi: lorsqu'un système d'idées a triomphé et qu'il s'applique à la vie pratique, d'une manière plus ou moins rapide, la vie le dénature. Une société communiste peut s'installer selon les règles strictes de la dictature du prolétariat; il se trouvera bien un ensemble de gens avisés qui sauront s'arroger des avantages et des privilèges sous une forme ou sous une autre, ce qui rendra des curieux aux jeux d'une littérature affinée. Et puis, M. Gide me semble ignorer avec quelle aisance certains esprits cueillis parmi le peuple le plus obscur sont capables de s'initier aux combinaisons artistiques les plus délicates.

En dépit de sa profession de foi communiste, M. André Gide continue à affirmer: « Je reste individualiste convaincu. » Il

s'ingénie à prouver qu'un communisme bien entendu et un individualisme bien compris se donnent aisément la main.

Peut-être la tendance à examiner le monde avec le regard du réformateur nuit-elle de temps en temps à la sévère lucidité psychologique d'un esprit doué de pénétration aiguë! La page 115 me laisse rêveur! Ces jeunes Russes au fond de la mine, ivres de bonheur dans leurs misères à la pensée du progrès qu'ils accélèrent, voilà une pieuse imagerie qui fait songer à la pieuse imagerie du temps de guerre! Et je doute que l'homme soit malléable au point que veut le croire M. Gide! On croit le transformer pour le plier à certaines idées; le plus souvent, ce sont les idées qu'en secret l'homme accommode à lui-même.

On trouvera dans ce livre **(Pages de Journal)** de bien curieuses pages sur les *Cahiers* de Barrès, des jugements sur Hugo, sur Bourget, sur Nietzsche, sur Mauriac, qui piquent l'esprit, et une foule d'impressions diverses qui ne laissent jamais le lecteur indifférent. Le ton du livre est modéré, sans redondances, et cependant des formules pleines, denses et qui portent, celle-ci, par exemple: « L'athéisme seul peut pacifier le monde aujourd'hui. »

Toujours alerte, toujours agréable, toujours habile à mêler le plaisant au sérieux, M. Georges Duhamel se joue dans ses **Discours aux Nuages** à travers les questions les plus variées. Toujours le don de rencontrer les points de vue d'un bon sens jamais guindé qui sait à l'occasion prendre un tour piquant. Et toujours ce ton de voix qui charme et séduit. M. André Gide ne cesse de vous contraindre à la discussion; avec M. Georges Duhamel, on a plutôt envie de se laisser bercer. Ce qu'on désirerait parfois, ce serait une manière un peu plus abrupte de prendre une question, ce serait quelques investigations dans des aspects un peu plus singuliers des problèmes, mais ce n'est pas un mince mérite que de présenter de belles et larges perspectives et de trouver régulièrement d'heureux équilibres.

On écoute avec beaucoup de plaisir M. Duhamel lorsqu'il nous parle de la langue française et de ses ressources et de ses charmes et de ses difficultés secrètes. On s'arrête un ins-

tant sur la page où il met en lumière cette mystérieuse propriété de l'expression qu'on nomme le « nombre ». Il nous révèle quel soin il apporta à « purifier le dessin mélodique des phrases ». Et quelle jolie formule celle où il définit ainsi son but: « Prêter à la raison les séductions du chant. »

Individualiste, M. Duhamel ne renie pas ce mot. Tout au contraire, il revendique ce titre.

C'est par l'individualisme sans cesse reviviscent que l'homme peut s'opposer à la mécanisation de l'homme, au triomphe de l'automatisme et de l'uniformité. Le goût et l'expérience d'un individualisme éclairé font les conditions fondamentales d'une civilisation vraiment noble et bienfaisante. Et je compléterai cette proposition en disant: Ce qui fait la grandeur d'une civilisation, c'est la volonté que manifeste la collectivité de respecter au moins et peut-être même de favoriser le libre travail des élites, c'est-à-dire des individus.

Bien loin de voir dans l'individualisme un danger pour une civilisation, M. Duhamel prétend que la mort de l'individualisme précède la décadence morale et la débâcle des nations. Et cette affirmation a bien elle aussi sa crânerie.

M. Duhamel n'est pas tendre pour la publicité littéraire, qui lui semble un véritable fléau, mais il affirme l'utilité d'une critique vivante et indépendante. « Tout ce qui peut abâtardir, affaiblir et corrompre la critique est déplorable. » Et encore: « La critique est le sel d'une société intelligente. » Lorsque M. Duhamel médite sur le paysan et son humeur chagrine et son pessimisme grognon, on savoure cette remarque pénétrante: « Etre optimiste dans ce métier serait de la jobarderie. Jacques n'est jamais content, pour n'être jamais trop déçu. » Il y aurait beaucoup à dire sur les rapports du pessimisme et de l'optimisme avec la vie. Que de cas où une vision optimiste de la vie conduit au découragement, alors qu'une vision pessimiste aide à supporter la vie!

Les dernières pages du livre sont un véritable hymne à la modération. On sait gré à M. Duhamel de laisser entendre qu'il y a modération et modération.

On ne voit pas très bien ce que deviendraient la polémique

et le style de M. Léon Daudet s'il leur imposait la vertu de modération (**Les Idées en Armes**). Sa verve combattive ne se lasse point et, comme M. Léon Daudet est doué d'une universelle curiosité, il n'est guère de question où il n'ait fait passer un vent de bataille. Les coups ne portent pas toujours, mais dans quelle guerre a-t-on vu chaque obus tuer son homme? M. Bergson, par exemple, est mitraillé ferme; sa philosophie n'est pas encore mise hors de combat. Il faut bien convenir que certains discours de guerre du grand philosophe ne furent pas toujours très heureux. Songeons à l'époque! Avec allégresse, M. Léon Daudet se livre à un véritable carnage de philosophes. Bergson, William James, Kant, Schopenhauer et quelques autres subissent des assauts véhéments, mais il est certains philosophes qui continuent à vivre, même après avoir été tués un bon nombre de fois.

Nous retrouvons dans ce livre l'aptitude de M. Léon Daudet à dresser avec vivacité de vastes panoramas d'idées; nous retrouvons aussi sa manière de faire passer sur un problème de vives et soudaines fulgurations. Ici, c'est une page riche de suc sur ces anciens combattants qui ont l'air d'abriter en eux un « secret farouche » et dont le regard est « embué d'un rêve durable » entremêlé d'alternatives d'ironie »; ailleurs, ce sont des vues rapides sur la tendance à la dispersion mentale de l'Anglo-Saxon et sur sa répugnance invincible à prévoir. Des Allemands, M. Léon Daudet met en relief la manie des origines, du développement et celle de la systématisation. On pourrait aussi prendre pour symboles de deux types d'Allemands le Faust et le Wagner de Gœthe. Le premier, avec ses aspirations fiévreuses vers un infini qui se dérobe et vers les sources premières et profondes de l'Etre; l'autre qui accumule, collectionne et classe avec une ténacité méthodique et satisfaite. Mais quelles pages vives et savoureuses sur l'esprit méphistophélique et la place qu'il tient dans l'esprit allemand et chez des hommes comme Schopenhauer et Bismarck! Ces clartés vives et rapides, jetées sur une foule de questions avec un entrain endiablé, font le charme d'un tel livre, qu'on accepte ou qu'on rejette les vues de M. Léon Daudet.

Enfin la publication du **Dictionnaire politique et criti-**

que de M. Charles Maurras, due au labeur tenace de Pierre Chardon, s'achève. Astreint à l'article quotidien, on conçoit que M. Maurras ait, lui aussi, rencontré force problèmes sur son chemin. Il se peut que certains préfèrent parmi cet immense recueil les articles littéraires. Dans l'étude consacrée à Verlaine, la présence d'une nette doctrine sur la poésie se concilie avec de très délicates et très fines impressions sur le poète. Il est une série de fragments sur Stendhal qui sont bel et bien un ravissement. La fermeté de la pensée s'unit curieusement à je ne sais quelle démarche souple, ailée, onduleuse, de l'intelligence qui enlace son objet d'étude. Et le frémissement lyrique par surcroît! Bien révélatrice de M. Maurras, son aversion fortement motivée pour le stoïcisme. Il faut lire également l'article sur Taine. Aux mots Société et Tradition, vous toucherez du doigt certaines idées directrices de M. Maurras, diaprées de nuances qui souvent surprennent. Voici une bien curieuse phrase:

> Je crois qu'il faut subdiviser le problème individualiste en deux problèmes distincts: celui de l'individu dans l'Etat et celui de l'individu dans la Société. Soyons avec l'individu contre l'Etat, mais avec la Société contre l'individu.

Un des plus beaux guêpiers qui se puissent imaginer, cette question des rapports de la Société et de l'individu!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jules Supervielle : *Les Amis Inconnus*, Gallimard. — Xavier de Magallon : *Les Bucoliques de Virgile*, « les Editions Nationales ».

Les Amis Inconnus, ce sont, au gré de l'heure et des circonstances, toutes les idées, les images concomitantes et adventices qui évoluent autour de l'image essentielle, de l'idée principale ou, tout au moins, originale en apparence. Le beau poète qui s'appelle Jules Supervielle leur offre un fier accueil, les admet à se mêler parmi ses familiers. Souvent il fut dit des « dadaïstes » que leur entreprise consistait à capter comme au hasard les vocables, quels qu'ils fussent, selon qu'ils se présentent à leur esprit, sans établir de liaison, sans se permettre aucun choix. Le choix, dans l'art subtil de Jules Supervielle, s'exerce avec la plus scrupuleuse dili-

gence, et porte moins sur les mots eux-mêmes que sur la pensée qu'ils suggèrent ou expriment. Le « discours », comme on disait au temps des bienheureuses rhétoriques, le discours s'enchaîne. Avec moins de rigueur, on le peut admettre, que dans le développement classique, ou, plutôt non: autrement, par un procédé qui diffère. La lignée Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé nous habitua dès longtemps à ne nous soumettre qu'avec force réserve aux règles scolastiques de la logique officielle, et surtout à nous passer de tout le superflu appareillage des transitions auxquelles les raisonneurs s'estiment contraints d'avoir recours. Mallarmé ne donne que les cimes ou résultats suprêmes qui impliquent pour qui le lit les contrastes élémentaires dont elles se constituent et qu'elles résument en soi. Supervielle institue et mène à bien un système nouveau. Présences contrôlées, souvenirs, suggestions, réalités et songes sont traités au même plan; des relations vivantes s'établissent de ce qui est à ce qu'on pense; leur qualité d'existence est égale; on ne se préoccupe plus si existe vraiment la chose qu'on pense ou si la chose qui existe est pensée. Voici, pris au hasard, *le Spectateur:* il fait beau dans la chambre; sous les objets les plus proches se décelait de la joie. J'appellerai cette première vision ou constatation le thème. Si je déplace une étoffe, qu'eût-on dit naguère? Que ce mouvement a créé un jeu de lumière, comme si avait éclaté à la lumière le battement d'aile d'un oiseau-mouche surpris au nid. A chaque pas l'esprit est appelé à accepter ou à rejeter dans ses détails la similitude proposée. Ici, non: la métaphore surgit, on n'a le temps de rien débattre; elle maîtrise, ou l'effet est manqué; l'impression est produite avant qu'on ait délibéré de l'examiner:

En déplaçant une étoffe
Il s'en échappait parfois
Vite comme un oiseau-mouche
Dont se découvre le nid.

Voilà en quelle manière le poète, comme dit l'auteur, se rend sur terre toutes choses amicales. Et dans ce grave et magique recueil, très varié et plus particulier que ceux qui l'ont précédé, il étudie, il nous représente ce cheminement du monde extérieur pour être recueilli, en quelque sorte, en la

terre ferme de l'amitié. Ce sont des itinéraires entre le dehors et le poète, ou de secrets couloirs de l'indifférence à l'amitié et à l'amour.

Tous ces poèmes sont beaux, dans la retenue si savante du verbe, obligé au sacrifice de tous les effets coutumiers et de toutes les parades, de tous les appels de couleurs, de toutes les hardiesses, souvent dérisoires, qui sont adresses de virtuose ou ostentations puériles. L'artiste cède, descend du tréteau, de lui à ses amis aucun rang ne les distingue, leur importance est la même, tout se partage. Le prodige c'est que le ton si simple, réduit presque, non pas encore au dénuement ni au vulgaire, mais au plus ordinaire de l'expression usuelle, en réalité, concentre en soi un secret de puissance et de justesse, de pureté encore qui jamais ne se dément ni ne se laisse troubler. Telle la profondeur de la personnalité chez ce très grand poète; c'est à mesure qu'il en restreint, en affaiblit les dehors formels, qu'on s'assure le mieux de ce qu'elle renferme de substantiel et de solide.

La « demeure » est entourée, assaillie du désir amical de toutes choses. La montagne hésite : comment entrer avec toute ma hauteur, mes roches, qu'altère le ciel? Le feuillage des bois, le monde branchu, feuillu, peut-il assaillir ce lit blanc qu'il aperçoit par la croisée? L'homme qui écrit ne l'a même pas vu, et cherche au fond de lui.

> Des arbres différents qui comprennent sa langue.
> Et la rivière dit : « Je ne veux rien savoir,
> Je coule pour moi seule et j'ignore les hommes,
> Je ne suis jamais là où l'on croit me trouver
> Et vais me devançant, crainte de m'attarder.
> Tant pis pour ces gens-là qui s'en vont sur leurs jambes.
> Ils partent, et toujours reviennent sur leurs pas. »

Mais seule sage en sa pensée, et plus consciente des justes solidarités,

> Mais l'étoile se dit : « Je tremble au bout d'un fil,
> Si nul ne pense à moi je cesse d'exister. »

Un jour, il serait bon qu'une étude plus approfondie expliquât la très naturelle et haute évolution de l'art de Supervielle depuis *les Poèmes de l'Humour Triste*, si remarquables déjà,

par les *Poèmes*, par *Débarcadères* où se cantonne un poète de l'exotisme intéressant entre les autres, jusqu'aux suggestives *Gravitations*, jusqu'au *Forçat Innocent*, jusqu'aux actuels *Amis Inconnus*. La forme, la technique, la prosodie du poète ne seraient pas moins intéressantes à suivre que les démarches, chez lui et dans leur présentation, de ses sentiments et de sa pensée.

Déconcertantes demeurent à l'infini les solutions qui se proposent à la grave question de la traduction des poètes étrangers. Que de difficultés s'entassent, sinon des obstacles. Il semblerait, en principe, que M. Xavier de Magallon, en justifiant son essai de rendre en vers français **les Bucoliques de Virgile,** eût pleinement raison, s'il estime que, en premier lieu, il convient au poème de la langue du poète original d'être transposé en un poème dans la langue et par le mérite poétique du traducteur. M. de Magallon ne répudie pas les autres conditions nécessaires à une bonne traduction, exactitude du sens, respect des images et des effets trouvés dans l'original par le moyen du rythme, de la place qu'occupent les mots, autant que possible, de leur son, etc... M. de Magallon va sans crainte à l'extrême: égalité parfaite du nombre des vers, donc, implicitement, serrant au plus près, traduction d'un vers pour un vers, à mesure. Une telle ambition est-elle réalisable? Le beau poète de l'*Ombre* n'est point très éloigné de nous le démontrer par son exemple. L'atmosphère de chacune des dix *Bucoliques* et de leur ensemble se trouve suffisamment suggérée sans doute. Mais comment, en dépit de la ressemblance approximative de l'hexamètre latin à l'alexandrin français, des vers de mesure syllabique et, de plus, rimés, donneraient-ils l'idée des vers fondés sur l'ordonnance quantitative des syllabes longues et brèves? Je m'émerveille assurément, au début de la quatrième, de lire:

O Muses de Sicile, enflons un peu la voix,
A tous ne peuvent plaire et les chants et les bois,
Ou chantons des forêts qui d'un consul soient dignes.
De l'âge cuméen voici les derniers signes,
Le grand ordre des temps recommence son tour :
Saturne va régner, la Vierge est de retour;
Déjà descend du ciel une race nouvelle.

Je ne cherche pas chicane au traducteur; les menus changements, les atténuations ne me gênent pas, — et il y a, à côté du latin, un poème, je l'accorde. Un peu plus loin, lorsque « des lions se riront les brebis » prétend rendre *nec magnos metuent armenta leones*, j'ai le sentiment que X. de Magallon force, et partant dénature la pensée de Virgile. Il me répliquera que, traduction en prose rythmée ou non, de stricte observance ou relâchée, en vers rimés ou non rimés et dans quelque rigueur de cadence qu'on l'ait voulu faire, des abandons ou des abus de ce genre-là sont inévitables; il y en a toujours. Gagne-t-on, toute la question se résume à cela, sous prétexte de donner des vers pour remplacer des vers, à multiplier les circonstances où ces adultérations de la pensée s'imposeront, sans qu'on y puisse échapper? Je conviens que, dans la présente traduction, dont l'exactitude et l'adresse verbale ou prosodique tiennent du prodige, de telles défaillances sont moins fréquentes que l'opinion la plus favorable n'était en droit de l'attendre. Raison de plus, quand on est un latiniste aussi scrupuleux et diligent, un poète apte à pénétrer et à rendre en poète sûr à ce point les intentions et les effets du texte original, de se demander s'il n'est pas un système à découvrir, moins rigoureux enfin et plus souple, où l'on se pourrait épargner des embûches dues précisément au système qu'on suit.

Pourquoi chercher si loin? Oui, la traduction de Xavier de Magallon satisfait en moi, presque autant qu'un beau poème original, l'amateur de vers, et plus que toute autre traduction des *Bucoliques* que j'aie lue, l'adorateur passionné de Virgile. C'est l'estime où je tiens Xavier de Magallon qui m'inspire l'ambition de faire disparaître ce *presque* de ma phrase, si bien que j'en oublierais que j'aie affaire à une traduction et qu'un texte divin, original, se puisse opposer — et triompher! — au poème merveilleux des *Bucoliques* françaises.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Philippe Hériat : *La foire aux garçons*, Denoël et Steele. — Constantin : *Le Paradis empoisonné*, Emile-Paul. — Jean Martet : *Monseigneur*, Albin Michel. — Jeanne Galzy : *Jeunes filles en serre chaude*, Gallimard. — Marcelle Tinayre : *Château en Limousin*, E. Flammarion. — Léon Creissels : *La passion folle*, Albin Michel. — Joe Bousquet : *Le rendez-vous d'un soir d'hiver*, Editions René Debresse.

Le nouveau récit de M. Philippe Hériat, **La foire aux garçons,** marque un progrès considérable sur les œuvres précédentes de ce romancier encore jeune, et permet de lui prédire une belle carrière. Brusquement, il s'est désempêtré des bavardages de *La main tendue*, il a rejeté les déclamations romantiques de *L'araignée du matin* et, affermissant les muscles de *L'Innocent*, il nous a donné sur les mœurs d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui un roman réaliste de premier ordre. Remy Chasseau (Micky) son héros est un gentil garçon, doué pour le dessin décoratif et qui se trouve bientôt mêlé à un monde où la morale est facile: celui du music-hall et de ses annexes. (Notez que cela restreint fort sagement la portée de la satire de M. Hériat et la garde de toute généralisation hasardée.) Gros marchand de fromages aux halles, Chasseau père blâme les ambitions artistique de Micky et le laisse se débrouiller tout seul. Micky est joli garçon, vigoureux, habile au déduit (d'instinct) et se tire très bien, trop bien d'affaire... Pas de la façon ignoble que vous croyez, cependant. Les dames qui font vivre aujourd'hui les garçons, ne les paient point argent comptant: elles les aident. Elles ont tant de moyens pour cela, et de relations! Et la plupart des « gigolos » n'ont pas le dos tout crûment passé au vert: une légère teinture, seulement. C'est assez que l'amour ne leur coûte rien, jamais rien, même quand il leur arrive d'être riches, et surtout qu'ils soient incapables de résister à la femme qui les désire, fût-elle d'âge canonique... Ils manquent totalement de caractère, et je crois que la veulerie née du relâchement de la guerre et de la fausse prospérité de l'après-guerre, leur a façonné des âmes de filles. Finis à trente-cinq ans, ils restent des enfants jusque-là; des enfants paresseux et jouisseurs, mais câlins, soucieux de plaire, avec un brin d'esprit sportif (la nuance est marquée avec finesse par M. Hériat) et qui ne demandent rien, tant qu'ils ont, s'ils se laissent

donner quand ils n'ont plus... Pour bien préciser la personnalité puérile de ses garçons, M. Hériat a eu cette trouvaille — qui me paraît admirable — de douer de sentiment maternel la plus sympathique d'entre les « femmes à hommes » qui font l'amour avec eux. « Je suis quiet », soupire Micky dans les bras de celle-ci. Et, de son côté, elle n'est jamais plus heureuse que pendant une saison au bord de la mer, où elle vit chastement avec son amant, à le regarder pêcher des oursins dans les rochers, comme un gosse... Dégoûté de certain scandale auquel il s'est trouvé mêlé, Micky décide de fuir au fond du Tarn une société dont la corruption l'épouvante. Mais vous connaissez les vers de Musset:

> Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter le premier clou sous sa mamelle gauche...

Micky est empoisonné jusqu'au tréfonds par la comédie érotique qu'il a jouée. Près de la jeune fille dont il fait son épouse, il recommence les gestes étudiés qui lui ont trop bien réussi avec ses maîtresses. Il n'est plus assez naturellement viril, assez *simple*, pour pouvoir aimer. Mais sur ce châtiment du simulacre auquel son héros s'est précocement adonné, M. Hériat insiste à peine. La morale qui se dégage de son livre est discrète. Le tableau de mœurs de celui-ci, en revanche, audacieux souvent, est beaucoup poussé. Il l'emporte sur l'analyse des caractères. Il y a là une vérité, notamment dans le dialogue, qui fait le plus grand honneur aux qualités d'observation de M. Hériat.

Nous retrouvons dans **Le Paradis empoisonné,** par M. Constantin, les principaux personnages de *Don Juan les Pins,* le premier volume de la trilogie « Les dieux sans âme » que ce nouveau romancier a entreprise: le comte Yves de Vezet, d'abord; Mily, ensuite, la Suissesse qu'il a séduite et dramatiquement arrachée à son monstre de mari. Yves est-il heureux avec la femme qu'il aime? Non. Elle est trop physiquement éprise. Ce singulier garçon que la possession rassasie tôt, se sent amoindri dès qu'il n'est plus en « disponibilité » — pour parler comme M. André Gide — c'est-à-dire dès qu'il ne peut plus faire auprès des femmes l'essai de son exceptionnel pouvoir de séduction. Le désir, non le désir

tout court, mais celui de conquête, l'exalte. Comblé, il semble avoir perdu toute raison d'être. Cette fois, quoique enchaîné, c'est sur une jeune Danoise, Mérète Balsgaard, et sur sa mère, une doctoresse, qui milite en faveur de l'émancipation totale du beau sexe, qu'il jette son dévolu. Quelle tentation d'amener ces ennemies de l'amour à résipiscence! Mais la facilité de sa victoire sur la doctoresse le prend de court. Yves est de ceux dont le plaisir ne récompense qu'une lutte ardue. Rien de meilleur pour lui que de résister au délire des sens, et quelles délices de mesurer son triomphe à l'intensité du délire dans lequel il a jeté sa proie! C'est fort bien vu, et le personnage, malgré son égoïsme et sa névrose, demeure sympathique à cause de l'aspiration désespérée qui l'habite. Il va de soi qu'il triomphe de la jeune Danoise comme il avait triomphé de sa mère... Mais s'il rend Mily malheureuse à cause de Mérète, il met celle-ci dans un tel état d'exaspération sensuelle qu'elle se donne au premier venu... La mort, une mort héroïque à bord d'un yacht, un jour de tempête, rachètera la folie de ce tourmenteur. A ce curieux portrait d'un don Juan plus romantique, sans doute, que contemporain, M. Constantin a donné pour fond la société danoise. Rien, ici, de la satire — amusante, d'ailleurs — de M. Maurice Bedel. L'exactitude même. A la faveur de l'érotisme du héros de M. Constantin, nous voyons comme à travers une loupe les causes secrètes du féminisme scandinave. C'est la maladresse ou la brutalité des hommes qui a poussé, là-bas, les femmes à l'extravagance en matière sexuelle. Nous nous en doutions bien un peu; mais le roman de M. Constantin met les points sur les i. Il est très documenté, ce roman; très dense (un peu alourdi de discussions, peut-être...). C'est l'œuvre d'un bon observateur, mais aussi d'un analyste subtil du cœur humain et qui a le sens du pathétique.

M. Jean Martet est un charmant conteur, mais il est, aussi, un artiste; à preuve le milieu médiocre qu'il a choisi d'évoquer pour douer de crédibilité la plus extraordinaire des aventures dans **Monseigneur.** On serait tenté, en lisant ce livre, de s'écrier: « C'est le sujet du roman de M. Henri Lavedan, *Sire.* » Et il s'agit ici, il est vrai, comme dans le spirituel récit du plus « boulevardier » des académiciens,

d'un individu qui passe pour le descendant de Louis XVI. Seulement, attention! Louis, le héros de M. Martet est le premier dupe de l'histoire qu'un rat de bibliothèque a inventée, et — c'est un brave ouvrier! Le mystificateur ou plutôt l'imposteur a cherché son sujet dans le peuple et — à part un dîner chez des légitimistes, au cours duquel Louis se laisse placidement fêter, comme s'il était déjà sur le trône — c'est dans le peuple que se passe presque tout entier le roman de M. Martet. Rien d'improvisé dans la peinture des petites gens du quartier (celui qui englobe la Chapelle expiatoire) où le serrurier Louis mène une existence honnête et régulière; se fiance, puis se marie. M. Martin a de l'imagination, mais il sait faire usage du détail vrai, et telle est la raison pourquoi il attache. Ce qu'il narre est plausible. Louis aurait pu être l'héritier direct des Bourbons, le descendant de ce roi martyr qu'il rappelle au physique et au moral, et l'on comprend que le bonhomme qui a fait sa généalogie en arrive à douter de l'avoir inventée de toutes pièces.

Le roman de Mme Jeanne Galzy, **Jeunes filles en serre chaude,** est fort intelligemment écrit, curieux, émouvant même, par endroits, mais quelque chose me gêne pour en faire l'éloge: c'est qu'il évoque trop le souvenir d'œuvres déjà lues ou vues. *Demoiselles en uniforme,* d'abord (et certain film de moindre qualité: *Huit jeunes filles en bateau,* je crois); *Poussière* de Rosamond Lehmann; *A l'ombre des jeunes filles en fleurs; Le grand Meaulnes*... Nous sommes à l'Ecole de Sèvres (la Normale des demoiselles). Au premier plan, la forêt de Saint-Cloud, qui fait rêver d'aventures; Paris, dans le lointain, qui donne la nostalgie des plaisirs. Les saisons passent, les examens se préparent, lectures dans la bibliothèque, fêtes. Divers types d'élèves. Isabelle Rives, l'héroïne, enfin, et l'assistante d'anglais, au charme trouble, Gladys Benz... Les esprits fermentent — à l'âge de l'éclosion des instincts — entre les murs étroits de l'école, celui d'Isabelle, surtout, qui s'abandonne au pouvoir de Gladys (jusqu'où?...) L'amour qu'elle rencontre dehors, à chaque *week end* dans « le royaume perdu » d'Alain Fournier, la dispute à l'enfer de la femme damnée... Mais ce combat est un peu bien artificiel ou l'opposition facile entre l'attrait naturel de l'homme

et la séduction perverse de la femme. On prévoit trop, en outre, les réactions d'Isabelle. Pour tout dire, il semble que Mme Galzy ait, ici, manqué de conviction. Volontaire plus qu'inspiré, tel me semble son roman. Il laisse la pensée hésitante entre ces œuvres — qu'il n'a pas imitées, sans doute — mais que je n'ai pu me défendre de citer tout à l'heure.

Ce que j'ai particulièrement goûté dans le récit de Mme Marcelle Tinayre: **Château en Limousin,** c'est son atmosphère. « Roman vrai », dit le sous-titre de ce récit, et il est certain qu'on trouve des romans tout faits dans la vie. « L'affaire » Lafarge (la célèbre empoisonneuse) en est bien un dont on pourrait attribuer l'invention soit à Balzac, soit à Flaubert, sinon à Stendhal, ou plus simplement encore à Frédéric Soulié... Son manque d'art, qui fait qu'il « mendie » un auteur, n'empêche qu'il soit doué d'un certain caractère qui le situe, et lui donne un air de parenté avec une famille romanesque déterminée. Il est d'époque. Fin romantisme, c'est-à-dire que Mme Lafarge est à la fois mi-héroïque et mi-bourgeoise. Mme Marcelle Tinayre a rendu avec exactitude l'esprit de cette ambitieuse, avide de considération, et évoqué le milieu qui l'explique s'il ne la justifie. Car cette cérébrale « hypocrite », ou *mythomane* comme on dirait aujourd'hui, fut un monstre.

Dans **La passion folle,** M. Léon Creissels nous conte à son tour un autre drame emprunté à la chronique judiciaire: l'assassinat du docteur Cassan, à Albi, par son domestique, Justin Durand. Cette fois, le cas est plus brutal ou plus grossièrement pathologique. Mme Lafarge a l'allure d'une levrette à côté de ce gorille, et son cas est infiniment plus complexe. S'ils furent des maladroits, l'un et l'autre, la dame du Limousin n'en est pas moins, intellectuellement, de cent coudées au-dessus du paysan affolé par le rut. Les preuves matérielles de son crime ont beau l'accabler, la subtilité de sa défense jette le doute dans l'esprit de ses juges. Tandis que Justin...

Des variations lyriques sur le thème de l'amour, voilà ce qu'on trouve dans le petit livre subtil de M. Joe Bousquet: **Le rendez-vous d'un soir d'hiver.** C'est vaporeux ou embrumé, flou à dessein pour créer la sensation de l'indicible.

Cela se passe au delà des actes, dans ce domaine de la pensée et du sentiment — du sentiment-pensée — où la passion délivrée des liens matériels s'élargit pour tendre à l'infini.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Œdipe Roi, **tragédie de Sophocle, traduite par Jules Lacroix, à la Comédie-Française.**

Je ne dois pas être le seul en qui la reprise faite à la Comédie-Française de l'*Œdipe Roi*, de Sophocle, aura réveillé les souvenirs qu'il conserve des représentations où l'on vit Mounet Sully dans cette sublime tragédie. Il y a bien longtemps de cela, puisqu'il y a déjà dix-huit ans que Mounet Sully est mort, et cependant l'impression laissée par ce spectacle conserve une force impérieuse. Ce fut une réussite si saisissante qu'elle constitue l'un des plus hauts sommets où atteignit jamais l'art théâtral. L'art de la mise en scène n'avait cependant pas encore en ce temps-là fait les progrès mirobolants qu'on lui vit accomplir depuis et qui lui permirent de donner aux spectacles des music-halls tant d'éclat que tout voulut ressembler à un spectacle de music-hall. On ignorait alors l'art de descendre, face au public, de gigantesques escaliers et l'on n'avait pas eu l'idée d'installer sur nos théâtres des séries de marches inutiles, mais destinées à montrer comment les comédiens savent les gravir ou les dégringoler, si ce n'est s'y rouler comme terrassés par le haut mal. On ne savait pas non plus colorier ingénieusement les éclairages. Des projecteurs n'aveuglaient point les comédiens, et l'on se contentait de baisser la rampe quand on voulait faire la nuit. On n'avait pas non plus l'idée de faire faire aux chœurs de la gymnastique rythmique ou des mouvements respiratoires. Les décorations étaient ingénues et faites pour tromper l'œil. Le carton, la toile peinte, imitaient avec application la pierre et le feuillage. On manquait d'érudition, on n'essayait point de localiser les mythes dans la préhistoire et l'on imaginait tout naïvement qu'*Œdipe* avait vécu hier, c'est-à-dire au temps de Phidias et qu'il habitait un palais semblable au Parthénon. Cette architecture classique et familière, un cyprès, une statuette alexandrine,

des figurants vêtus comme des bergers de Théocrite, voilà les moyens dont on se servait efficacement pour suggérer à l'esprit docile du public une suffisante impression d'hellénisme. Par-dessus une robe de laine, heureusement drapée, Mounet Sully ne craignait point de s'envelopper dans cette pourpre de théâtre dont l'usage remontait au moins à Talma, et, le front ceint de bandelettes, ressemblant à Jupiter, il laissait lui aussi dans la mémoire un souvenir de divinité grecque. La chose semble toute naturelle et l'on accepte par avance l'idée que l'interprète d'*Œdipe* ou des tragédies grecques de Racine ait offert aux yeux l'apparence d'une créature olympienne. Or, cette idée était entièrement fausse. C'était une convention du jugement, aussi bien que de la sensibilité. C'était une confusion établie entre la draperie et ce qu'elle recouvrait. Mounet Sully n'avait rien de la majestueuse sérénité, ni de l'impassibilité tranquille qui nous semblent les attributs essentiels de l'art grec. Il n'était ni stable, ni reposé. Il était romantique et ne se rapprochait point de Phidias, mais de Michel-Ange. C'est chez Michel-Ange qu'il trouvait ses pareils. Il ne provenait pas du Parthénon, mais de la Sixtine. Il était le frère tourmenté des Ignudi. Prompt à s'abattre comme à s'insurger, il avait leur élégance pleine de tourments, leur athlétisme, leurs nerfs malades et leur énergie minée par la morbidesse.

S'il est possible, par ces allusions à des choses plastiques, de donner une idée de ce qu'était sa beauté physique, il est plus difficile de suggérer ce que fut sa voix et l'empire qu'elle exerçait sur ses auditoires. Elle était étendue et puissante. Un souffle énorme lui permettait d'exhaler de longs gémissements que l'on ne saurait comparer qu'aux notes tenues sur l'orgue. C'est à l'orgue en effet qu'elle faisait songer. Elle en avait tous les registres, depuis le bourdon jusqu'à la voix céleste. Il la maniait comme par mégarde, mais en virtuose, passant des cris les plus féroces et les plus violents à des murmures d'une douceur ouatée. Cette voix retentissante ou sombrée ne pouvait se comparer qu'avec un élément sonore. L'orage, la tempête, la soulevaient de clameurs et elle s'apaisait avec la brusquerie subite des forces naturelles. Elle allait d'un extrême à l'autre par d'étranges pas-

sages. A ses éclats succédaient ses suavités et l'on avait parfois l'impression que c'est par chavirement, puis par réveil soudain que les uns succédaient aux autres.

Des dons naturels d'une si rare beauté n'eussent été que peu de chose sans l'âme qui les faisait valoir. Jamais aucun artiste d'aucun ordre, nul poète, nul orateur, nul peintre improvisant en liberté dans une heure de fougue devant un motif privilégié, ne donna comme Mounet Sully l'impression qu'il était perpétuellement transporté par l'inspiration: qu'il se trouvait en état de transe.

Ce n'était pas un réaliste. Il avait d'une déclamation chantée qui n'avait point de rapport avec le discours humain, et la représentation de la vérité n'était point le but de son étude. Il était lyrique comme un beau nuage et, comme lui, il habitait des régions du ciel où l'on ne peut vivre. Là, il s'abreuvait aux sources de la poésie et il ne la rendait pas seulement apparente dans les poèmes magnifiques qu'il lui arrivait de déclamer, il la retrouvait même au travers de textes sans beautés vraies. A travers l'adaptation que Jules Lacroix fit d'*Hamlet,* il rejoignait Shakespeare lui-même. Par delà François Coppée ou Henri de Bornier, il voguait dans un univers magique où ces poètes étaient bien étonnés de se voir introduits; du mol Orosmane de Voltaire lui-même, il faisait une sorte de dieu vivant, et l'on sait que, si l'adaptation d'*Œdipe Roi* semble encore aujourd'hui recéler des beautés authentiques, c'est parce qu'il l'en a comblée.

Sa première et sa dernière entrée, au début de la tragédie puis à son terme, constituaient assurément les deux instants les plus impressionnants de ce spectacle admirable. Tandis qu'aujourd'hui, lorsque le rideau se lève sur ce que les peintres de décors nomment une architecture cyclopéenne, défilent, avant que le drame s'engage, aux sons d'une marche funèbre, quelques enterrements aux flambeaux, qui matérialisent à nos yeux les conséquences de la peste dont la contrée est ravagée, — jadis dans une lumière matinale, Mounet Sully s'avançait entre les colonnes de son palais, qui se profilaient devant le paysage. S'arrêtant au haut des marches, majestueusement appuyé sur le sceptre et se présentant de profil au public, il prononçait le premier vers de la tragédie, ce vers

si simple auquel sa diction seule a conféré une sorte de beauté éternelle et qu'elle a frappé d'une césure ineffaçable après le second pied:

Enfants !
Du vieux Cadmus, etc...

et il baignait ces mots de toute la sollicitude affectueuse qu'un chef peut témoigner aux peuples qui se confient à lui et du bonheur desquels il a pris la haute responsabilité.

Entre ces mêmes colonnes, il faisait sa dernière apparition, précédé par des vociférations de douleur, sans sceptre ni diadème, la tête voilée, chancelant et tâtant du pied pour les reconnaître les marches qu'il lui fallait descendre, et, lorsqu'il découvrait son visage, il montrait des yeux qui saignaient si terriblement, par l'effet d'un maquillage féroce, que les spectatrices sensibles ne pouvaient en supporter la vue, mais qu'elles s'évanouissaient d'effroi.

Je crains d'ajouter par ce dernier trait une ombre légère de ridicule à la figure que je suis en train d'évoquer. Il est cependant bien vrai que nombre de femmes s'évanouirent quand Mounet Sully leur montrait le visage sanglant d'Œdipe et que d'autres refusèrent d'aller contempler ce spectacle, tant la réputation terrifiante qu'on lui avait faite leur semblait redoutable pour la fragilité de leurs nerfs. Cependant, cette horreur qui fut si active, si agissante, ne se retrouve point sur les documents d'époque qui se proposent de nous la restituer. Quelques personnes mêmes trouvent risibles les photographies de l'Œdipe de Mounet Sully, montrant un visage souillé de sang au-dessus de ses enfants qu'il serre contre lui dans ses bras. La beauté si authentique que nous avons eue devant nous ne reparaît point certainement dans ces images pâlies, quand elle se conserve si miraculeusement dans notre mémoire. C'est le cruel destin des comédiens.

Si élevé que soit leur art, il se mêle toujours à son expression je ne sais quelle part qui tient à la mode et qui n'est sensible qu'à leurs contemporains exacts et qui se corrompt en se décomposant. Qu'on nous présente d'anciens portraits d'acteurs célèbres, ils nous font un mystère de l'empire exercé jadis par eux. Est-il possible qu'un public ait frémi en voyant

Adrienne Lecouvreur telle que les artistes qui vécurent près d'elle l'ont représentée? Comment pouvait-elle retrouver le pathétique et le naturel sous tant d'ornements qui la surchargeaient? Et cependant, c'est bien elle qui faisait verser des larmes lorsque, dans la *Mort de Pompée,* elle entrait en scène, tenant en main l'urne qui contenait les cendres de son époux et qu'elle prononçait ces admirables vers de Corneille:

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Eternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié!
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Charles Nicolle, en collaboration avec René Leriche, Robert Debré, Pasteur Vallery-Radot : *L'Expérimentation en médecine*; Leçons du Collège de France; Alcan.

Charles Nicolle, savant illustre, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, nommé — alors qu'il était déjà prix Nobel — à la chaire de Médecine du Collège de France, a inauguré à Paris un enseignement très vivant et personnel. Ce qui en fait l'originalité, c'est que Charles Nicolle se fait seconder par des collaborateurs réputés, en dehors même des spécialistes. C'est ainsi que, cette année, Georges Duhamel s'est vu confier une des conférences du cours de Médecine, — Georges Duhamel que les succès littéraires ont empêché de poursuivre des recherches de laboratoire qui promettaient d'être fécondes.

L'Expérimentation en Médecine, ce sont les Leçons de la 3e année : 7 leçons de Nicolle; 2 leçons du Dr Debré, 2 leçons du Dr Vallery-Radot.

Ch. Nicolle recherche quelles doivent être les qualités de l'expérimentateur. Outre l'habileté technique, l'ordre est une qualité essentielle :

Il n'est pas possible, même aux intelligences d'élite, de se passer de l'habitude de l'ordre. ...Sans doute dans le cerveau, comme

dans la distribution du travail, une certaine fantaisie est permise, même louable. Ce qui paraît discorde à l'étranger peut être une sélection en cours entre les moyens d'étude, une introduction à l'ordre... Le désordre n'est pas que mangeur de temps, compliqua-teur ; ce qui suffirait à le condamner. Dans une science où tout phénomène surajouté fait figure d'embûche, le désordre ajoute aux menaces inévitables d'erreur le danger d'erreurs évitables.

Quelques pages plus loin, je relève la phrase suivante :

On ne s'improvise pas expérimentateur, bien qu'au cours de sa carrière, le savant doive improviser sans cesse.

L'auteur insiste sur la nécessité de l'expérimentation sur les animaux. On a souvent protesté contre les expériences sur les animaux vivants. Mais le cannibalisme est universel; il est la loi même de toute existence.

Dévorer ou être dévoré sont les seules perspectives que le destin offre aux êtres. Dévorer, manger, c'est tuer; se laisser dévorer, le suicide. Nos maladies ne sont qu'épisodes de cette lutte universelle.

En combattant la maladie, nous vouons des milliards d'êtres, les Bactéries, à la mort. Allons-nous compatir à l'hécatombe des infiniment petits? Que penser de ces gens qui, « sans nécessité, pour le plaisir de tuer, pour celui de l'exercice, du sport, par tradition, par gloriole, s'accoutrent de ridicules costumes et partent joyeux pour poursuivre, affoler, détruire un innocent gibier » ? Et quel éloquent enseignement qu'une visite aux abattoirs des deux Amériques!

Le Dr Nicolle discute aussi la question de l'expérimentation sur l'Homme, sujet téméraire qui n'avait pas été jusqu'ici traité en public.

L'auteur raconte longuement, dans des pages émouvantes, la lutte qu'il a poursuivie contre les maladies qui sévissent dans le bled africain. Quand on explore des territoires contaminés, c'est tout autre chose que le travail dans un laboratoire, propre, tranquille, bien outillé. Aussi, le Dr Nicolle ironise-t-il au sujet de ces savants, costumés d'une blouse de bon style, assis devant leur table d'expériences, « corrects comme des microscopes », et qui travaillent avec sérénité, sans aucun souci (en dehors des soucis académiques) : « Tra-

vail bien fait, exact, travail de gentleman et de fonctionnaire. »

Dans le même volume, le Dr Leriche, de Strasbourg, traite de l'expérimentation en chirurgie :

> Le premier problème à aborder est celui de la vie du tissu conjonctif. Pour nous, c'est le grand tissu. Toute la chirurgie dépend de sa bonne volonté... C'est lui qui fait nos cicatrices, lui qui répare nos plaies... Le conjonctif a un dynamisme extraordinaire que les cultures de tissus matérialisent admirablement.

Il est soumis aux influences des sécrétions internes, à celle de l'hypophyse en particulier. Un excès de la sécrétion du lobe antérieur de cette glande produit l'acromégalie. Par des injections intrapéritonéales quotidiennes d'un extrait hypophysaire à un petit bouledogue, Cushing a fabriqué un animal bizarre, qui semble échappé d'une « ménagerie romantique ».

Parmi les médecins actuels, Pasteur Vallery-Radot est de ceux qui contribuent le plus au rajeunissement de la médecine; ses recherches sur l'anaphylaxie (ou sensibilisation des organismes aux poisons) sont des plus intéressantes.

Petit-fils de Pasteur, il expose, dans le présent volume, l'état actuel de la question des générations spontanées, et, à propos de Pasteur, il nous fait des révélations curieuses.

> Pasteur n'a pas affirmé que la génération spontanée est impossible.
>
> Le 19 mai 1861, il dit : « Vous le remarquez, je n'ai pas la prétention d'établir que jamais il n'existe de générations spontanées. »
>
> Non, Pasteur ne niait pas la possibilité de créer un jour la vie. Une barrière lui apparaissait entre les produits minéraux et les produits du monde animal ou végétal, ceux-ci seuls étant dyssymétriques, mais cette barrière ne lui semblait pas infranchissable.

Dans un des cahiers de notes de Pasteur, le Dr Vallery-Radot a relevé la phrase suivante : « La génération spontanée, je la cherche sans la découvrir depuis 20 ans. Non, je ne la juge pas impossible. » Et aussi celle-ci : « Si vous voulez être au nombre des esprits *scientifiques*, il faut vous débarrasser des idées et des raisonnements *à priori* et vous en tenir

aux déductions nécessaires des faits établis, et ne pas accorder plus de confiance qu'il ne faut aux déductions de pures hypothèses. »

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur Franck Mayrac: *La Médecine et les Médecins dans l'Œuvre d'Anatole France,* Imprimerie Régionale, 59, rue Bayard, Toulouse. — Docteurs Léon et Raymond Dieulafé: *L'Enfant, Morphologie, Evolution, Anatomie Médico-chirurgicale,* Baillière et Fils. — Docteur Cabanès: *Mœurs intimes du Passé,* Albin Michel. — Docteurs Lucien, Parisot et Richard: *Traité d'Endocrinologie; L'Hypophyse,* Gaston Doin et Cᵒ. — Marie Bonaparte: *Edgar Poe,* Denoël et Steele. — Docteur Le Geard: *La Neurasthénie,* Parisis-Edition, 37, rue des Acacias, Paris. — Docteur René Cruchet: *La Conquête Pacifique du Maroc,* préface de M. Th. Steeg. Berger-Levrault. — Docteur Félix Regnault: *L'Amour chez George Sand.*

La thèse inaugurale que le docteur Franck Mayrac a soutenue devant la Faculté de Lyon, sur **La Médecine et les Médecins dans l'œuvre d'Anatole France,** fait honneur à ce jeune confrère par l'étendue des connaissances littéraires et scientifiques qu'elle révèle. Le style, pur, prouve qu'un tel choix n'est pas du hasard, mais d'affinités grandes entre le maître et son commentateur.

Enfant d'un siècle de science qui aura vu se développer l'anesthésie, l'antisepsie, la bactériologie, la chirurgie, l'anthropologie, la neuro-psychiatrie, Anatole France est « l'écho harmonieux de cette nouvelle Renaissance ». La médecine est sa terre de dilection, et surtout la psychiatrie. Il a une haute conception de la mission médicale, et, si de fort belles pages témoignent de son admiration, surtout pour le médecin de campagne, son ironie — qui s'exerce sur les pontifes — n'est jamais méchante. Mayrac, après une excellente mise au point historique, et nous avoir dit ce que pensait son bon maître de l'esprit « scientifique » et du rôle de l'idée dans la recherche, nous montre les qualités de « clinicien » de l'écrivain. Pathologie externe (assassinat par plaie de poitrine de Dominus Hieronymus Coignard, presbyter), pathologie interne (la pneumonie de Sylvestre Bonnard), pathologie exotique (l'affection hépatique du docteur Longuemare, dans *Jocaste*), thérapeutique d'urgence, psychiatrie surtout, avec les hallucinations, les délires, la place exagérée (c'était de l'époque) de l'hystérie (pauvre hystérie, ce qu'elle est mai-

gre aujourd'hui!) et de la « fièvre cérébrale », médecine légale, criminologie, rien n'y manque. Décidément, comme Balzac et les Goncourt, comme Paul Bourget, A. France est un excellent élève. Chose curieuse (peut-être un peu flattés) nous sommes moins sévères pour ces « amateurs » que la critique universitaire. M. Gustave Lanson n'a-t-il pas dit, en effet: « La science a été plus compromise qu'honorée par toutes ces contrefaçons littéraires, conséquences naturelles de la souveraineté qu'elle exerce sur le monde moderne. »

Anatole France, épris de curiosité scientifique, a été sauvé par sa prudence, son entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique. Bornant son étude et ses soins à l'observation, se méfiant des théories, il n'a ainsi jamais forcé son talent. Mayrac n'hésite pas à lui décerner des « boules blanches ».

Grâce à la collaboration anatomique de son fils, le professeur Léon Dieulafé a pu étudier certaines dispositions morphologiques ainsi que certaines particularités topographiques qui, au cours de l'enfance, présentent un intérêt médical ou chirurgical. Documentation riche, recherches personnelles, font de leur traité sur **l'Enfant** un ouvrage précieux pour le médecin.

Le neuvième volume consacré par le docteur Cabanès aux **Mœurs intimes du passé,** passe en revue les moyens de transport intérieur depuis l'époque romaine jusqu'au moment où apparurent les premiers fiacres et les premiers omnibus. Le médecin consacre un chapitre à « la Locomotion curative » et nous parle avec esprit du « trémoussoir », du « fauteuil trépidant » et de la « chaise berceuse ». La deuxième partie du livre est consacrée aux honoraires des médecins du temps jadis, à l'organisation des services hospitaliers, aux démêlés entre médecins et clients, etc... Gravures nombreuses, anecdotes savoureuses.

Les docteurs M. Lucien, J. Parisot et G. Richard complètent chez Doin leur vaste **Traité d'Endocrinologie** dont les trois premiers tomes ont été consacrés à « La Thyroïde », aux « Parathyroïdes et au Thymus », aux « Glandes surrénales et organes chromaffines », par un quatrième volume

de 686 pages, sur **l'Hypophyse,** glande située à la face inférieure du cerveau. Connue depuis longtemps, elle donna lieu à des interprétations variées. Galien y voyait un filtre chargé de rejeter dans les fosses nasales la pituite ou mucosité du cerveau, sécrétée par les ventricules. Au XVII[e] siècle, Piccolhomini la considérait comme un bouchon qui mettait obstacle à l'issue des esprits vitaux. Boerhaave, Sylvius, en firent une sorte de ganglion lymphatique que traverserait le liquide céphalo-rachidien avant de rentrer dans le torrent circulatoire. A la lumière des faits actuellement acquis, l'hypophyse nous apparaît bien aujourd'hui — et les auteurs le démontrent dans leurs chapitres si complets à tous points de vue — comme une de ces formations qui viennent se ranger, à côté de la thyroïde, des surrénales, dans la classe des glandes à sécrétion interne. Avec ces glandes, en effet, l'hypophyse contribue à la croissance normale et harmonique de l'organisme, à la régulation des échanges nutritifs, de même que ses altérations sont la cause de toute une série d'affections générales et dystrophiques.

Mme Marie Bonaparte consacre à **Edgar Poe** un ouvrage en deux volumes qui font ensemble 922 pages. Elle établit, en psychanalyste passionnée, avec un impressionnant luxe de documentation et d'interprétations par moments curieuses, le « génie sado-nécrophile » d'Edgar Poe. Elle fait à la fois un parallèle fort intéressant entre la psychosexualité d'un Baudelaire et celle d'un Edgar Poe. Celui-ci est chaste. Celui-là est volontiers obscène et sadique, c'est-à-dire qu'il « mélange l'érotique à l'agressif ». L'auteur tâche à nous montrer pourquoi, malgré ces différences entre leurs modes sexuels, « le sadique Baudelaire reconnut pour frère le nécrophile Poe ». Et ce lui est une occasion d'expliquer par la psychanalyse les rapports existant, dans tout ce qui vit, entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, et d'écrire un résumé de l'évolution de la « libido ». L'universalité du malheur qui pèse sur les hommes explique pour Mme Marie Bonaparte la haute valeur « cathartique » de l'œuvre d'Edgar Poe. A la douleur du monde, l'inconscient, dit-elle, a opposé le remède des religions. Pour elle, comme pour Freud, il n'y a, pour l'homme, que deux remèdes:

Celui que Freud propose dans *Malaise dans la Civilisation:* transposer son narcissisme personnel à l'ensemble de l'humanité; vivre et travailler sans souci de sa propre éphéméréité, pour cette large unité qu'est notre espèce.

Mais ce premier remède n'est pas suffisant, car peu d'âmes sont capables de tant de sublimation, et la douleur du monde cependant subsiste. La solution de l'amour altruiste est rare.

Il y a aussi, quelque peu joli que cela puisse sembler, comme remède au *Weltschmerz* (la « douleur du monde », de Schopenhauer) la solution de l'agression érotisée, en un mot du sadisme. L'homme civilisé, bien qu'inhibé et doux dans son comportement, peut très bien jouir vivement du spectacle des malheurs qui l'environnent et même le menacent. De fait, et il a beau ne pas se l'avouer, il jouit toujours plus ou moins, par l'imagination, — tout en pouvant les déplorer et s'apitoyer consciemment, — des catastrophes variées de l'univers. Et cela lui est utile, car cela lui permet de vivre et de mourir, de s'adapter en un mot à son ambiance de malheur.

L'auteur voit une preuve de ce « sadisme spectaculaire général de l'homme » dans l'intérêt qu'il porte aux récits des catastrophes, des atrocités les plus variées, dans les journaux, au cinéma, etc... Il y a beau temps, remarque-t-elle, qu'Aristote avait su entrevoir la plus profonde nature de la « catharsis » opérée dans l'âme des spectateurs par la tragédie grecque. Une œuvre d'art où il n'y a que douceur et bonheur paraît fade. Les instincts libidineux s'imposent impérieusement à l'art, mais, à un degré à peine moindre, les instincts d'agression. C'est pourquoi le héros ou l'héroïne y doivent le plus souvent mourir.

Cependant, et c'est par cela que conclut Marie Bonaparte, parmi tous les artistes, ces élus chargés d'opérer pour les autres hommes la « catharsis » de leurs instincts refoulés, une place à part revient à ceux qui, à la fois grands écrivains et sadiques latents, mais francs, ont su chanter l'agression érotique contre cette première de toutes les victimes: la mère, la femme. C'est pourquoi, tant qu'il y aura des livres et des hommes, ceux-ci resteront fascinés par le « rayon macabre » ajouté par les Poe comme par les Baudelaire « au ciel de l'art » et frémiront, en les lisant, de ce « frisson » que Victor Hugo qualifiait de « nouveau » assez à

tort, puisqu'il est aussi vieux que le sadisme, c'est-à-dire que l'homme.

§

Le livre du docteur Le Géard sur **La Neurasthénie,** bien construit, nourri d'une pratique intelligente et patiente, doit être utile aux médecins, aux malades et à leurs proches. Je dis « à leurs proches », car il faut souligner que l'incompréhension de l'entourage (« force-toi... tu n'as qu'à vouloir ») entraîne généralement l'échec des traitements les meilleurs. Il suffit de voir dans son cabinet des malheureux déjà « consultés » de plusieurs côtés, pour se rendre compte combien la thérapeutique nécessaire est inconnue ou négligée, depuis le praticien qui donne ce que le docteur Fiessinger appelle « les coups de trique médicamenteux », jusqu'au confrère — pourtant distingué par les titres — courtelinesque, qui conseille « sérénité » à de pauvres bougres dont l'imagination anxieuse perfore la paix comme un chalumeau oxhydrique perfore une plaque de métal.

Le docteur René Cruchet donne une deuxième édition, revue et augmentée, de **La Conquête Pacifique du Maroc,** où il met en valeur, depuis les temps les plus anciens, le rôle joué par les médecins. L'auteur en parle comme il sied et nous en ressentons quelque fierté. Si ceux, combien méritants, dont il nous dit les noms et les efforts ont réussi, c'est qu'ils virent leur action silencieusement préparée par quelques-uns de leurs aînés, c'est qu' « ils avaient avec eux tous ces camarades restés sous le voile de l'anonymat et qui, d'une même foi ardente, étaient partis comme leurs chefs à l'assaut du cœur indigène ». Tous ont contribué, comme le dit le résident général Steeg, « à montrer notre patrie sous son aspect de force, de science et de bonté ». Ils apportèrent ainsi la démonstration éclatante que dans la recherche de la paix, l'organisation médicale pouvait jouer un rôle psychologique de premier plan.

Dans la *Revue moderne de Médecine et de Chirurgie* de février 1934, le docteur Félix Regnault, étudiant **L'amour chez George Sand,** souligne le rôle psychologique de sa « frigidité ». Elle désira l'amour et en ignora la sensualité.

Sa frigidité s'accompagnait d'un état maladif. Après la naissance de son fils, elle toussa très fortement, cracha le sang, on diagnostiqua la tuberculose et elle fit, en 1825, une saison à Cauterets. De plus, elle a souffert de maux de tête, de palpitations, de rhumatismes. Regnault, l'analysant, affirme qu'elle appartient à la catégorie, très restreinte, des frigides sentimentales. Son amour mental s'exaltait jusqu'à la grande passion, mais « les sensuels s'indignaient de ne pouvoir réchauffer ce marbre: elle n'avait pour eux qu'une tendresse de mère ». Prosper Mérimée, qui n'était que sensuel, rompit après quelques jours. Ignorant la volupté, « loin d'être la chercheuse pour laquelle ce défaut devient une obsession, elle se fit une raison; elle chercha dans ses amants l'amour sentimental, et leur avoua avec franchise qu'elle ignorait la volupté. » Conclusion:

G. Sand est frigide, elle aime uniquement par le cerveau, et elle aime avec passion. Elle se donne pour attacher son amant. Mais ce don ne suffit pas à l'amant qui se rebute de sa froideur, et elle souffre vivement de ces ruptures. G. Sand en amour fut une exception, due surtout à sa bonté complète, totale.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

VOYAGES

Maurice Martin du Gard: *Terres Divines*, Flammarion. — E. Benoit du Rey : *Au travers de la Mare aux harengs*, Imprimerie Artistique Malherbe, de Caen.

On serait tenté de dire, avec le charmant poète de la Renaissance et après la lecture du livre de M. Maurice Martin du Gard: *Terres Divines* — « heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage »; car l'auteur nous transporte avec lui, aimablement et agréablement, de Jérusalem au lac de Tibériade, à Damas, Beyrouth; puis en Egypte, à Alexandrie, au Caire; et passant par la Crête antique, à Mycènes, Epidaure, Delphes, s'arrête enfin à ce qu'il appelle la jeune et la vieille Athènes. Tout cela sans froncements de trop savants sourcils, sans trop de détails archéologiques (que l'on peut se procurer d'ailleurs sans peine de notre temps); mais aussi avec le souci évident du respect ou de l'admiration du passé, allié au soin de compréhension, si légitime, de nos temps modernes.

« La hantise du divin », comme dit M. Maurice Martin du Gard, envahit les cœurs de bien des hommes en arrivant à Jérusalem. Et Jérusalem, pour tous les chrétiens, c'est principalement le Sépulcre et le Golgotha vénérable où le voyageur nous conduit. Bien des pèlerins, célèbres ou inconnus, ont traversé la ruelle d'où, enfin, l'on aperçoit le monument qui recouvre l'endroit où Jésus fut crucifié, puis mis au tombeau. On peut penser ici à Chateaubriand et plus encore peut-être à Loti dont la douloureuse, et l'on pourrait presque écrire maladive incrédulité le condamnait à chercher malgré lui le divin, qui, entrevu un instant, disparaissait, le laissant désespéré. Mais si Jérusalem est la ville sainte pour les chrétiens, tous les chrétiens, elle l'est aussi pour les Juifs et les Musulmans. Entre ces derniers et les descendants d'Abraham, on sait quel abîme les sépare; et quels conflits les précipitent les uns sur les autres à la moindre occasion. Et pour compliquer encore ces choses, récemment, les jeunes Sionistes, entrant en scène, vitupèrent ces vieux Juifs, grotesques sans doute, mais vénérables, fidèles aux traditions d'Israël et que les touristes regardent curieusement et malicieusement, prosternés et accablés devant le fameux « Mur des Lamentations » où je me les représente avec respect. « Laissez donc, disent à notre voyageur les jeunes révolutionnaires sans Dieu, laissez donc à leur mur ces malheureux *déchaînés,* qu'ils le blaisent et le « postillonnent ». Notre patrie n'est pas dans les remparts de Jérusalem, mais en dehors de la ville où nous avons bâti des maisons claires et confortables, et à travers tout le pays. » Et ils énumèrent complaisamment tout ce qu'ils ont apporté avec eux: des méthodes d'agriculture, des tracteurs, des engrais, etc. Ils drainent les marécages, creusent des canaux d'irrigation. La Palestine, ajoutent-ils enfin, grâce aux sionistes, ruissellera bientôt de miel comme il est dit dans les Ecritures. On ne peut s'étendre ici sur ces curieux *dissidents.* Un ouvrage d'imagination, peut-être connu du lecteur (ah! Drumont ne l'ignorait pas), « Daniel Deronda », de George Eliot, les présente toujours à ma pensée quand je pense à ces choses et mieux, peut-être, que l'examen historique, nous initie à ce mouvement.

Il y a à Jérusalem une Université hébraïque que décrit

M. Maurice du Gard assez longuement. Il y est question de M. Bergson, qui « ne veut pas que le peuple juif ait son centre en Palestine ». Mais le voyageur n'oublie pas les dominicains, archéologues, historiens, géographes, exégètes (car ils sont tout cela) que groupe à Jérusalem le directeur de la Revue biblique et qui ont parcouru la Palestine en tous sens, sans oublier *le dessous*.

On voudrait suivre le livre de plus près, mais il faut se hâter. Et nous partons pour une excursion de la Mer Morte au lac de Tibériade, en auto, bien entendu, et cela me fâche un peu. Le voyageur nous dit que, s'il habitait Jérusalem, l'été, après le tennis, il irait se baigner dans cette mer, ainsi que le font les officiers anglais. Mais nous voici à Damas, après des heures de désert, de plaines pauvres et de montagnes orageuses. On ne peut guère passer ici, je crois, sans songer au pharisien Paul et à sa fameuse vision. Mais l'auto doit, il me semble, nous rapprocher un peu de lui en ce sens que, quand il y entra, il ne voyait plus rien, comme on sait. Cependant, voici la ville à laquelle nous rêvons depuis notre enfance. Le voyageur nous dit: « La tuile rouge qui frappe aux toits des cavernes ne permet pas tout d'abord que l'on cède à un enchantement trop prévu. Des autos, des tramways, des banques, des chantiers d'où naîtront bientôt les plus modernes des immeubles, vous dissimulent les minarets et les mosquées. » On ajoute que, d'ici *cinquante ans!* peut-être, il sortira de cette confusion une Damas ordonnée et *aérée*. Eh bien, non, fermons les yeux un instant, pensons aux Croisades, aux barons rencontrant les compagnons du fameux Paladin. Et sans regarder davantage, nous voici maintenant à Baalbek, au pied de l'Anti-Liban. Et nous partageons l'enthousiasme du voyageur devant des ruines grandioses. Murailles immenses, intrépides arceaux, tout ce qui reste debout du paganisme romain éblouit l'esprit, mais en même temps l'humilie un peu, car on se demande comment, avec nos machines modernes, nous transporterions aujourd'hui, de l'Egypte ou de plus loin, des fûts de marbre aussi énormes, pour élever de semblables édifices. A Beyrouth, évocation de notre regretté Barrès, dont le lecteur connaît sans doute l'*Enquête au pays du Levant*, toute remplie de pages à la

gloire de la France d'autrefois dans ces contrées. Mais l'accueil de la jeunesse de ces territoires déconcerta un peu sans doute le grand écrivain. Il y venait avec le désir, certes, d'accorder notre aide moderne à ces populations, mais aussi avec le respect, l'amour du passé. Il y venait aussi pour les paysages évocateurs, mais surtout pour nos missionnaires; et la jeunesse l'accueillait surtout avec des attitudes d'un super-modernisme un peu déconcertant pour lui.

Nous voici maintenant en Egypte. Le calme austère dont elle s'enveloppe fait grand plaisir après les orageuses interventions du paysage et de l'homme en Palestine, en Syrie, au Liban. Certes, là aussi, les temps actuels cherchent à se frayer passage; mais, nous dit le voyageur, ce pays, par sa configuration, et ses étendues plates à l'infini, aurait tendance à réduire les oppositions violentes. Disons, après un trop rapide regard sur Alexandrie, que c'est surtout au Caire qu'il faut séjourner un peu avec M. Maurice Martin du Gard. Il fallut six jours, dit-il, à Gérard de Nerval pour y parvenir, car il voulut y arriver par eau; tandis qu'à présent on a juste le temps de déjeuner en chemin de fer pour y déambuler à loisir. Seulement, là aussi, tout est bien changé, bien modernisé. Quel visage y ferait, pense le voyageur, ce cher Loti qui voulut à jamais défendre l'Egypte contre les influences de l'Europe. Il tomberait à présent sur une grande capitale, qui sera probablement celle de l'Islam et qui est déjà le trait d'union le plus réel entre l'Orient et l'Occident. Un chapitre très intéressant du livre est celui où l'on nous décrit El-Azhar, la fameuse université, qui est dans le vieil Islam traditionnel le lieu sacré par excellence.

Mais il nous faut toujours avancer. En route pour l'Hellade. Il n'y a pas si longtemps que c'était seulement l'Acropole; aujourd'hui, nos vues sont plus lointaines, plus profondes. Et nous débarquons d'abord dans l'antique Crète où des fouilles relativement récentes amenèrent au jour des trésors dont le stimulant éclat n'était pas soupçonné. C'est d'abord, en 1878, un marchand crétois, lequel, il est vrai, se prénommait Minos, qui découvrit l'emplacement de Cnossos où l'Anglais Evans, quelques années plus tard, devait faire surgir une civilisation tout entière : la civilisation égéenne,

mère du magnifique épanouissement grec. On a beaucoup étudié, depuis ces découvertes, les apports de l'Egypte à la Grèce. Et notre voyageur passe en revue ces différents apports si importants qu'ils mériteraient une étude spéciale.

Et nous voici à Mycènes, sur le sol continental. La légende creuse ici un repaire monstrueux; les poètes ont fait de cette terre fauve l'incomparable patrie du drame passionnel. Sophocle, Eschyle, Racine et, dans les temps modernes, d'Annunzio, nous précèdent en cette ville morte depuis trois mille ans et où Agamemnon et Clytemnestre continuent à vivre si intensément pour le public lettré. Le cadre se prête d'ailleurs aux évocations dramatiques. Les fouilles du célèbre Schliemann ont magnifiquement éventré ces paysages de pierres en damier; mais le trésor d'Atrée est léger en comparaison de l'œuvre littéraire qu'inspirèrent une famille royale et la malédiction des dieux.

Et plus loin, voici Epidaure et son théâtre fameux; et Nauplie; et Delphes, dans un cirque de montagnes, sur une antique vallée que le noble olivier décore. Les invasions, le pillage, les haines religieuses, ont dévasté Delphes au long des siècles. On doit à un éboulement qui a brisé le temple d'avoir au moins conservé un nombre important de colonnes, de frises, de statues qu'il enfouit dans la terre, protectrice par accident.

Mais voici la fin de l'heureux voyage de M. Maurice Martin du Gard. C'est le chapitre intitulé heureusement « la Jeune et la Vieille Athènes ». Mêlant toujours le présent au passé, le voyageur nous fait d'abord assister à un dialogue savoureux entre lui et une jeune intellectuelle du pays qui gravement déclare que la Grèce est méconnue (?). « Non pas l'antique Hellade, mais la Grèce d'aujourd'hui. L'autre, vous la connaissez mieux que moi » (ce qui est probablement vrai). Et c'est un long plaidoyer en faveur de leurs poètes modernes qui « écrivent pour n'être *jamais lus,* sachant d'avance que leur œuvre tombera dans l'abîme ». C'est le cas aussi, je pense, de nombreux poètes de l'Occident de l'Europe moderne. Une chose nous rassure, cependant, nous autres Français, c'est que cette jeune femme préfère, à toutes les littératures étrangères, ce qui vient de France où elle tente

de retrouver un équilibre et une tradition qui manquent à sa patrie. Non en Allemagne, en Angleterre; le Proche-Orient, pour elle, ne pouvant trouver qu'en nous son complément. Arrêtons-nous sur cet agréable aveu. Certes, il y a beaucoup d'autres choses intéressantes dans ce dernier chapitre, mais le lecteur les trouvera; et il faut se borner à une trop sèche analyse d'un livre qui n'a que deux cent cinquante pages à peine de texte, mais riche en substance.

M. E. Benoît du Rey, dans un petit livre intitulé pittoresquement : **Au travers de la mare aux harengs,** — ce titre est une traduction, — nous donne ses impressions de voyage en Amérique (août 1933). La mare, c'est l'Atlantique, ainsi que vous l'avez déjà deviné. Dans une courte préface, l'auteur nous prévient qu'il est allé là-bas sans plan, ni mission, ayant pour but de comprendre l'état d'esprit d'un peuple naguère florissant, et qui se débat dans une crise tragique. Il continue en ajoutant qu'ayant été récemment en Bavière, en Autriche, en Hongrie, pour comprendre les causes de leur détresse, il avait pu constater que notre désarroi mondial était là, comme partout, déterminé par un nouvel et immense esclavage, celui de l'homme par la machine. La solution, pour M. E. Benoît du Rey, serait dans un retour en arrière, vers un régime moins fiévreux. « Il faudrait, dit-il, jeter à la mer la moitié des machines, remettre le travail humain en honneur, rendre sa valeur à l'individu, écrasé par les syndicats, les fiscs, les politiciens. » Nous avons déjà lu des choses ici dans cette note. On pourrait un peu peut-être aussi suggérer que notre civilisation moderne, technique et toute matérielle, est peut-être le signe que les habitants de notre petit globe terrestre ont accompli leur destinée et que c'est la dernière civilisation planétaire. Mais je n'insiste pas: « l'avenir est sur les genoux des dieux », dit le vieil aède. Nous ne parcourons pas ici, à proprement parler, un livre de voyage. Nous ne débarquons nulle part. Il n'y a aucune descriptions de villes, de paysages; mais une suite de notes, très brèves le plus souvent, fixant des impressions ou des remarques. Après une digression relativement assez longue sur certains personnages de Rudyard Kipling (M. E. Benoît du Rey nous prévient qu'il se place en quelque sorte sous

l'égide du grand écrivain anglais), on peut recueillir surtout des réflexions de différents interlocuteurs rencontrés en route : un Américain qui n'est pas content de nous, parce que « nous n'avons pas payé nos dettes » ; un Juge ; un Conducteur de taxi ; un Diplomate (fort aimable pour nous, d'ailleurs, ce qui nous change un peu) ; etc. Le petit livre se termine sur une courte citation de R. Kipling (Extrait des Souvenirs de France) et un commentaire lyrique de M. E. Benoît du Rey dans lequel on souhaite une collaboration étroite et surtout de nature spirituelle de nos deux pays. Cela ne sera pas facile, je crois.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

L'Alsace Française : les chansonniers, Paulus et la popularité du général Boulanger. — *N.R.F. :* chansons dans le goût populaire, de M. Jean Prévost. — *La Revue Mondiale :* campagne contre l'immoralité limitée à la question sexuelle. — *Esprit :* un débutant-poète de 1934 ressemble à un débutant-poète de 1894. — Mémento.

L'Alsace française (24 juin) publie des souvenirs de M. A. Barthelemy qui appartint en 1887 au Cabinet ministériel de Rouvier. On trouve là ce petit détail d'histoire qui me semble une révélation. Il s'agit du général Ernest Boulanger et des chansonniers qui firent beaucoup pour la popularité de cet agitateur :

A quoi tiennent les choses ? La popularité de Boulanger doit beaucoup à Paulus et à sa chanson : *En rev'nant de la revue*. Ce qu'on sait moins, c'est que les auteurs de la chanson, Garnier et Delormel, avaient donné à Paulus le choix entre trois versions :

Je venais acclamer
Le brav' général Boulanger.

ou :

Je venais acclamer
Le brav' général Négrier.

ou :

Je venais admirer
Le brav' commandant Dominé.

Négrier et Dominé avaient acquis au Tonkin une renommée très méritée. Paulus choisit la première version.

§

M. Jean Prévost donne à la **Nouvelle Revue Française** une très remarquable nouvelle: « Montcharmont », qui narre la fin d'un bûcheron-poète, lequel conte ses aventures dans des chansons de sa façon. Elles sont une si exacte imitation du folklore que nous en retenons celle-ci:

J'allai chasser l'aspic
Près de la roche grise.
Le premier que j'y pris
Sifflait comme la bise.
Petit aspic,
Pomme d'api,
Perdront ma part de Paradis.

L'autre que j'ai tué
Glissant sous la brindille
Mourant m'a regardé
Du regard d'une fille.
Petit aspic...

M'a dit: tu ne sais pas
Que j'ai vu ta promise
Avec deux autres gars
Dessous la roche grise.
Petit aspic...

Cherches-y les pépins
De la pomme croquée
Si les petits lapins
N'en ont pas fait becquée...
Petit aspic...

Et mon dernier aspic,
L'ai mené dans l'Eglise;
L'ai caché samedi
Au banc de ma promise.
Petit aspic,
Pomme d'api,
Perdront ma part de Paradis.

Voici une seconde chanson qu'on n'a pas apprise à « Moncharmont » et qu'il faut admirer M. Jean Prévost d'avoir écrite pour lui:

Rossignolet poudreux

Qui bois dans ma fontaine,
Es-tu bien amoureux
Que je conte ma peine,
    Lou, la ohé, roura?
Tais-toi, rossignol, et je chanterai :
Chanteras ce soir, tant que j'aimerai.

Aimes-tu comme nous,
Rossignolet sauvage,
Tout d'abord trois grands coups
Pour s'en passer la rage
    Lou, la ohé, roura?
Tais-toi, rossignol...

Puis trois plus doucement
Pour l'amour de m'amie
Qui tant va roucoulant
Qu'elle s'est endormie,
    Lou, la ohé roura,
Tais-toi, rossignol...

Et trois au petit jour,
Qu'on ne les peut qu'à peine,
Pour endurer l'amour
Au bois sous la fontaine,
    Lou, la ohé roura,
Tais-toi, rossignol...

Si la fontaine allait
Jusqu'au bain de m'amie
Cela j'y sèmerais,
Qui lui fait tant d'envie
    Lou, la ohé roura,
Tais-toi, rossignol, et je chanterai :
Chanteras ce soir, tant que j'aimerai.

§

La Revue Mondiale (1er juillet) dénonce: « Un fléau social: l'immoralité. » Il s'agit de « la dépravation par le Livre, le Journal, l'Image, la Scène ». Un professeur d'Université: M. Gemaehling; un docteur des Asiles: Mme Suzanne Serin; un professeur en Sorbonne: M. E. Jordan, membre de l'Institut, et M. Maurice Gand, dénoncent le péril social. MM. José de Bérys et Etienne Milhaud traitent du « danger d'une certaine littérature ».

D'accord. Il existe un mal. Je voudrais seulement remarquer que l'erreur de nos moralistes est de protester *exclusivement* contre les faits sexuels de l'immoralité. Les films importés d'Amérique sont des agents beaucoup plus nocifs. Ils montrent neuf fois sur dix des gredins victorieux des forces de police, qui tuent, volent, ne sont jamais punis. Il fut un temps que le populaire William Hart, vedette aux yeux clairs et perçants, arrêtait diligences et trains, pillait, tuait, pendant 2.000 mètres de pellicule à images, se repentait ensuite pendant 100 mètres et finissait par épouser la fille du pasteur ou du *sheriff*. C'était attendrissant et « moral », en dépit des assassinats, des vols à main armée du bandit. La dernière impression laissée sur la mémoire des spectateurs naïfs — les plus nombreux toujours — était d'un héros sentimental, aimé pour lui-même par une vierge digne du plus pur fiancé.

D'après l'enseignement du cinéma, garanti en France par une censure, un baiser, un enlacement de jeunes amants, constituent des actes d'immoralité beaucoup plus graves que le crime inspiré par le lucre. Faire sauter une banque, percer un coffre-fort, abattre trois ou quatre gardiens, à la bonne heure! Voilà qui n'offense pas la morale et ne risque pas d'être imité!

Il y a bien une allusion au cinéma dans la protestation de M. Gemaehling; mais, voyez comme cela tourne court:

A côté du théâtre est apparue une puissance nouvelle : le cinéma, le seul spectacle qui soit vraiment devenu populaire et à la mesure des foules d'aujourd'hui. Un seul chiffre suffira à marquer son empire: en 1932, les cinémas parisiens ont réalisé, malgré la modicité habituelle du prix de leurs places, 359 millions de recettes, alors que l'ensemble des théâtres et music-halls parisiens n'atteignait pas 200 millions.

Quand on sait, hélas! au service de quel art grossier, de quelles scènes de crime ou de passion la suggestion incomparable de l'image vivante a été mise par des mercantis sans goût et sans scrupules, on mesurera quel redoutable danger cet admirable instrument d'éducation populaire, qui s'adresse à toutes les couches de la population, présente pour des sensibilités neuves d'enfants et d'adolescents.

C'est là ce que chacun peut voir et ce dont chacun peut juger.

Ce n'est cependant pas encore le plus grave. Il y a encore ce que les honnêtes gens ignorent trop souvent.

C'est tout d'abord le journal illustré, la feuille insidieuse qui pénètre partout, s'étale à tous les kiosques, familiarise l'esprit avec l'idée du vice aimable, attrayant et pimpant, sans ses mornes lendemains de honte, de misère, de lâcheté, ou, sous prétexte d'enquêtes réalistes, se consacre chaque semaine à la description des crimes les plus répugnants ou des bas-fonds les plus abjects de la prostitution.

Après l'évocation du vice, à l'aide du texte et des images, c'est le moyen de le satisfaire par les annonces corruptrices qui en sont la raison d'être et le plus sûr bénéfice : offres de photographies infâmes, listes d'adresses de maisons closes ou de maisons de rendez-vous, « petite correspondance » enfin, véritable « marché aux femmes » s'étalant publiquement et impunément sur plusieurs colonnes.

Mme Suzanne Serin, médecin en chef des Asiles, cite un cas où la responsabilité de M. Paul Bourget est engagée par une œuvre d'une « tenue morale indiscutable » :

Une de nos jeunes clientes a puisé dans un roman, d'ailleurs consacré à l'étude de la responsabilité de l'écrivain, le *Disciple*, l'idée d'un suicide à deux. Nous avons été appelé à examiner cette jeune fille, peu après une tentative de suicide qui faillit lui coûter la vie. Eprise d'un très jeune homme qui la courtisait, elle s'était offerte à lui, en mettant comme condition que si vraiment leur mariage s'avérait impossible, ils mourraient ensemble. Le jeune homme accepta l'aventure, mais non le suicide. Quant à notre petite cliente, elle se tira le chargeur d'un revolver dans la région du cœur. Certes, il n'est pas question d'incriminer ici l'œuvre d'un des auteurs les plus scrupuleux, les plus préoccupés des problèmes moraux. Ce n'en est pas moins dans ce roman que la jeune névropathe avait puisé l'idée de son acte.

L'Ancien Testament est dans son ensemble le recueil le plus complet qui soit, des dépravations et des modes du vol sous toutes ses formes, — voir entre autres: les rapports de Jacob avec son oncle Laban; l'histoire de Loth et ses filles; les liens qui unirent David à Saül, etc., — et je doute cependant que ce livre perde son caractère de sainteté, dans l'esprit des censeurs pour lesquels l'immoralité est exclusivement une question sexuelle.

Esprit (1er juillet) publie un poème de M. Adrien Miatlev qui porte un titre à merveille composé pour enchanter les snobs des quatre sexes: « La femme changée en solitude. » L'auteur sait peut-être ce qu'il voudrait dire? Il ne se fait pas entendre. Il accommode Baudelaire, Lautréamont et Rimbaud pour présenter un poème en prose harmonieux et inintelligible. Nous en reproduisons ci-dessous le fragment final, pour l'information de nos lecteurs. Assurément, la poésie, même en prose, n'est pas ce que la suppose, en 1934, M. Miatlev. Environ 1894, les débutants, aussi sincères qu'il doit l'être, aimaient assez un galimatias analogue. Nous en appelons à la mémoire des « jeunes » d'alors, vieux d'aujourd'hui: ce texte n'a-t-il pas déjà 40 ans de cave littéraire?

Une nuit, j'ai entendu tes pieds nus dans le couloir, une nuit, tu as écouté à ma porte, et toute cette nuit j'ai rêvé, côtoyant le possible, surnageant ton cher visage, surnageant tes bras nus qui sortaient d'un buisson dont chaque fleur était un ancien baiser.

Non! Ma fiancée sortira de moi comme le chant de cent mille hommes s'éloignant sur la mer, debout parmi les cheminées, les mâts, les cordages, les lustres des paquebots!

Elle me portera à travers les terres, douce comme le Gulf-Stream, plus certaine que le sang le plus certain, que la cathédrale la plus purement amoureuse, ah! vous verrez! Nous traverserons d'anciens champs de bataille et alors se lèveront de terre, plus beaux que tous les morts du monde le jour de la résurrection, plus remplis de grâce que Marie à genoux devant l'Archange, d'immenses arbres, dont les aigles les plus splendides planant au-dessus des vallées, dont les nuages les plus splendides n'égaleront pas la docile splendeur!

Mais alors, la terre ne sera plus une tête décharnée de bœuf mort, habitée et rongée par des milliers de fourmis, de mouches sales, et de toutes les autres bêtes de la destruction.

Alors, camarades! nous ne nous appliquerons plus à *voir bleu* dans les bouges où ma détresse vous entraîne, et je ne vous entendrai plus boiter dans le ciel.

Alors, un seul de mes baisers vous donnera l'éternité transmise de bouche à bouche comme une gorgée d'air pur.

Vous lèverez la tête de votre affreuse boussole, vous ne croirez plus aux trésors qu'on vous signale à gauche et à droite, vous regarderez sans regrets s'éloigner le vaisseau-fantôme de votre bonheur, vous vous laisserez bien tourmenter par cette odeur de

merveilles flottant dans votre chambre, et vous parlerez bas pour tâcher d'éveiller cette fiancée d'eau pure et froide qui dort ardemment dans sa robe de sable au fond de *votre* nuit.

MÉMENTO. — *Revue germanique* (juillet-septembre). — « L'italianisme de *Torquato Tasso* », par M. R. Michéa. — M. Maurice Denis : « Le théâtre allemand. »

Revue des Deux Mondes (1er juillet). — Mme Claude Eylan : « Chez le roi Alexandre Ier. »

La Revue de France (1er juillet). — Lettres inédites (1849-1855) du marquis de Custine. — Mme Henriette Psichari : « Impressions de Hollande. »

Le Courrier d'Epidaure (juillet). — M. P. Mornaud : « Plantes fantastiques et arbres merveilleux ». — Dr Louis Estève : « Le nudisme ».

Les Humbles (mai-juin), numéro double consacré à M. Léon Trotsky, et qui comporte un supplément : *Les Superbes*, publié par M. Edouard Dujardin.

L'Acropole (juillet-septembre). — M. W. Deonna : « Ce que l'art grec doit à l'Orient ». — « Draneht bey », par M. Auriant.

La Revue de Paris (1er juillet). — Lettres inédites de Lamartine.

La Revue Universelle (1er juillet). — Lettres inédites (1854) de Dostoïewsky.

L'Archer (mai). — Un bien curieux essai de M. Charles Cestre : « La technique du mariage aux Etats-Unis ». — « Le médecin devant la souffrance et la mort de ses malades », par Compagnou. — « Le *genre* Céline », par M. J. Suberville. — Et la suite des notes de guerre de M. le docteur Paul Voivenel, document unique, témoignage insigne sur la guerre et les hommes qui furent les vrais combattants.

L'Idée libre (juillet). — « Pour ou contre la Franc-Maçonnerie ? » par M. André Lorulot.

Le Génie Français (juillet). — Poèmes de M. Emile Vitta.

La Vie (1er juillet). — M. Marcel Peyrouton : « La situation nouvelle de la Tunisie ». — « Vercingétorix », par M. Philéas Lebesgue. — « Bucolique marocaine », par M. J.-A. Carré. — « Lucie Cousturier », par Mme Louise Hervier.

Le Crapouillot (juillet). — « La chanson populaire sous la IIIe République », par M. Pierre Noriey.

Les Marges (10 juillet). — « Littérature ? » par M. René Johannet. — M. R. Schwab, fragment de son « Nemrod ». — Suite des notes de voyage de M. Robert Jaquet. — La critique dramatique de M. Claude Berton.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation de *La Vie de Polichinelle,* ballet en deux actes et six tableaux, livret de Mme Claude Séran, musique de M. Nicolas Nabokoff, chorégraphie de M. Serge Lifar. — Ballets Russes : premières représentations des *Imaginaires* (musique de M. Georges Auric), de *Choreartium* (musique de Brahms), d'*Union Pacific* (musique de M. N. Nabokoff). — Concerts Siohan : *Le Roi David,* de M. A. Honegger, et le *Psaume* de M. Albert Roussel. — Le *Groupe de Mai* de Strasbourg.

M. Nicolas Nabokoff a été l'heureux gagnant de cette loterie qu'est la « saison » de Paris. Aux Ballets Russes de Monte-Carlo avec *Union Pacific,* à l'Opéra, avec *La vie de Polichinelle,* il a, par deux fois, gagné le gros lot. Sa chance est méritée: ceux qui avaient entendu au concert l'*Ode* et la *Symphonie Lyrique* ne doutaient point que ce jeune musicien ne dût, quelque jour, donner des ouvrages remarquables. *Union Pacific* (dont je parlerai plus en détail tout à l'heure avec les autres ballets donnés aux Champs-Elysées) a pu les décevoir quelque peu; mais **La Vie de Polichinelle** les a ravis. D'où vient la supériorité de cette partition? Du livret sans doute, de l'ingénieuse invention de Mme Claude Séran, qui a su, s'inspirant de dessins de Domenico Tiepolo, prendre dans la tradition de la *Commedia dell' Arte* les éléments essentiels au scénario, mais qui a mis tant de nouveauté, tant de grâce charmante dans l'agencement des scènes, qu'un musicien de la valeur de M. N. Nabokoff y devait rencontrer l'inspiration de pages excellentes et variées. J'ajoute tout de suite que M. Lifar y a trouvé, lui aussi, le prétexte aux inventions chorégraphiques les meilleures, qu'il s'est littéralement surpassé, et que cette heureuse rencontre des trois collaborateurs a doté l'Opéra du plus joli ballet créé depuis longtemps.

Nous sommes à Venise; mais le Polichinelle dont nous allons suivre la vie, depuis la petite enfance jusqu'à la mort et à la résurrection, n'est point le Pulcinella dont le nom, selon l'érudit M. Pierre-Louis Duchartre, viendrait de *Pullus gallinaceus,* le poussin à la voix de « pratique », au nez crochu comme un bec, au ventre en ballon et à la bosse bien saillante. Non, Polichinelle apparaît adulte, tout à l'heure, sous les traits de M. Serge Lifar. Mais tout beau qu'il soit, il n'en sera pas moins pendard, bien au contraire. Aux vices du

personnage de la *Commedia dell' Arte,* notre Polichinelle va joindre une séduction qui servira ses instincts libidineux: nous suivons le développement de cette passion chez notre ami Polichinelle. Sa vie est exemplaire, — un exemple de « mauvaise vie ». Dès l'école de danse où il est élève, il se moque du professeur et courtise la jeune ballerine qu'il finira par épouser. Mais à peine est-il marié que c'est pour tromper la malheureuse Mme Polichinelle avec une « Belle Acrobate » dont il s'est amouraché. Et ce Don Juan supporte si mal les reproches, qu'il jette tout bonnement dans un puits l'épouse abandonnée. La justice le châtie. Il est fusillé. Il ressuscite: Polichinelle est immortel. Nous nous en doutions, et nous savions qu'il avait une innombrable postérité... Mais que cette « vie » est donc amusante à regarder...

Les décors, dus à M. Pruna, sont d'ailleurs délicieux: nous sommes successivement dans la maison des parents de Polichinelle, dans une école de danse, sur une place vénitienne, à l'intérieur d'une baraque foraine où la Belle Acrobate exerce ses talents, puis sur une place de Venise. Tout cela est ingénieux, chatoyant, coloré; les costumes ne sont pas moins réussis et le tout rappelle les meilleurs soirs des ballets russes.

L'interprétation est de premier ordre: elle montre la haute qualité de l'enseignement de la danse à l'Académie Nationale. Ce ballet, en effet, ne requiert point seulement le concours des artistes adultes, mais aussi, comme naguère *L'Etoile,* des « rats » les plus jeunes. Le tableau de l'école de danse est charmant. M. Peretti, en maître de ballet, Mlle M. Bardin, son élève, y ont remporté un vrai triomphe. M. Lifar a, lui aussi, connu dans le rôle de Polichinelle, un des succès les plus vifs et les plus mérités de sa carrière. Il s'y montre simplement admirable. Mlle Simoni — dont j'ai dit déjà les rares mérites à propos de *Daphnis,* — est une délicieuse Mme Polichinelle comme elle était une charmante Lycenion. Quant à Mlle Marie-Louise Didion, elle a tenu le rôle de la Belle Acrobate avec une grâce, une finesse, et aussi une précision technique qui méritent tous les éloges. Elle s'est classée au premier rang et l'on doit beaucoup attendre d'une artiste dont chaque création marque de tels progrès.

La partition de M. Nabokoff anime avec beaucoup de variété ce merveilleux spectacle. Il y a des pages remarquables dans ces deux actes, et dont il est certain que l'auteur tirera quelque *Suite* pour le concert. L'œuvre en est digne. M. Szyfer l'a conduite avec beaucoup d'allant.

§

Les **Ballets russes** sont devenus une sorte d'institution consacrée et il manquerait quelque chose, il manquerait beaucoup, à la « saison » parisienne si la troupe qui perpétue les traditions bientôt trentenaires instituées par Serge de Diaghileff (c'est en 1908 qu'il révéla *Shéhérazade*), ne s'établissait au printemps dans quelque théâtre parisien. L'année dernière ce fut au Châtelet; cette année, c'est aux Champs-Elysées que les danseurs russes ont donné leurs représentations. Mais cette diversité des scènes où ils évoluent est encore une tradition: Diaghileff fut lui-même l'hôte de ces deux théâtres, et puis aussi de l'Opéra, de la Gaîté, du Théâtre Sarah-Bernhardt... Son destin fut de demeurer errant; il semblait possédé, en toutes choses, du démon de la mobilité. Ses successeurs tendent à plus de fixité. Ils sont les héritiers d'une formule très souple mais qu'ils ne peuvent indéfiniment renouveler. La recherche du bizarre fut, en ses dernières années, l'un des soucis de Diaghileff, un moment vient, forcément, où l'on retombe dans les effets connus. Après tout, en vingt-cinq ans, le public change et rares sans doute sont maintenant ceux qui ont suivi les saisons russes depuis le début. Les « jeunes » peuvent croire que ceux-là, s'ils regrettent l'heureux temps où les Ballets russes étaient en leur nouveauté, c'est qu'ils regrettent surtout beaucoup d'autres choses, fanées et disparues sans retour. La sensibilité — non point la sensiblerie ni la « sentimentalité » — est bien parmi ces choses démodées, « vieux jeu », et dont on ose à peine dire qu'elles avaient pourtant de la saveur. Comme les spectacles d'aujourd'hui semblent secs quand on les compare à ceux de naguère! Comme cette puérilité, fort à la mode depuis quelque temps, — et qui s'étale si bien dans les *Imaginaires*, par exemple, remplace mal la grâce des *Sylphides*, (demeurées au programme), et du *Spectre de la Rose*... Les

interprètes ont fait de leur mieux pour animer cette géométrie enfantine. Mme Tatiana Rabouchinska, MM. Lichine, Woizikowski, Matouchevski, possèdent et montrent toutes les ressources de leur art; mais la musique de M. Georges Auric n'est point la meilleure qu'ait écrite l'auteur des *Fâcheux*. Le scénario et la mise en scène de M. David Lichine en accentuent cruellement l'insignifiance.

Choreartium est une « symphonie chorégraphique », et la musique en est empruntée à la *Quatrième Symphonie* de Brahms, comme les *Présages,* donnés l'an dernier, sont une traduction chorégraphique de la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkowsky. Musiques connues et dont il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'une symphonie est une chose et qu'un ballet en est une autre, malgré le mot de Wagner sur la *Septième* de Beethoven, « l'apothéose de la danse ». Le moins que risque la symphonie dans l'aventure, c'est que le chorégraphe déforme les mouvements — ce dont il ne se prive point non plus lorsqu'il s'agit de musique spécialement écrite pour le ballet. Au vrai, il n'y a de vraiment chorégraphique dans la *Quatrième Symphonie* de Brahms que le dernier mouvement, et, en conséquence, ce qu'il y a de meilleur dans *Choreartium,* c'est le finale, la chaconne qui développe ses trente-deux variations sur un thème de huit notes. Mlle Nina Verchinina s'y est fait justement applaudir.

Union Pacific a pour sujet l'achèvement du chemin de fer transcontinental américain dont la dernière traverse fut posée en 1869. Naturellement, cette pose du rail symbolique unissant les Etats de l'Est aux Etats de l'Ouest ne va point sans fêtes, et ces fêtes sont prétexte à évocations d'une époque qui, pour un peuple jeune, semble aussi lointaine que les Croisades pour nous. On nous montre donc des ouvriers irlandais allongeant le rail venu de l'Est, puis des ouvriers chinois allongeant le rail parti de l'Ouest, puis leur rencontre. Mais on nous fait voir aussi une *Gaie Lady* qui trouble fort l'ingénieur chinois. Comme l'ingénieur irlandais n'a point été non plus insensible aux charmes provocants de la *Gaie Lady* (faut-il traduire mot à mot *dame de joie,* comme on dit fille de joie?) il en résulte une dispute. La bagarre est bientôt générale. Quel humoriste avait donc montré des hommes de

peine s[illegible]r une fille de joie dans un taudis éclairé par un jour de souffrance? Ici, nous sommes sous la « Grande Tente », baraque où cheminots jaunes et blancs voisinent avec des Indiens rouges et des cow-boys multicolores. Chinois à nattes, aventuriers à costumes étranges, *Gaie Lady* en robe jaune et en bas vert-pomme, danseuses-traverses et hommes-rails, actionnaires et administrateurs de la Compagnie amenés par deux locomotives aussitôt faite la jonction, et qui portent des habits à la mode de 1870, des mormons, des filles, un barman, des joueurs, des buveurs, tout un monde bariolé grouille et se démène devant des décors non moins surprenants que les costumes. Evidemment, on retrouve dans *Union Pacific* cette recherche du bizarre et ce désir d' « *épater le bourgeois* » qui furent, il y a quelque quinze ans, le fin du fin pour les snobs. Mais sous cette outrance — aujourd'hui bien anodine — il y a cependant quelque chose de louable: de la belle humeur et de la variété. Il en va de même pour la partition de M. Nabokoff. J'ai dit déjà que je préférais celle de *Polichinelle;* c'est que ces airs qui firent fureur en Amérique il y a soixante-dix ans et dont il a tiré les motifs d'*Union Pacific,* sont, au fond d'une médiocrité décevante. Et puis, par le sujet lui-même, M. Nabokoff se trouvait ici venir après le Prokoffieff du *Pas d'Acier,* l'Honegger de *Pacific,* le Mossolow de *Fonderie d'Acier.* M. Léonide Massine se contente de danser un cake-walk; il s'y fait acclamer. Mlle Baronova, en *Gaie Lady,* Mlles Rostova, Tarakanova, Verchinina, en habituées de la « Grande Tente » et consolatrices des travailleurs de la voie, M. André Eglevsky en ingénieur trépidant, M. Paul Petroff en ingénieur chinois ont, eux aussi, remporté le plus vif et le mieux mérité des succès.

Enfin, sur des pages empruntées à Emmanuel Chabrier, *Cotillon* permet à Mlles Toumanova, Riabouchinska et Rostova de montrer la grande qualité de leur art. Mais il semble que le succès le plus vif ait été, comme de coutume, pour *Petrouchka,* où Mlle Danilova se montre danseuse exquise et où M. Léon Woizikowski est non moins remarquable, pour les *Sylphides* où M. Eglevski, entouré de Mlles Danilova, Baronova et Riabouchinska, fait merveille, pour le *Tricorne* de Manuel de Falla. *Scuola di Ballo* — qui fut créé l'an der-

nier au Châtelet — a reçu le même accueil enthousiaste. Ce ne sont point les nouveaux ballets qui risquent d'éclipser ces ouvrages. Et c'est M. Lifar, à l'Opéra, qui, avec *Polichinelle,* est vraiment le vainqueur du tournoi.

§

Les **Concerts Siohan** ont redonné le *Psaume* d'Albert Roussel avec *le Roi David,* d'Arthur Honegger, avec le concours de Mlle Hoerner, de Mme Almona et de M. Le Clézio. M. Charles Münch conduisait le *Psaume* et M. Robert Siohan le *Roi David.* Cette dernière manifestation a dignement terminé une saison où les Concerts Siohan ont rendu à la musique d'éminents services en permettant d'entendre des œuvres comme le *Psaume LXXX,* que nous n'avions pas vu reparaître à Paris depuis la soirée triomphale de 1929 à l'Opéra, en révélant des ouvrages de Florent Schmitt, de Charles Koechlin, etc. La disparition prématurée du regretté Walther Straram laissait un grand vide et il semble que Robert Siohan, avec infiniment d'à-propos, ait saisi le flambeau qu'abandonnaient les mains défaillantes de son aîné. Nous devons louer ses efforts: des exécutions comme celles du *Psaume* d'Albert Roussel, avec M. Le Clézio, comme celles du *Roi David* avec Mlle Germaine Hoerner — qui, comme son camarade de l'Opéra, se montre aussi parfaite cantatrice au concert qu'à la scène, — honorent grandement Charles Münch et Robert Siohan. Quand au *Psaume LXXX,* c'est décidément une des œuvres maîtresses de ce temps et il n'est pas douteux qu'il garde désormais sur nos programmes la place qui devrait déjà être la sienne si les « conditions économiques » ne pesaient si lourdement, en ce temps de crise, sur la musique chorale.

§

Une erreur matérielle a fait omettre dans l'article que je consacrais au **Groupe de Mai,** de Strasbourg, le nom du regretté Lucien Chevaillier, qui en fut le fondateur, il y a quelques années, et dont une œuvre a été jouée cette année même, avec celles que j'ai signalées. Il serait trop injuste de ne pas rendre le mérite de cette fondation si utile pour la musique moderne à celui qui en eut l'idée et qui sut la réaliser.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Rétrospective Emile Alder : galerie Georges Petit. — Exposition Maxa Nordau : galerie Georges Petit. — Exposition des Femmes-Artistes Modernes : Maison de France. — Exposition Paul-Emile Colin : galerie Pelletan. — Rétrospective Jules Chéret : galerie Charpentier. — Exposition des Boursiers de voyage : Ecole des Beaux-Arts. — Les Concours pour le prix de Rome : Ecole des Beaux-Arts.

La rétrospective d'Emile Alder rappelle une longue carrière de bon peintre et de graveur de talent. La belle imagination qu'Emile Alder déploya dans l'art purement décoratif, lui permit de peindre et de graver, sans concessions, en libre expansion de sa nature et non sans rénover, au cours de son évolution, sa technique.

Le clavier d'Alder, graveur sur bois et aquafortiste, est spacieux. Il va de la patiente et vigoureuse notation des aspects familiers de la rue de Paris à la grande planche à sujet héroïque ou mythologique. Une plaquette de lui, les petits *Métiers de Paris,* est illustrée de vigoureux tableautins en blanc et noir, très complets et très précis, retraçant dans une savoureuse mise en décor les gestes familiers du travail manuel et des professions de plein vent et de la porte cochère. Vis-à-vis, de larges conceptions de dieux grecs, de Pans du style le plus élevé. Peintre, Emile Alder a donné beaucoup de paysages. Suisse d'origine, il avait été de très bonne heure le fervent de la montagne. Il en connaissait les courbes, les lignes si variées grandissant un détail de forme humaine ou animale, jusqu'au colossal; il en savait la diversité de lumière. Les Alpes lui fournirent des thèmes nombreux et aussi les monts d'Auvergne, cimés de vieux châteaux qui semblent continuer d'un détail de forme régulière la massivité des escarpements. Ce qui n'empêchait pas les flânes heureuses au bord du lac de Genève ou sur des rives arborescentes de la Seine. Impressionniste au début, dans un éclat diapré de couleurs, il s'était ramené à une synthèse ornée par une parure de détails. Son sens de l'histoire et de la légende s'affirma dans quelques tableaux bibliques, de ton parfois légèrement épigrammatique, le plus souvent d'interprétation appuyée et de grande ligne. Emile Alder s'est inscrit parmi les bons artistes complexes et variés de son époque.

§

Maxa Nordau est une orientaliste très avertie pour qui l'allure des passants et leur étude physionomique comptent plus que le paysage et même que l'étude détaillée du lieu urbain où se meuvent ses personnages. Son carnet de route très détaillé se compose de nombreuses notes ethniques et pittoresques sur l'Espagne et ses danseuses, le Maroc et surtout la Palestine, sa patrie d'élection. En Palestine, elle fait de nombreux et curieux portraits d'artistes juives du théâtre de Tel-Aviv, de chanteuses Yéménites aux yeux de gazelle, aux profils amenuisés et doux. Aussi elle y a donné d'exactes notations de rues de Jérusalem, avec leur ombre et leur silence, de Tibériade, de tous les endroits fameux de la légende palestinienne et des aspects du paysage désolé et des lueurs d'étain de la Mer Morte.

§

Par sa vigoureuse sélection, l'exposition des F.A.M., que présente annuellement Mme Camax-Zoegger, dépasse et même annule toute autre exposition de femmes artistes. Deux rétrospectives augmentaient cette année l'attrait de cette exposition, celle de Marie Bracquemond et celle de Camille Claudel. Marie Bracquemond, femme du grand graveur et décorateur, a vécu dans l'ombre de la gloire de son mari. On savait pourtant qu'elle contribuait à la beauté d'art de l'impressionisme avec moins de variété mais autant d'éclat que Berthe Morisot et Mary Cassat. Les jolis modèles que peint Marie Bracquemond dans sa *Terrasse* sont les sœurs de celles dont Morisot ou Eva Gonzalès traduisirent le charme et les toilettes. Il y a à cette exposition de charmants portraits d'une délicate élégance et qui affirment la vérité et la finesse d'observation de Marie Bracquemond. Le buste violent et tourmenté de Rodin par Camille Claudel est une très belle œuvre, une des plus belles de cette artiste de puissante imagination et de faire énergique. Parmi les artistes réunies là, Adrienne Jouclard avec une très belle œuvre, Angèle Delasalle, Bessie Davidson, Louise Hervieu, Helène Marre, beau peintre de fleurs, Berthe Martinie, Tissié, Madeleine Vaury avec le plus évocateur des paysages espagnols, Mme Camax-

Zoegger elle-même, Suzanne Valadon, un grand et beau nu. Parmi les sculpteurs, Anna Bas, dont l'*Aube* est une statue admirable: une jeune femme dont la chair s'éveille dans la lumière vers un délicieux élan de pureté pudique et de sereine acceptation de la vie et de l'amour. Le corps et le geste en suprême harmonie s'illuminant de beauté tendre et puissante. Anna Bas est un de nos grands sculpteurs.

§

Paul-Emile Colin a rapporté de plusieurs voyages en Italie de nombreuses notations peintes, aquarellées, dessinées. Les courbes tranquilles des rades, les petites places tranquilles des petites villes et la noble silhouette de l'église qu'elles entourent, les horizons des terrasses des villes roses accotées aux hautes collines, la solennité de leur silence, il les rend aussi bien que l'encombrement de leurs marchés autour des fontaines jaillissantes et les petites assemblées de femmes qui travaillent en jasant à l'ombre de leurs arcades. L'Italie convient singulièrement à l'art classique de Colin. Il y trouve de nobles groupes, des silhouettes d'une majesté simple, des lignes pures d'architectures et de jardins. Ce Lorrain a le sens le plus intense du paysage ensoleillé et des figures qui s'y meuvent. La Sicile, surtout, lui apparaît dans toute sa sérénité violente et il en décrit les marins et les chevriers avec autant de force qu'il en fait surgir le décor. La longue pratique de la gravure a donné à Colin une prestigieuse force de style. Il résume et fait tout voir par l'accent essentiel. Il n'y a pas, en ce moment, d'art plus solide et plus savamment dépouillé que le sien. Graveur sur bois et aqua-fortiste, il est célèbre. Il ne l'est pas assez. On ne se rend pas encore suffisamment compte que des planches comme son Lucerne, ses Forgerons, sa Lisbeth et Sepelé, son portrait de Jules Renard figurent parmi les plus incontestables chefs-d'œuvre de la gravure actuelle. C'est une vérité que le temps établira.

§

Pour accroître les ressources du musée de Nice, on a réuni, galerie Charpentier, nombre d'œuvres de Chéret, et c'est une occasion d'admirer l'expansion radieuse d'un peintre de la lumière et de la grâce dans l'essaim de figurines légères qu'il

créait inlassablement et dans les quelques grands tableaux où il synthétisa l'expression de ses qualités. Sans doute, sa décoration de l'hôtel de ville réalise admirablement le cortège pittoresque des Scapins et des Scaramouches ; toute cette floraison de types de la comédie italienne et moliéresque à qui il donna forme plastique; sans doute son rideau de théâtre du Musée Grévin, évoque-t-il, plus que toute autre peinture, une sorte de Songe d'une nuit d'été de la grâce subtile et du rire tendre de la vie de Paris, mais de claires visions, comme sa *Cueillette*, chantent toute la joie des belles heures, du repos féerique, de la joie de vivre de notre temps. Il a été le peintre heureusement souriant de la vie de son temps, la jolie vie ornée et fleurie de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci. Sa palette offrait les couleurs de la moisson sous le soleil. Pour ses affiches, il avait su trouver de rapides synthèses des thèmes à traiter, auxquels personne depuis n'a su comme lui redonner le svelte élan.

L'Exposition des Bourses de voyage de 1923 à 1928 a permis de montrer à nouveau quelques toiles de haut intérêt et a prouvé que si souvent les détenteurs de ces récompenses ne dépassent pas une honnête moyenne, quelques-uns sont de premier ordre, comme Paul-Elie Dubois, Yes Brayer et Proszinski.

§

Les concours de Rome viennent de se clore.

Il y a deux façons d'envisager ces joutes de notre jeunesse artistique, d'ailleurs triée et filtrée pour l'entrée en loges par un jury omnipotent et irresponsable. La première est de considérer ces concours comme des exercices de fins d'études, purement scolaires, où l'Institut couronne de bons et dociles élèves et leur offre des ressources pour découvrir le monde et surtout son passé classique. D'aucuns pensent que donner ces prix est purement affaire aux professeurs qui ont présidé aux dites études scolaires.

On peut aussi penser que le Prix de Rome donne à celui qui l'obtient des facilités de travail, la pleine tranquillité pour les créations du début de la maturité puis assure des droits, représentation d'opéras pour les musiciens, com-

mande de grandes décorations murales pour les peintres, monuments pour les sculpteurs. Donc que si le prix de Rome donne des droits, il engage l'avenir de son privilégié, la responsabilité de ceux qui le décernent et écrivent, par leur choix, une page de l'histoire de l'art français. Or, c'est un sport connu que d'écrire sur deux colonnes les noms des peintres qui ont obtenu le prix de Rome depuis trente ou quarante ans et en regard celui des peintres célèbres qui ne l'ont pas obtenu ou ne l'ont pas recherché. On voit que tous les grands peintres de l'époque ne l'ont point mérité et parmi ceux qui l'ont conquis, il en est, et de nombreux, qui ne sont même pas notoires et certains dont seuls les critiques érudits pourraient déterrer l'œuvre et le souvenir. Tout récemment, à propos du cinquantenaire des Indépendants, Paul Signac reprenait le petit jeu, avec un plein succès. Cela prouve qu'en général les prix de Rome sont mal décernés. Cette année 1934, le jury a dépassé les bornes. Ce n'est pas en dépit du bon sens qu'il a jugé. Il y a eu une méthode dans ses caresses et dans ses rigueurs. Les premiers prix, les seconds grands prix ont été régulièrement décernés en raison inverse de la valeur d'art des concurrents. Ce sont les derniers qui passent les premiers, les plus dénués de qualités qui triomphent. Peut-être une refonte du jury, une modification de sa composition éviterait-elle ces coq-à-l'âne et ces injustices.

Parmi les peintres non laurés qui affirment ou promettent du talent, citons MM. Sergent, Delaris; parmi les sculpteurs, MM. Morenon et Guérard.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

La saison. — Spectacles. — Le public britannique et le public français. — Troupes françaises. — Noël Coward : *Conversation Piece, A Romantic Comedy*, Heinemann. — Ethel Mannin: *Men are unwise*, Jarrolds. — *World* et Mr Vernon Bartlett. — La *Wine and Food Society* et la revue gastronomique *Wine and Food.*

C'est évidemment un esprit chagrin qui a émis cette boutade : « Nous autres, Anglais, prenons nos plaisirs tristement. » **La saison** en cours lui ferait changer d'avis; il n'aurait que l'embarras du choix pour se distraire gaîment. Du reste, le public britannique est facile à amuser : il adore le

spectacle, tous les spectacles, et il ne se montre pas exagérément difficile, tout en appréciant néanmoins ce qui est bien.

Depuis le printemps, on a offert au public une quantité incroyable de **spectacles** de toute espèce. Il s'y est précipité avec d'autant plus d'entrain que la crise économique est conjurée et qu'il semble bien que le pays entre dans une période de prospérité.

De plus, la santé du roi est rétablie et lui permet cette année d'assister aux cérémonies où sa présence est traditionnelle. Enfin, le temps, particulièrement sec et beau, favorise les manifestations de plein air organisées de l'un à l'autre bout de la Grande-Bretagne : courses de chevaux et d'autos, championnats de tennis, de polo, de golf, de football, de rugby, de cricket, d'aviron, tournois militaires, revues navales, carrousels aériens, régates, représentations en plein air, « pageants », cortèges et reconstitutions historiques, festivals de musique et de danses populaires, concours hippiques, expositions, fêtes de bienfaisance, etc.

Le roi, la reine, les princes et les princesses se prodiguent, et l'on sait quel prestige leur présence ajoute à ces réunions. En outre, les souverains ont tenu des « cours » fréquentes au palais de Buckingham et des « levées » au palais de Saint-James. A cheval, coiffé du bonnet à poil, George V a passé la revue des régiments de sa garde devant une foule qui l'acclamait. Les provinciaux accourent à Londres, les Londoniens se rendent dans les provinces pour assister à celles qui les tentent dans ce foisonnement de fêtes, sur lesquelles une publicité bien organisée les renseigne, en même temps qu'elle leur répète avec insistance qu'on leur offre tout ce qu'il faut pour se distraire chez eux et qu'avant de parcourir les pays étrangers il est préférable de bien connaître son propre pays. Le conseil est suivi; les Anglais traversent moins la Manche, et ce sont les étrangers qui, maintenant, favorisés par le change, viennent de plus en plus nombreux visiter l'Angleterre, y passer leurs vacances, et y laissent leur argent.

Le nombre des salles de théâtre, des music-halls et des cinémas, témoigne du goût des Anglais pour tout ce qui est spectacle, pour tout ce qui est plaisir des yeux, et il fait plus

de cas d'un décor féerique, d'un ballet somptueux, que d'une pièce parfaite jouée par des acteurs de premier ordre. Les pièces de Shakespeare que l'on monte pour le grand public sont exclusivement celles qui permettent des danses et de la musique dans des décors merveilleux. Récemment, après un séjour à Paris, le critique dramatique du *Times* a fait à ce propos un intéressant parallèle entre **le public britannique et le public français.** L'Anglais va au théâtre pour se distraire, pour s'amuser, et il y arrive tout disposé à l'indulgence; s'il y a trouvé ce qu'il y attendait, il est satisfait, et j'en connais qui sont retournés voir cinq et six fois des pièces qui, au point de vue de l'art dramatique, sont à peu près au niveau de ce qu'on joue au Châtelet. Le critique du *Times* observait que le public français va au théâtre dans un esprit tout différent : il apprécie une pièce dans la mesure où elle lui donne à penser et il la juge d'après sa valeur intellectuelle. De là, pour les acteurs, une tâche infiniment plus rude et plus ingrate. Nos acteurs français sont infiniment supérieurs aux meilleurs acteurs anglais, à quelques rares exceptions près. Je me souviens que lorsque Guitry, le père, vint pour la première fois jouer ici, à Londres, la critique et le public restèrent pétrifiés. Le grand artiste fut unanimement salué chapeau bas. Dans une de ses étincelantes chroniques, Arnold Bennett, qui l'avait vu maintes fois jouer à Paris, parla de génie, et, le comparant aux acteurs anglais les plus réputés, il déclara péremptoirement : « Guitry sweeps them all off the stage. » Venu pour une semaine, Guitry resta un mois, et fit salle comble chaque soir, en jouant les rôles de son répertoire. Et il revint les années suivantes, jusqu'à sa mort, avec le même succès. A son tour, Sacha Guitry fit de fructueuses saisons à Londres, sans éclipser son père; son originalité et son talent séduisirent le public pour d'autres raisons, et ce fut encore l'occasion pour la critique de constater la supériorité de l'art théâtral en France.

Guitry eut des imitateurs qui ne furent pas également heureux. D'excellentes **troupes françaises** vinrent avec d'excellents programmes; on leur rendit justice, mais ils ne conquirent pas la faveur du public. Nous en avons eu des exem-

ples cette année. D'abord, ce fut la troupe Gaston Baty qui donna des représentations de *Crime et Châtiment*. Sans une discordance, la critique fit les plus chaleureux éloges de la mise en scène et des acteurs dont le jeu parfait et l'ensemble cohérent permettaient à ceux mêmes qui ne savent pas le français de suivre exactement la pièce; ce fut, certes, un succès incontesté pour l'art dramatique français, mais il est peu probable que l'intelligent acteur-directeur qui fit venir Gaston Baty ait recouvré ses frais. Ensuite, une soi-disant troupe de la Comédie-Française, amenée par M. Albert Lambert, prétendit révéler aux Londoniens les beautés de notre art classique: Molière, Corneille, Victor Hugo et même *Œdipe Roi*. La critique marqua une politesse respectueuse à l'égard de ces reconstitutions archéologiques, et le public les ignora à peu près complètement. Cependant, un spectateur enthousiaste adressa au directeur du *Times*, qui la publia, une lettre déplorant que la salle restât vide : « En comptant les élèves de français d'une école de jeunes filles, disait-il, nous étions bien cinquante qui faisions du bruit comme cinq cents au baisser du rideau. » Des échos de ce tapage parvinrent sans doute à Paris, car, alléchés par des espoirs de gloire et de profits, des gens de théâtre m'écrivirent, me demandant comment il fallait s'y prendre pour venir jouer à Londres. D'autres risquèrent le voyage et s'en retournèrent déconfits; ils en éprouvaient d'autant plus d'amertume qu'ils apprenaient sur place le succès que remportaient Yvonne Printemps et Pierre Fresnay dans un des théâtres de C.-B. Cochran, et entourés d'une troupe anglaise. La pièce avait été écrite pour eux par Noel Coward, et leurs rôles comportaient une large part de texte français. Qu'est-ce que cette pièce? L'auteur l'intitule **Conversation Piece** et en place l'action à Brighton en 1811. Le sous-titre indique : *A Romantic Comedy*. C'est peut-être cela, avec prologue, musique, chants devant le rideau, et des scènes entièrement muettes où les personnages vont et viennent dans le décor sans prononcer un mot. L'œuvre échappe aux définitions traditionnelles; c'est de la vie, avec ce que la vie comporte d'espoirs et de désillusions, de calculs déjoués, de faux-semblant et de sincérité, de supercherie et de franchise, d'imposture et de réalité. Tout cela,

les personnages et leurs actions, est présenté avec un sens admirable des proportions, avec une légèreté de touche qui laisse apparaître, avec une extrême netteté, le comique des situations, le ridicule des personnages, l'hypocrisie des rapports sociaux, et les idées se dégagent d'elles-mêmes de ces tableaux finement composés. La présence des deux personnages français accuse davantage les contrastes sans que rien ne tranche trop brutalement. Sans doute, l'auteur les place dans une situation un peu douteuse, scabreuse même. Bien qu'il soit d'une élégance suprême, qu'il semble « to exude an aroma of perfection », que ses gestes, d'une grâce authentique, soient précis sans rien d'excessif, le duc de Chaucigny-Varennes a des intentions quelque peu « fripouilles », « something fishy », en amenant à Brighton sa prétendue pupille, à qui il prête une généalogie aussi brillante qu'apocryphe en vue d'un mariage opulent qui regarnira son escarcelle vide. Mais les manières de la plébéienne de France ne déçoivent pas la caste aristocratique anglaise, et ce rôle de Mélanie s'adapte remarquablement à Yvonne Printemps, de qui la sincérité et la tendresse font échouer de très jolie façon les desseins astucieux de son protecteur. Toute la pièce s'échafaude sur ce menu prétexte, et elle est aussi captivante à lire qu'à voir jouer. L'auteur possède à un degré peu commun l'art de dégager des actions et des situations les plus simples ce qu'elles comportent d'essentiel et de vivant, en donnant l'occasion aux personnages de révéler leurs qualités et leurs défauts, leurs idées et leurs sentiments, leur esprit et leur âme, et cela sous un jour qui reste séduisant. A ce point de vue, Noel Coward a trouvé une forme inattendue de spectacle théâtral, et *Conversation Piece* est de la même veine que l'incomparable et géniale *Cavalcade* où il a réalisé une œuvre qui laisse sur les imaginations une impression ineffaçable.

§

On ne peut pas lire tous les romans qui paraissent : ils sont trop! Comment opérer un choix judicieux? Il y a bien quelques auteurs dont on sait qu'ils ne donneront rien d'indifférent et on suit leur production, mais c'est en même temps suivre peut-être le goût du jour, et risquer de tomber

dans le snobisme. Rien ne cause plus de plaisir que de découvrir un auteur qu'on ignore et qu'il vaut la peine de recommander. Ce plaisir, je le dois, cette fois, à mon ami « Abel of the Ivy », homme de goût artiste et de jugement sûr. Parfois, je le retrouve le soir, et c'est au cours d'une de nos conversations qu'il me signala le livre de Miss Ethel Mannin : **Men are unwise.** Il fit même mieux : certain de son opinion, il me prêta son exemplaire, dont je commençai la lecture le soir même, et je ne lus rien d'autre avant de l'avoir terminé. Qu'il soit remercié du plaisir rare que j'ai goûté grâce à lui!

C'est un roman bien construit, bien ordonné et parfaitement conté; le décor est si bien campé, dans sa simplicité, qu'on s'y reconnaît toujours, que ce soit à Londres ou au flanc des montagnes du Tyrol, car l'alpinisme joue un rôle capital dans l'histoire. Il y a deux personnages principaux qu'en rejoignent deux autres par moments sur le devant de la scène; le reste sont des figurants, mais très vivants pendant qu'ils entrent dans l'orbite du drame. Car c'est un drame, le drame de nous tous et de tous les jours, puisque, comme le dit le titre, les hommes sont dépourvus de sagesse. Est-ce leur faute s'il y a un tel désaccord entre leurs rêves et la réalité? Est-ce la faute des êtres s'ils s'apparient et s'accouplent sans se connaître jusqu'au fond de l'esprit et de l'âme, en cédant à des sentiments superficiels, à l'entraînement irraisonné du cœur, à l'attrait du physique et des sens et au désir sexuel? C'est ce qui arrive à Kathleen Cassidy quand elle se lie avec Donald Hildred, qu'elle épouse pour la commodité de leurs relations. Elle vit en dessinant pour des journaux de modes; lui, au début, n'a pas de profession bien définie; il est « dans le commerce » et trouve sa voie comme rédacteur d'annonces et de réclames de publicité. Chacun d'eux porte en soi un rêve incompatible avec celui de son conjoint, rêves irréalisables d'où naît le conflit psychologique que l'auteur développe avec une remarquable maîtrise. Depuis son enfance, Donald nourrit l'ambition, frustrée chez son père, d'escalader les cimes neigeuses; il rencontre l'ami, à qui sa fortune a permis de devenir un alpiniste consommé, et l'amour-propre fera du rêve une obsession.

Malgré ses penchants pseudo-artistiques, Kathleen, avec son tempérament d'amoureuse, ne songe qu'à se créer un home, un foyer, un chez-elle, la cage qu'elle embellira de son mieux pour y retenir l'époux qui satisfait sa passion et qu'elle aime sensuellement, avec ce besoin de possession exclusive qu'ont l'immense majorité des femmes. Certes, elle aime les montagnes, elle en goûte la grandiose beauté, et la contemplation lui suffit. Son bonheur est dans les joies du ménage, dans la paix domestique, dans la satisfaction de sa sensualité, et, un beau jour, l'homme hanté par les cimes s'enfuit, il tente l'escalade, mais il n'a pas en lui la puissance... et il se brise avec son rêve. « Il en fut toujours ainsi. Les hommes ont chacun leur folie et sont curieusement conçus... » Cette simple philosophie se dégage d'elle-même de ce récit captivant, habilement proportionné, aux personnages exacts et vivants, dans un cadre où le quotidien ne perd rien de son pittoresque.

§

Pour présenter la nouvelle revue **World,** dont il a pris la direction, **Mr Vernon Bartlett** en préface le premier numéro (juillet 1934) d'une intéressante dissertation. Cette publication se propose de donner des extraits de ce qui se dit ou s'écrit de plus marquant dans le monde sur la situation politique et économique. Il n'y a rien là de particulièrement original, et des revues de ce genre existent un peu partout. Mr Bartlett ne prétend pas du reste innover, et le seul mérite qu'il réclame, c'est d'avoir le courage de lancer un nouveau périodique pendant une période de dépression économique sans précédent. Sans vouloir diminuer son mérite, on peut lui faire observer que l'Angleterre, au moins, semble se dégager de la crise et entrer dans une période de relative prospérité.

Mr Vernon Bartlett est un journaliste de talent, spécialiste de la politique internationale sur laquelle il exprime des vues plus personnelles qu'objectives, et d'aucuns lui reprochent un certain sectarisme. L'occasion est bonne pour lui de faire un tableau de la confusion actuelle du monde, telle qu'il la voit, assez confusément. Il répète les critiques que soulève de toutes parts l'action du nationalisme politique qui, en entraînant le nationalisme économique, est responsable du

chaos actuel. Il n'y a là non plus rien de très original, mais au moins on discerne l'attitude que prendra le directeur de *World* dans son commentaire mensuel et les idées qui décideront du choix des extraits qu'il rassemblera.

On pourrait relever dans son exposé quelques jugements surprenants et de faux raisonnements, mais ce n'est là peut-être qu'une question d'opinion. Cependant, on ne voit pas clairement comment il arrive à déduire que le National-Socialisme allemand, avec « ses résultats absurdes et tragiques », offre un danger de guerre moindre que l'ancien impérialisme. Il est vrai que, ayant commencé par pousser son tableau au noir, Mr Bartlett décide soudain de terminer sur une note optimiste qui n'est généralement pas dans ses cordes.

En tout cas, il est heureux qu'une telle revue paraisse en Grande-Bretagne, et il faut souhaiter qu'elle soit largement lue pour que s'atténuent les préjugés, les partis pris et les illusions insulaires. A coup sûr, nulle période plus que l'actuelle depuis la guerre ne demande que les nations comprennent les motifs et les méthodes de leur politique. Ceux qui se chargent de cette tâche d'interpréter assument une sérieuse responsabilité; on est en droit de leur demander des qualités infiniment rares : qu'ils soient strictement objectifs, d'une impartialité impeccable, inaccessibles aux préventions, incorruptibles, doués d'un sens scrupuleux de la justice, sans que la fermeté de leurs convictions personnelles puisse influer sur leur respect de celles des autres. Non moins que ces traits de caractère, il leur faut des connaissances qui se rencontrent rarement chez un seul homme, et qui leur permettent de peser, de jauger l'importance de ce qu'ils décident de citer selon les personnages ou les organes auxquels ils empruntent leurs citations. Il y a là un sens des proportions qu'il est infiniment difficile d'acquérir; la preuve en est donnée tous les jours par les agences télégraphiques d'information qui publient pêle-mêle des extraits de journaux à grand tirage et de feuilles sans portée ou des discours de personnages écoutés et des déclamations d'agitateurs futiles, le tout dans des traductions aussi hâtives qu'infidèles. Et c'est souvent sur du fatras de ce genre que les rédacteurs d'éditoriaux

se basent pour leurs commentaires. La France a beaucoup à souffrir de ce côté-là; l'opinion française est présentée très inexactement outre-Manche, et sans aucun souci des proportions. Espérons que Mr Vernon Bartlett s'adjoindra pour les choses de France un collaborateur aussi compétent qu'il l'est lui-même sur les choses d'Allemagne.

Le choix que contient ce premier numéro est bien fait; il porte sur quelques-uns des grands problèmes politiques de l'heure, mais il pourrait être plus varié; tel qu'il est, c'est un bon départ. Il faut espérer que le succès permettra aux éditeurs de donner plus de quatre-vingts pages de textes divers, pour que la revue mérite mieux le nom qu'elle s'est ambitieusement donné.

§

Il est certain que la cuisine n'est pas considérée comme un art en Angleterre; on cuit les aliments sur le gril ou dans le four, pourvu que ce soit vite fait et sans embarras. J'ai entendu, un soir, Whistler tenir le propos suivant : « En Angleterre, comme en Amérique, les ménagères ne cuisinent pas; elles ouvrent des boîtes de conserves (they open tins). » Néanmoins, Brillat-Savarin a des disciples en Grande-Bretagne, et il existe une élite qui apprécie les vins de bon aloi et les mets bien préparés. Sans quoi, comment expliquerait-on que, parmi les associations de la colonie française, celles des cuisiniers soient, avec celle des coiffeurs, les plus nombreuses et les plus riches?

Il y a désormais une association de gourmets. Le 20 octobre 1933, fut fondée la **Wine and Food Society** qui se propose « de rassembler et d'assister tous ceux qui, persuadés que bien comprendre et apprécier la bonne nourriture et les bons vins est une part essentielle de la santé et du contentement personnels, désirent voir un plus grand nombre de gens en Angleterre prendre un intérêt plus intelligent à ce qu'ils mangent et boivent. »

La société a l'ambition de « relever le niveau de la cuisine dans tout le pays, en vue d'une santé meilleure et d'un plus grand contentement, en vue aussi qu'un plus grand nombre de visiteurs viennent y passer leurs vacances, ce qu'ils ne

seront jamais tentés de faire aussi longtemps que persiste le déplorable état actuel des hôtelleries de province ».

L'activité de la société sera multiple et l'on peut se fier à son fondateur, André-L. Simon, pour qu'elle soit efficace et exercée avec tact. En quelques mois, il a groupé un nombre considérable d'adhérents et il publie, sous le titre de **Wine and Food**, une revue gastronomique trimestrielle dont le premier numéro est remarquablement intéressant.

« Tous les arts, déclare dans son éditorial André-L. Simon, peuvent être ignorés avec une apparente impunité, tous sauf un qui est l'art de la conservation de soi-même, c'est-à-dire l'art de manger et de boire. » Est-ce un art qui est à la portée de tous, ou n'est-il accessible qu'à des privilégiés? L'exemple de la France démontre que la bonne cuisine peut être pratiquée par toute la population, mais, avant que ce soit le cas en Angleterre, la *Wine and Food Society* devra surmonter une fameuse tâche.

En tout cas, la société est à l'œuvre, et son organe prouve que la littérature est une alliée naturelle des problèmes de la cuisine et des plaisirs de la table.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ALLEMANDES

René Loti : *Histoire de la « Culture » allemande*, Paris, librairie Félix Alcan. — Edmond Vermeil : *L'Allemagne. Du Congrès de Vienne à la Révolution hitlérienne*, Paris, Editions de Cluny. — René Lauret : *Le Théâtre allemand d'aujourd'hui*, Paris, librairie Gallimard. — Ernest Jünger : *La Guerre, notre mère*, traduction française par Jean Dahel. Paris, Albin Michel, éditeur.

M. René Lote a publié naguère une étude intitulée *les Visages de l'Allemagne* (1), où il nous invitait à une excursion à la fois artistique et archéologique à travers les « paysages architecturaux » de l'Allemagne du moyen âge et de la Renaissance. Il nous offre aujourd'hui cette enquête élargie et poussée jusqu'à l'époque contemporaine, dans un volume magnifiquement édité, qui porte le titre d'**Histoire de la « culture » allemande.** « Ce que je présente ici, écrit l'auteur en guise de préface personnelle, c'est une « Somme » de mon savoir, de mon expérience de germaniste, de philosophe et

(1) Cf. *Mercure de France* du 1-IV-1932, pp. 236 et ss.

d'homme. » M. Lote a un sens aigu des milieux historiques, une vision pittoresque des cadres extérieurs où se déroule une époque. C'est là, semble-t-il, l'apport le plus original de son expérience de germaniste: cette exploration de « l'humus historique », de la physionomie des villes, des centres régionaux, bref de ce « collectif plein de diversité » qui parfois, mieux que la littérature, exprime les orientations diverses et les aspects multiples de cette Allemagne où tant d'influences successives et de styles différents ont déposé leurs sédiments.

Mais l'Allemagne, surtout celle des temps modernes, porte encore un visage différent. Elle se présente aussi comme une succession de révolutions spirituelles, dans la vie religieuse, spéculative, artistique, scientifique, par où cette totalité germanique, si riche en diversités ethniques, régionales, religieuses, culturelles, a cherché à s'unifier, tout au moins à prendre conscience d'elle-même au cours des siècles. Cette seconde partie du livre, de beaucoup la plus importante, me paraît moins réussie. Etait-il nécessaire de donner ces interminables et toujours nécessairement incomplètes nomenclatures de noms d'auteurs et de titres d'œuvres résumées en quelques aperçus et parfois bien arbitrairement choisies? Ce que nous voudrions voir, ce sont les sources profondes, originales, jaillissantes de cette culture, et non une multiplicité d'aspects fixés en quelques croquis pittoresque, le plus souvent satiriques. Qu'apprenons-nous du drame de conscience d'où est sortie cette foi luthérienne dont la connaissance est si indispensable à qui veut pénétrer le dynamisme moral et religieux de l'Allemagne moderne? Croirait-on que dans un livre consacré à la culture germanique, l'histoire de l'art allemand par excellence, de la musique, est expédiée en une ou deux pages? A-t-on défini le romantisme allemand — où la littérature de tous les pays a puisé tant de motifs d'inspiration — en le traitant de perpétuel « vague à l'âme » germanique?

C'est qu'ici M. Lote reprend les conclusions de sa thèse de doctorat, intitulée *Du christianisme au germanisme*. Dans les grandes créations spéculatives allemandes, — qui ont si profondément renouvelé la philosophie européenne, — il ne veut voir qu'un mysticisme atavique, un obscurantisme camouflé

qui, machiavéliquement, s'adapte aux démarches de la pensée éclairée pour la plier à des desseins cachés d'exploitation ou de domination politique. Cette optique très spéciale l'amène à négliger ce qui contredit sa thèse. Quelles lacunes dans les pages consacrées à un Gœthe, à un Wagner, à un Nietzsche! Toute l'expérience allemande de la vie lui paraît comme telle, à l'avance suspecte, et il fait des plus grandes figures de la littérature allemande une sorte de jeu de massacre où s'exerce sa verve batailleuse, impitoyablement dénigrante. M. René Lote représente le cas d'un germaniste qui met son originalité à se fermer à tout ce qui est germanique, à se défendre contre tout ce qui donne accès à l'âme allemande, — à sa vie religieuse, à sa sensibilité romantique et musicale, à son enthousiasme spéculatif et à cette quête perpétuellement errante, à cette « Problématik » faustienne où réside à la fois son plus grand danger et son dynamisme propre, sa puissance de continuelle rénovation. « Chacun se fait un peu son destin », conclut-il philosophiquement, nous livrant son expérience d'homme:

> Donc, comme a dit encore mieux Voltaire, cultivons notre jardin, tout en ouvrant l'œil sur la porte d'où le danger peut venir.

Dans cette attitude exclusivement défensive, négative, dans ce repliement systématique, n'y a-t-il pas un principe stérilisant? Et est-ce vraiment le Destin irrévocable de la France, que de cultiver éternellement les plates-bandes d'une sagesse voltairienne, prudemment horticole?

Que se cache-t-il derrière l'hitlérisme? C'est le problème que se pose le petit livre très condensé, presque trop condensé, de M. Vermeil, sur **l'Allemagne, du Congrès de Vienne à la Révolution hitlérienne.** Ne nous attendons pas à des révélations sensationnelles, toujours sujettes à caution! Il s'agit moins d'une enquête directe que d'une exploration rétrospective qui s'attache à découvrir une sorte de logique interne se déroulant dans l'histoire de l'Allemagne depuis la Réforme luthérienne jusqu'à la révolution hitlérienne. Cette histoire s'offre en effet comme « une succession d'efforts individuels presque surhumains et de contractions d'ordre dis-

ciplinaire en vue de l'unification nationale. » Elle se traduit par une série de formules instables, qui aboutissent régulièrement à une catastrophe. Le point de départ est « la protestation du moine Luther, qui est l'acte allemand, l'acte symbolique par excellence. » Avec la Réforme, la nation allemande commence « à se détacher sur le fond trouble et obscur du Saint-Empire déchu ». Elle se cristallise une première fois, mais par fragments. Au principe universaliste du Saint-Empire succède une mosaïque d'Etats policiers juxtaposés, suivant un principe « pluraliste » de souverainetés territoriales et de diversités confessionnelles. L'aboutissement fut la catastrophe de la guerre de Trente ans. D'autre part, la Réforme, en implantant à la mentalité politique allemande sa conception d'un absolutisme patriarcal, fait de la passivité politique du peuple allemand la condition même de son existence.

Ainsi se trouve préparée l'opposition fondamentale qui mettra aux prises, au cours du XIXe siècle, le conservatisme prussien et les conceptions occidentales de la démocratie libérale. A un moment donné, après 1848, on aurait pu croire qu'une synthèse vraiment allemande allait se produire de toutes les aspirations qui tendaient à faire de l'Allemagne un pays à la fois unitaire et démocratique. Mais la Constitution de Francfort de 1849 est restée lettre morte. Bismarck reprend les aspirations nationales de 48, mais il leur impose la formule étroite de l'hégémonie prussienne et transpose le libéralisme de 48 en militarisme prussien. Cependant, son œuvre reste contradictoire. Car, d'une part, il sent le besoin de l'appuyer sur la volonté populaire, représentée par le Reichstag, et, d'autre part, il reste prisonnier de sa mentalité de hobereau prussien, mystique, monarchiste et militariste. De là tous les conflits latents et les malfaçons de cette création bismarckienne — le Deuxième Reich — qui n'aboutit qu'à des compromis et a été imposée par la volonté d'un seul homme, plutôt qu'elle n'est sortie de la volonté populaire et des entrailles mêmes de la vie. Le Chancelier de fer disparu, ce fut la crise permanente d'un régime fondé sur des contradictions non résolues. La catastrophe de 1918 en apparaît à M. Vermeil la conséquence inévitable.

On trouvera peut-être dans ces constructions savantes une schématisation un peu trop idéologique des forces en présence et des situations historiques. Car, à dire vrai, la cause déterminante de cette catastrophe de 1918 — l'auteur lui-même le reconnaît — ce furent d'abord les folies expansionnistes, les improvisations brouillonnes et les fautes diplomatiques de la *Welkpolitik* wilhelminienne, et aussi la terrible nécessité de nourrir une population qui avait triplé de volume, d'assurer des débouchés à une surproduction industrielle grandissante et d'ouvrir des champs d'activité nouveaux à un capitalisme d'une vulnérabilité inouïe. Surtout la partie a été mal jouée. Débordée par les événements, l'Allemagne s'est précipitée de gaîté de cœur dans la guerre sans pouvoir ou vouloir formuler les buts précis qu'elle poursuivait et sans se soucier d'assurer une coordination étroite entre les opérations stratégiques et les visées politiques, entre le commandement militaire et la volonté populaire, systématiquement tenue à l'écart et dans l'ignorance: « La tragédie weimarienne, observe M. Vermeil, était déjà en germe dans le drame de la guerre ». Rien de plus mensonger que cette Allemagne camouflée d'après-guerre, avec son faux parlementarisme où s'exagèrent les défauts d'un système qui était contraire à sa mentalité séculaire; avec son illusoire principe d'autorité incarné dans la personne d'un feld-maréchal appelé au secours d'un régime discrédité; enfin avec l'illusion éphémère d'une fausse prospérité alimentée par un endettement croissant. Malgré les sévères admonestations de l'agent des réparations, Gilbert Parker, et la diète d'ascétisme prescrite par l'austère « moraliste » Brüning, la jeunesse allemande se lance alors dans l'aventure hitlérienne.

Sur ce terrain social, — véritable « champ de ruines », — ainsi préparé par tant de détresses et de mensonges internes accumulés, est né le hitlérisme. Son succès foudroyant est dû précisément à ce mensonge continu et à cette crise sans précédent qui a broyé, après une série d'épreuves inouïes, le peuple allemand et l'a préparé à recevoir un Evangile nouveau, à concevoir un changement radical de système. Les hitlériens de la première heure — financés d'ailleurs par la grande industrie — sont des bourgeois prolétarisés qui ont

horreur de la prolétarisation et qu'effraie le fantôme du nivellement communiste — des ruinés, des déclassés, des déracinés, des désaxés, des désespérés, dépourvus de toute éducation politique, et qui jouent leur dernière chance sur un miracle, sur un sauveur, sur une foi nouvelle propagée par la suggestion collective et imposée par une inquisition terroriste. A dire vrai, entre l'Allemagne de Weimar et l'Allemagne de Hitler, il n'y a aucune solution de continuité. Ce qui a changé, c'est la méthode à l'intérieur qui se traduit par un dynamisme nouveau et par une redoutable violence d'affirmation. Et M. Vermeil de conclure:

Qui mène ce jeu sinistre? La tragique antinomie qui a détruit le Deuxième Reich a-t-elle disparu? L'unité de direction est-elle vraiment absolue? Est-ce la paix ou la guerre? Les masses sont-elles conduites ou conduisent-elles le branle? Nous ne pensons pas que le Troisième Reich puisse donner à cette angoissante question une claire réponse. Mais peut-être court-il, comme le Deuxième, à une catastrophe dans laquelle nous serons, bon gré, mal gré, entraînés nous-mêmes.

La vue d'ensemble que M. René Lauret nous offre du **Théâtre allemand d'aujourd'hui** dépasse l'horizon d'un simple recueil de chroniques théâtrales. Nous y trouvons, projetée sur l'écran de la scène, toute l'évolution morale et artistique de l'Allemagne de ces dernières années, à laquelle l'auteur a lui-même assisté à Berlin, de 1924 à 1933. De cette gerbe si riche, détachons simplement quelques aperçus particulièrement intéressants.

C'est d'abord l'extraordinaire développement qu'a pris la vie théâtrale en Allemagne. Ce goût du théâtre paraît plus vif chez l'Allemand que chez le Français. Tout au moins, il procède d'un instinct de sociabilité différent qui répond moins au plaisir de converser avec son semblable ou de l'entendre converser, qu'au besoin de sortir de son individualité, de se plonger dans une âme collective, avec ce sens inné de la mise en scène, de la parade, qu'avait déjà si bien su exploiter Guillaume II et qui fait peut-être d'Adolf Hitler le plus grand régisseur allemand. Cette prédominance du collectif sur l'individuel expliquerait aussi l'aversion qu'éprouve l'Allemand pour l'analyse psychologique au théâtre, son peu

d'aptitude pour le dialogue et sa prédilection pour la rumination de certains problèmes qui lui donnent le frisson de l'irrationnel. Il se passionne pour les fatalités brutales de l'instinct, pour les problèmes de la puberté, les anomalies criminelles ou sexuelles, les « complexes » freudiens. Ainsi que l'observe M. Lauret : « l'âme allemande subit des refoulements plus forts que la nôtre. Les refoulés deviennent aisément des déchaînés. » On peut dire que Wedekind a été le grand précurseur de ce « freudisme » théâtral. Son théâtre nous offre la plus belle collection d'anormaux, d'entremetteurs, d'escrocs, de non conformistes de l'ordre sexuel, moral ou social, le tableau d'une société en décomposition où triomphe un nihilisme radical.

Un autre trait de caractère de cette production théâtrale, c'est la succession rapide des générations, des formules, des styles. Après une première équipe d' « expressionnistes », pour qui le drame est cri de révolte ou vagissement lyrique — voici les adeptes du néo-réalisme (*die neue Sachlichkeit*) qui font du théâtre une conférence, une réunion publique, un article de journal, ne songeant qu'à instruire le spectateur, en jetant dans le monde des documents et des statistiques. « Le héros de cette comédie est le pétrole », déclare le fameux régisseur, M. Piscator, faisant confectionner par un de ses collaborateurs un « documentaire ». Du coup, la conception qu'on se fait de l'art dramatique est complètement modifiée. L'intrigue, la pièce est secondaire. Il ne s'agit pas de faire vivre des personnages, mais de lancer une idée sensationnelle. Le personnage important, c'est le régisseur de qui l'auteur dramatique n'est que le pourvoyeur ou le collaborateur. Les deux plus grands noms du théâtre allemand d'aujourd'hui sont ceux de deux régisseurs. C'est Reinhardt, le « magicien », qui du théâtre a fait un cirque où tout est combiné, mouvements, rythmes, couleurs, pour susciter une « vision » massive, colossale. Et puis c'est Piscator, le « machiniste », faisant appel à toutes les innovations de la technique — film, projections, radio, dessins animés, scène compartimentée, etc. Chez lui le théâtre devient un cinéma prêcheur au service de la propagande bolchéviste. Mais voici que, le 30 janvier 1933, surgit la dictature hitlérienne. Du

jour au lendemain, les fantoches de la veille disparaissent sous terre. Il suffit d'un simple renversement du mécanisme rotatif, d'un coup de timbre du Docteur Goebbels, pour que les bandes filmées à présent se déroulent au service d'une propagande inverse. Hitler succède à Piscator. Il sera le metteur en scène d'un théâtre aux péripéties bien autrement dramatiques.

La guerre notre mère nous apporte la traduction française, due à la plume de M. Jean Dahel, du livre d'Ernst Jünger, *der Kampf als inneres Erlebnis* (le Combat vécu intérieurement) dont nous avons ici même esquissé naguère un rapide compte rendu (1). Ce qui frappe, à la seconde lecture, plus encore qu'à la première, de ce dithyrambe à la gloire de la guerre, « mère » très inhumaine, c'est un mélange très germanique de barbarie, d'idéologie mystique et d'esthétisme raffiné. Jünger a beau glorifier la divinité bestiale de l'instinct guerrier, l'ivresse sauvage, folle et ardente du combat, l'extase brutale du sang versé — trop de civilisation, trop de réminiscences philosophiques ou artistiques s'interposent entre l'expérience vécue du combattant et le lyrisme dont l'auteur la revêt après coup. Il analyse avec une lucidité psychologique trop avertie les joies d'artiste que lui procurent certains spectacles d'une horreur apocalyptique ou les voluptés secrètes que lui donnent certains frissons d'horreur ou de peur. Et c'est à Nietzsche qu'il a emprunté l'idée de sublimer les instincts guerriers du fauve primitif en un mythe de surhumanité. C'est d'ailleurs en pur esthète qu'il évoque ces représentants futurs d'une humanité supérieure:

> ...Et je veux parfaitement me représenter que, dans l'avenir, ces manifestations d'une race douée d'un esprit réaliste et d'un caractère énergique seront contemplées comme une magnifique orchidée qui ne demande d'autre justification que celle de son existence. *Tout est vanité en ce monde.* Seule l'Emotion est éternelle; elle déroule sans cesse devant nous des spectacles d'une magnificence impitoyable. Il n'est donné qu'à très peu d'hommes de pouvoir *s'abîmer dans leur sublime inutilité* comme dans la contemplation d'une œuvre d'art ou dans la féerie du ciel étoilé.

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-III-1931, pp. 491-492.

Et c'est sans doute parce que « tout est vanité », qu'il est sans importance de tuer les hommes, pourvu que le spectacle soit beau. Ernst Jünger est une sorte de lansquenet nietzschéen et décadent, qui a trouvé dans l'ébranlement de toutes les bases et de toutes les normes de la vie civilisée une source de vives jouissances et de violentes excitations. Il a été surtout lu par ce groupe de « lansquenets » qui, au lendemain de la défaite, en révolte contre le gouvernement légal, se retrouvaient dans des formations hasardeuses et irrégulières, prêts à suivre l'appel de tous les condottieri, de tous les putschistes, et dont beaucoup ont été recueillis finalement dans les rangs de la milice hitlérienne. Et qu'importait pour eux l'ennemi, pourvu que la guerre continuât! Eléments anarchiques et turbulents, contre lesquels même l'Ordre hitlérien devra se défendre et sévir! Mais, contrairement à l'avis de M. Jean Dahel (qui a su rendre admirablement ces pages parfois éblouissantes), je doute fort que le livre d'Ernst Jünger sur « la guerre, notre mère » inhumaine, devienne jamais un bréviaire pour la jeunesse française chez qui l'héroïsme, même guerrier, reste toujours pénétré d'un sentiment tout différent d'humanité.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

CHRONIQUE DE ROUMANIE

La « Semaine du Livre ». — L'initiation à la lecture et l'école. — L'Etat et les éditeurs. — Le quarantenaire de la « Bibliothèque pour tous ». — Une nouvelle maison d'éditions : la Fondation Royale pour la littérature. — Mémento.

La **Semaine du livre,** qui vient de se dérouler au seuil de l'été, a constitué, sous le rapport littéraire, une « saison » supplémentaire et abondante, parce que les éditeurs ont rivalisé d'ardeur pour lancer à point nommé quantité de « nouveautés » des plus intéressantes. Au surplus, cette « semaine de lumière », comme on l'a appelée (1), a revêtu, par la signification qui lui a été attribuée, le caractère d'une fête nationale. L'initiative en appartient au roi Carol II, dont le dessein,

(1) L'expression, due à M. Victor Eftimiu, est rapportée par *Dimineata* (13. V, 34), qui recueille l'opinion des différents hommes de lettres (MM. Sevastos, Arghezi, Lovinesco, Minulesco, Camille Petresco, Horia Furtuna, J. Peltz, etc.) sur la « Semaine du Livre ».

solennellement proclamé à maintes reprises, par exemple à l'occasion du dixième anniversaire de l'Université de Cluj (2), est de devenir par-dessus tout le roi de l'essor et du rayonnement intellectuel de la Roumanie agrandie.

Pour l'accomplissement méthodique de ce vaste et noble dessein, — que les dirigeants de la politique (3) s'accordent avec les maîtres de la pensée (4) à considérer comme un problème pratique extrêmement important, conditionnant la défense nationale, puisque l'Etat repose, au fond, sur une vivante réalité spirituelle, qui est le principe intérieur de son unité et la garantie de sa continuité, ainsi que de sa capacité de résistance aux éventuelles attaques de l'étranger et de l'ennemi, — le jeune souverain a créé ou perfectionné plusieurs institutions spécialisées et libres; c'est à ces « Fondations Royales » (5), dont l'ensemble forme un corps gouverné par un conseil d'académiciens et d'universitaires (6), qu'est revenue la charge d'organiser, avec l'appui des pouvoirs pu-

(2) L'Université de Cluj (principale ville de la Transylvanie) a fêté, en juillet 1930, le dixième anniversaire de sa fondation; le roi Carol II y a prononcé une allocution inaugurale pleine de pensées excellentes, que l'on a tenue pour une belle apologie de la race.

(3) Tel le très regretté Jean-G. Duca, ancien président du Conseil, qui a été aussi un écrivain de marque, comme l'attestent, par exemple, son livre *Portraits et Souvenirs* et son célèbre article *Le Rêve qui s'accomplit* (paru à *Flacara*, VII, 4), où il indiquait que le meilleur avenir et la plus durable fortune de la Roumanie ne sauraient reposer que sur la prospérité et l'expansion intellectuelle de la nation reconstituée.

(4) Comme l'illustre savant et maître-écrivain, M. Ovide Densusiano, dont les innombrables études, essais et articles, parmi lesquels il nous faut rappeler les recueils : *Le corps enseignant*, *Notre Clergé*, *Etre roumain*, constituent un grand bréviaire de la vie haute et belle à laquelle doit tendre la nation entière; ou comme le collègue de M. Densusiano à l'Université de Bucarest, l'éminent critique M. Michel Dragomiresco, qui, dans une série brillante de chroniques réunies en volume sous le titre *du Misticisme au rationalisme*, a prêché la manifestation d'un impérialisme intellectuel et préconisé la constitution, en dehors de l'Etat politique, d'un pouvoir spirituel, autonome et agissant.

(5) L'Union des Fondations Royales comprend les institutions suivantes : *a*) la Fondation Carol Ier, à Bucarest (Bibliothèque universitaire); *b*) la Fondation Ferdinand Ier, à Jassy (Office consacré à l'étude du pays); *c*) la Fondation Prince Carol, à Bucarest (s'employant à la diffusion de la culture dans les masses populaires et à l'étude de la vie paysanne); *d*) la Fondation Roi Carol, à Cluj (institut de recherches scientifiques et expérimentales); *e*) la Fondation Carol II, à Bucarest (destinée à aider par tous les moyens le progrès des lettres et des arts).

(6) Font partie du Conseil de Direction : les académiciens Goga et Dr Simionesco; comme universitaires, les professeurs Gusti et Costachesco. Le colonel N. Condiesco, écrivain de réel talent, y assume la charge de secrétaire général, ayant comme adjoint M. Alex. Rally, un jeune érudit, l'auteur d'une nouvelle *Bibliographie franco-roumaine*.

blics (7) et des éléments compétents (8), non seulement dans la capitale et dans les principales villes, mais également à travers l'étendue entière du royaume, des ventes-expositions (9), accompagnées de conférences (10), de concours (11) et de manifestations diverses (12), susceptibles d'intéresser et de gagner toutes les classes de la société, de l'élite jusqu'aux masses populaires, aux profits de la lecture et au culte du livre.

Car si le livre compte en Roumanie des amis avisés et fidèles, le nombre s'en accuse par trop restreint. Avant la guerre, il était de bon ton, dans certains milieux qui se piquaient d'esprit, de dire que « chez nous ce sont plutôt les auteurs, que leurs œuvres, qui s'épuisent » ; les faits s'étaient depuis chargés de démentir, de façon éclatante, cette boutade injuste, mais seulement en ce qui concerne les écrivains. Ceux-ci ne cessent, en effet, de faire preuve d'autant de fécondité que de talent. Par contre, il est malheureusement très juste d'avouer que le tirage d'une édition ne dépasse pas en moyenne pour les recueils de vers, d'essais ou de critique quinze cents exemplaires, et quatre à cinq mille, environ,

(7) Les ministères de l'Instruction et de l'Intérieur, les préfets, maires, membres du corps enseignant et du clergé, etc...

(8) Editeurs, libraires, écrivains et différents syndicats, sociétés et cercles, dont l'Académie, l'Athénée, etc...

(9) A Bucarest, la vente-exposition, installée dans le palais du Cercle militaire, a été inaugurée par le Roi. Discours : du Souverain; du ministre de l'Instruction, Dr Angelesco; du professeur Radulesco-Motru, au nom de l'Académie; du président de la Société des gens de lettres, M. C. Moldovano; du président de l'Association des éditeurs, M. N. Joanitziu; du représentant des libraires, M. Necsulesco; et du professeur Gusti, pour les « Fondations », qui ont organisé la « Semaine du Livre ». En outre : à l'Académie, exposition du livre illustré; à la Fondation Prince Carol : panorama de la vie rustique. En province : ventes-expositions dans les mairies, écoles, aux sièges des coopératives et des sociétés de patronage, etc...

(10) La société de radio a transmis par T.S.F. les causeries faites devant le microphone par les principaux écrivains, éditeurs, etc...

(11) Concours de la plus belle devanture de librairie; prix aux plus diligents lecteurs, etc...

(12) La direction des postes a fait marquer toute la correspondance d'un cachet spécial; le sous-secrétariat de l'Air a ordonné la diffusion par avion, au-dessus des villes et des villages, des tracts de circonstance; cent mille affiches en couleur (œuvres des peintres Grant, Mac Constantinesco, V. J. Popa) ont été répandues à travers tout le pays; on a tiré à trente mille exemplaires un numéro consacré au livre de la revue populaire illustrée *L'Abeille*, qu'on a distribué gratuitement aux paysans; on a fait insérer des images et des conseils dans les films de cinéma, etc...

pour les romans (13). Certes, les romans de M. César Petresco, par exemple, ou même les poèmes de M. Arghezi, ont atteint de très fort tirages; mais ces cas, pour heureux qu'ils soient, n'en demeurent pas moins exceptionnels. Or, sur dix-huit millions d'habitants, que comprend la Roumanie, il y en a deux cent mille « réceptifs de culture littéraire », selon les calculs auxquels a pu se livrer M. Kiritzesco, directeur actuellement de l'enseignement supérieur au Ministère de l'instruction publique et, auparavant, directeur ou inspecteur de l'enseignement secondaire ou primaire, c'est-à-dire bien placé pour mener avec succès une enquête sérieuse (14); l'immense écart, que l'on constate, entre le chiffre des « réceptifs » et entre celui des « pratiquants », représente donc une masse d' « indifférents », que l'école aurait dû éduquer et qu'une active et habile propagande saura, sans doute, « secouer, dresser et convertir ».

Le même problème (de la conversion des masses à **la lecture** et de l'éducation du goût public), — que M. Kiritzesco a étudié par rapport à l'école, dont les défaillances ou les insuffisances, qui s'expliquent en large mesure, de l'avis de M. Perpessicius (15), par les conditions particulières de la vie d'aujourd'hui, appellent une réforme de l'enseignement, notamment de l'enseignement primaire (16), — d'autres l'envisagent par rapport à **l'État,** auquel on adresse en même temps de durs reproches et des requêtes fondées. Ainsi, les éditeurs (17), en parfaite entente avec les écrivains (18), lui

(13) Chiffres relevés dans les discours et communications des présidents (actuel et ancien) de la Société des gens de lettres, MM. Moldovano et Rebreano, et confirmés par les divers éditeurs, M. Ocneano, etc...

(14) V. *La crise du livre roumain et l'école,* conclusions et commentaires d'une enquête, dans *Dimineata,* 21. V. 33. Le professeur Const. Kiritzesco, qui est également apprécié comme conteur (V. *Le dixième Commandement,* récemment paru) et comme historien, vient de faire paraître, chez Payot, la version française de sa belle œuvre, *La Roumanie dans la guerre mondiale* (préfacier: M. Tardieu; traducteur: M. Barral).

(15) V. *L'école et la crise du livre,* dans *Cuvantul,* 26, X, 29.

(16) La loi par laquelle l'actuel ministre de l'Instruction publique, le Dr Angelesco, a créé l'école primaire complémentaire n'a pas encore été appliquée; cette loi paraît pourtant essentielle à beaucoup de gens. (V. M. Em. Tataresco, texte cité plus bas.)

(17) V. de M. Em. Pauker, *Le livre, l'édition et le lecteur,* dans *Viata romaneasca,* XXXVI, 1; de M. Em. Ocneano, *Le problème du livre,* texte d'une conférence au Radio, recueilli par *Curentul,* 6, III, 34.

(18) V. la réponse de M. Rebréano à l'enquête sur « le Problème du livre » de l'*Adeverul literar si artistic,* IX, 454; V. le discours de M. Mol-

demandent à la fois de multiplier à la campagne les foyers et les cercles de formation intellectuelle, et de venir partout effectivement en aide aux personnes auxquelles ne manque pas l'envie de lire. Evidemment, il ne s'agit pas, comme le recommandait un mauvais plaisant, de subventionner les amateurs de lecture, mais bien les bibliothèques publiques, afin qu'elles puissent effectuer chaque année les acquisitions nécessaires (19). Elargissant le débat, M. Em. Tataresco examine et précise le rôle qu'a joué l'Etat et la fonction qu'il lui incombe à remplir dans le domaine de la production et de la diffusion graphiques (20); si le directeur du « Scrisul romanesc » s'élève contre l'étatisation de l'édition (21), comme contre la monopolisation des manuels scolaires, il plaide, en retour, pour une large et ferme « politique du livre », qui a fait jusqu'ici défaut à l'Etat, dont les interventions s'étaient d'ordinaire employées à contrecarrer et à entraver la marche des entreprises privées.

Toujours est-il que, malgré la crise générale des affaires et en dépit des grosses difficultés que traverse le pays, la production de la librairie roumaine s'accroît chaque jour davantage, tant en quantité qu'en qualité, grâce surtout à l'ingénieux dévouement de nos éditeurs. L'un d'entre eux, et l'un des meilleurs, M. Em. Tataresco, en traçant avec bonheur leur portrait, où l'on retrouve son image propre, nous les représente comme de véritables forces créatrices, agissant à l'intérieur même de notre civilisation, parce qu'ils exercent

dovano à l'inauguration de la première journée du Livre, rapporté par les quotidiens bucarestois du 22. V. 33.

(19) M. Ocnéano (*loc. cit.*) pense que si le ministère des Cultes et des Arts voulait subventionner mensuellement au moins un millier de bibliothèques publiques, la « crise du livre » serait résolue à l'avantage des écrivains et des éditeurs, comme de la nation; les subventions de l'Etat seules pourront permettre aux éditeurs, qui sont assaillis de demandes d'envois gratuits de la part des écoles rurales, de liquider leurs stocks, précise M. Em. Pauker (*loc. cit.*), lequel insiste sur la nécessité d'une collaboration entre les producteurs de livres et les autorités officielles.

(20) V. *Editeur, Etat et Livre*, texte *in extenso* d'une conférence radiophonique paru dans *Vittorul*, 22. II. 34.

(21) L'idée de l'Etat-éditeur a été soutenue par MM. le Dr Simionesco, membre de l'Académie et du Conseil d'administration de la « Cartea romaneasca », et par M. Cornelius Moldovano, président de la Société des gens de lettres, au Congrès du Livre qui a eu lieu à Bucarest le printemps dernier. L'officielle « Maison des Ecoles » a même tenté, par avance, de réaliser partiellement cette idée, sans beaucoup de succès, d'ailleurs.

à la fois l'emploi de propagateurs des valeurs spirituelles et d'animateurs du goût public, alliant en leurs personnes l'esprit d'invention à l'esprit de sacrifice, et l'amour du risque à la passion de l'idéal (22).

Nos éditeurs trouvent de précieux auxiliaires dans les libraires, à qui M. Ioanitzïu s'applique maintenant, pour la première fois en Roumanie, à enseigner le métier, lequel est aussi un apostolat (23). Ce sont de simples libraires, l'obscur Muller d'abord et ensuite les puissants Alcalay, qui ont réussi le tour de force d'écouler, en quarante ans, vingt-cinq millions de petits livres, très bon marché, d'une collection à caractère encyclopédique, baptisée à juste titre « La Bibliothèque pour tous » (24), dont l'apport à l'éducation intellectuelle et au relèvement littéraire du pays s'avère considérable (25).

A l'heure où la **Bibliothèque pour tous** fête son quarantenaire, une autre collection pareille prend son départ, lancée

(22) M. Em. Tataresco dirige l'importante maison d'éditions de Craïova (capitale de l'Olténie), « Scrisul romanesc », qui publie, entre autres, une fort soignée « Collection des classiques commentés ».

(23) V. *Le Guide pratique du libraire*, que publie M. N. Th. Joanitzïu, directeur de la maison d'édition « Cartea romaneasca », président de l'Association des éditeurs, et vieux libraire en même temps.

(24) Réorganisée et dirigée par l'excellent poète et romancier M. V. Demetrius, « La Bibliothèque pour tous » continue de paraître aux Editions « Universala Alcalay et Cie », dont M. Ocnéano est le directeur général.

(25) Les journaux ont puissamment contribué au développement du goût public pour la lecture, comme au relèvement intellectuel et littéraire du pays, et parmi les journaux, en premier lieu, le doyen de la presse de Bucarest, *l'Universul*, qui a fêté l'année dernière le cinquantenaire de sa fondation. A cette occasion, le grand quotidien bucarestois, dont M. Stélian Popesco, assisté d'une vaillante équipe d'écrivains et de journalistes éminents, a fait un organe moderne, vivant et complet, a publié un numéro exceptionnel sur cent cinquante pages, où il faut plus spécialement lire, comme se rapportant au sujet de cette chronique : les notes historiques et techniques, mêlées de souvenirs personnels, de MM. Stélian Popesco, Popesco-Necsesti, Braïloïu, Zaharof, Sinu, R. Seisano, Naum Apostolesco, B. Marian, Bacalbasa, Lungulesco, Haralamb, Jonesco, Pomesco-Gilly, Serge Preajba, L. Iliesco, M. G. Constantinesco, Papadopol, concernant le long passé et la vie quotidienne du journal; le Dr Angelesco, ministre de l'Instruction publique, y brosse un tableau de « l'organisation de l'école roumaine durant les derniers cinquante ans »; les articles de MM. Dragomiresco, Goga, Cuza, Lupas expliquent la portée intellectuelle et nationale de l'œuvre accomplie par *l'Universul*; enfin, dans un substantiel feuilleton, on dresse le bilan de l'institut d'édition que s'est adjoint le journal. C'est aux éditions de *l'Universul* qu'ont paru, en dehors d'un tas de livres originaux, les célèbres romans sur la guerre mondiale de l'illustre disparu Louis Dumur, dont la popularité a été de son vivant, en Roumanie, aussi immense que le souvenir en est demeuré cher et fidèle.

par une maison d'édition également nouvelle, qu'a précisément montée la toute récente **Fondation Carol II pour les lettres et les arts.** Le programme, déjà en voie d'exécution, du nouvel institut d'édition, — que dirige un jeune universitaire de grand savoir et de goût sûr, M. Alexandre Rosetti, lequel s'est révélé aussi un excellent technicien depuis qu'il assume la direction de la « Cultura nationala » (26), — comporte la publication, en dehors d'une revue (27), de plusieurs collections consacrées, par genres et époques, tant aux écrivains autochtones: anciens et contemporains (28), à nos poètes (29), et philosophes (30), qu'aux traductions des littératures étrangères, parmi lesquelles les lettres françaises occupent, bien entendu, une première et large place (31), et, enfin, à cette littérature spéciale que M. Grégoire Tausan nomme « littérature anti-toxique » (32), parce qu'elle s'attache à « détruire dans les âmes le poison de la dépression », en présentant les exploits de ces professeurs d' « Energie » (33) que sont les héros de l'humanité. Cette dernière collection achève de définir le but du nouvel institut d'édition, répondant au mot d'ordre prononcé par le roi Carol II à l'inauguration de « la Semaine du livre » devant les écrivains, les

(26) A côté de la « Cultura nationala », et en plus des maisons d'édition déjà citées : « Alcalay-Universala », « Scrisul romanesc », « Universul », « Fondatiile Regale », se distinguent par l'activité qu'elles déploient : « Cartea romaneasca », « Nationala Ciornei », « Adeverul », « Ancora », « Cugetarea », pour n'en signaler que les plus importantes; nous enregistrerons au « Memento » les derniers résultats de leurs efforts.

(27) *Revista Fundatulor Regale* vient de publier sa septième livraison pour juillet 1934.

(28) Parus: de feu Paul Zarifopol, *Pour l'histoire littéraire*; de M. Perpessicius, le deuxième tome de ses *Mentions critiques*.

(29) Parus aussi : les *Poésies* de M. Bacovia; *Le livre du pays*, de M. Adrien Maniu; *Paroles d'au-delà*, de M. Démosthène Botez.

(30) M. Rosca inaugure la collection par *l'Existence tragique*.

(31) M. Paul Prodan donne une version très réussie, *Le Cavalier de la Salle*, de M. Weyer, et M. Viano en publie une de *Seul à travers l'Atlantique*, de M. Alain Gerbault. Il convient peut-être de rappeler que les œuvres des auteurs français, même des plus contestables, continuent d'être lues en original, souvent exclusivement, ce qui ne laisse pas de rendre assez difficile la situation des écrivains indigènes, injustement dédaignés par une certaine partie de l'élite roumaine.

(32) V. *Viitorul*, 13. V. 34.

(33) Le grand prosateur, qui est en même temps un incomparable poète de la terre natale et un prodigieux évocateur du passé, M. Michel Sadoveano ressuscite pour cette collection, placée sous le signe de l'« Energie », *La vie d'Etienne le Grand*, le prince de Moldavie qui s'est illustré au XVe siècle par la défense, non seulement de son pays, mais même de toute la chrétienté contre les Turcs alors envahisseurs.

éditeurs et les libraires rassemblés: « Faisons œuvre utile, de progrès intellectuel et de consolidation nationale. »

Mémento. — I. Publications récentes.

Textes anciens : M. Al. Procopovici publie la Chronique de Neculce et M. Const. C. Giuresco celles de Grégoire Vornicul et de Siméon Dascalul.

Auteurs classiques : une édition définitive des Poésies de Michel Eminesco paraît par les soins de M. Const. Botezr; de son côté, Mme Mariana Rarincesco présente une nouvelle édition des Poésies de Duilius Zamfiresco.

Etudes d'histoire et de critique littéraire : M. Ovide Densusiano complète par un 3e tome sa magnifique série d'études sur *La littérature roumaine moderne.* L'illustre savant et maître écrivain M. *Ovide Densusiano* forme, d'autre part, lui-même, l'objet d'une étude très compréhensive et serrée, dont nous manquions, que lui consacre M. Al Popesco-Telega.

M. Eugène Lovinesco, critique subtil et mémorialiste mordant, achève sa fort intéressante « Histoire de la littérature roumaine contemporaine » par *Mutation des valeurs esthétiques et conclusions.*

M. G. Calinesco, qui fait réimprimer une édition revue de *La vie de Michel Eminesco,* entreprend aussi, par un premier tome, une analyse exacte et perspicace de *L'Œuvre,* du même poète.

M. I. E. Toroutziu remplit d' « Etudes et documents littéraires » un quatrième volume concernant la fameuse société *La Jeunesse.*

Le professeur I. M. Rascou, dont les critiques sont aussi érudites que sont inspirés ses poèmes, analyse et commente, avec ses élèves du Lycée Sincaï, de Bucarest, *Trente-deux œuvres de la littérature roumaine.*

M. Sanielevici nous montre de *Nouveaux Horizons;* M. Lascar Sebastian dépeint quelques *Hommes.*

Philologie et folklore : M. C. Nicolesco-Plopsor recherche *Les Celtes en Oeténie* et, en collaboration avec M. Marin Demestresco, organise *le Musée régional de l'Oeténie.*

Histoire : M. Em. Panaïtesco compte *Le nombre des Gètes et des Daces;* M. I. Nistor pose *Le problème ukrainien dans la lumière de l'Histoire;* M. J. C. Filitti s'occupe (en français) *Des origines du régime représentatif en Roumanie.*

M. Alex Cretzïano réunit (en 2 vol.) les *Archives de Demètre Bratiano,* tandis que les *Actes et Discours de Jean C. Bratiano,* qui ont été déjà recueillis en 3 volumes, en fournissent maintenant la matière d'un quatrième. D'autre part, Mme Sabine Cantacuzino

nous raconte *la vie de la famille Bratiano.* Enfin, M. George J. C. Bratiano étudie (en français) *Napoléon III et les nationalités.* En parcourant les « Pages de l'histoire contemporaine de la Roumanie », M. I. C. Atanasiu s'arrête sur *le Mouvement socialiste.*

M. S. Semilian, sous la caution de M. Perpessicius, évalue *La contribution de la ville et du département de Braïla à la vie intellectuelle de Roumanie et de l'étranger.*

M. Jean Breazu nous dévoile *la vie littéraire roumaine en Transylvanie au lendemain de l'union.*

Prose : Les remarques variées, que l'actualité inspire au journaliste de grande classe qu'est l'érudit et spirituel M. Grégoire Tausan nous élèvent bien *Au delà du quotidien;* de M. Victor Eftimiu, *Des Mots, des Mots, des Mots,* qui sont des mots profonds ou amusants sur la vie et les livres ; le recueil de pensées *Il me semble que...* de M. Henri Streitman révèle une manière, empreinte de modestie et d'humour, qui est propre à l'auteur, de chercher la vérité en prenant ingénieusement les chemins les plus détournés sur lesquels on rencontre des surprises ou d'où s'ouvrent de larges perspectives.

De M. Iorga, *Mes Horizons: une vie d'homme;* de M. Petrovici, *Souvenirs d'un ancien haut dignitaire;* de Mme Agathe Barsesco, célèbre tragédienne, ses *Mémoires;* de M. Démosthène Botez, *A ma recherche...*

M. Lucien Blaga s'inquiète de *la Censure transcendentale ;* M. Al. O. Teodoreano nous offre *Encens et poison;* M. Jean Totu nous présente une *Géographie sentimentale;* M. Beza nous invite *A travers les contrées bibliques;* M. Kivaran Razvan nous entraîne *sur les chemins de l'Afrique;* M. Théodore Viano nous rapporte des *Images italiennes;* M. Const. Antoniade campe et démonte (en 2 vol.) un magnifique et peu connu *Machiavel;* un autre biographe du florentin, M. Pierre I. Ghiata nous initie à *l'Art politique ;* M. Eugène Sperantia donne la chasse aux *Papillons de Schumann;* enfin, M. Alexandre Théodore Stamatiad sait mettre en lumière des *Pages choisies de Baudelaire.*

Romans : La fortune du roman, qui était déjà grande, s'est encore accrue. L'on n'écrit presque plus des contes et des nouvelles, genres en lesquels excellaient nos aînés. Même les jeunes débutent maintenant par des romans. L'inflation menace; l'on peut s'en convaincre rien qu'en jetant un coup d'œil sur le tableau que voici :

De M. Sadoveano, *la Branche d'or; l'endroit où rien ne se passe* (2 vol.) ; de M. Rebreano, *la Révolte* (2 vol.) ; *la Braise;* de M. César Petresco, *l'Or noir; l'Apôtre; Fram, l'ours polaire; Ville patriar-*

cale (4 vol.); de M. Galaction, *le Docteur Taifun; les pantoufles de Mohammed* (2 vol.); de M. Sevastos, *Les aventures de la rue des Jardins;* de M. Teodoresco-Braniste, *L'impasse du cimetière nº 13; la tragédie de Monsieur Negoitza; le fils du prêtre* (3 vol.); de M. Jonel Teodoreano, *Golia* (2 vol.); de M. I. St. Ioachimesco, *la terrasse du Sorcier; Paysans et citadins* (2 vol.); de M. Damian Stanoiu, *Chambres meublées; Parade de la chance* (2 vol.); de M. V. Demetrius, *le Moine Damian;* de M. Const. Stere, *A la veille de la Révolution; Smaragda Theodorovna; Vania Raut, L'argile et la frontière* (4 vol.); de M. Peltz, *la Rue Vacaresti* (2 vol.); de M. Mircea Eliade, *Le Retour du Paradis;* de M. Gib. I. Mihaesco, *les jours et les nuits d'un vieil Etudiant;* de M. C. Ardeleano, *les verres de la terre; les Pêcheurs* (2 vol.); de M. G. Calinesco, *le livre du mariage;* de M. Horia Furtuna *L'aimée de Paris;* de M. Serge Dan, *Arsenic;* de M. Aderca, *La mariée multiple;* de Mme Lucrezzia Kar, *le Sexe d'en face.*

Réimpression : de M. Camille Petresco, *le lit de Procuste* (édition augmentée).

Débuts: Mlle Profira Sadoveano, *le mioche;* Mme Olga Monta, *Nadia;* M. Théodore Rascano, *Iléana du Loup ;* M. Luca Gheorghiade, *la seconde vie de Sherban Varu;* M. Puïu Garcinéano, *Près du petit monastère de Taratza.*

Poésie : bien que les romanciers fassent la loi sur le Parnasse, les poètes n'en sont guère bannis.

De M. George Murnu, *Autels;* de M. Victor Eftimiau, *la nuit souterraine;* de M. George Gregorian, *A la dernière porte;* de M. Pillat, *le Bouclier de Minerve; l'oiseau d'argile* (2 vol.); de M. Baltazar, *le retour du poète à ses outils;* enfin, de M. Zahara Stanciu, une *Anthologie des jeunes poètes.*

Sciences politiques, sociales, juridiques : M. Nicolas Dascovici, professeur à la faculté de droit, qui occupe une place de premier rang dans le journalisme et qui a des lettres, nous expose avec sa maîtrise coutumière, laquelle repose sur la précision de la documentation, la pénétration du jugement et la vivacité du style, les causes et les effets multiples et divers du drame qui bouleverse le monde contemporain et qui le porte *Entre le capitalisme et le bolchevisme.*

De M. Aristide Blank, le grand argentier lettré, un volume d'études *Economiques,* complétant un autre volume d'essais *Littéraires.*

La loi sur la propriété littéraire et artistique est présentée avec de savants commentaires par MM. Scondacesco, Duma et Devesel.

Presse périodique :

Reportaj consacre un numéro spécial à la semaine du livre; en tête du *Brasovul literar* (8-VII-34), le prince des poètes, M. Cincinat Pavelesco trace un magnifique portrait du roi Carol II, « Roi de la culture ».

Adeverul literar si artistic (XIII, 704 et suiv.), mène une enquête parmi les étudiants et les étudiantes sur les besoins et les goûts littéraires de la jeunesse universitaire.

Curentul (en cours de publication) recueille les réponses à son questionnaire sur les caractères et les tendances de la sensibilité et de la mentalité roumaines d'aujourd'hui.

II. — Deuils, commémorations, prix, etc.

Deuils: on déplore la perte du philologue Lazare Sainéan et du critique Paul Zarifopol.

Commémorations : on a célébré le 14e anniversaire de la mort de l'historien Al. D. Xenopol par une réunion où ont pris la parole MM. Trançou-Jassy, Gusti, Lupas, etc.

Pour entretenir le souvenir du professeur de philosophie C. Dimitresco-Jassy, ses élèves et ses admirateurs publient, par les soins de Mme Al. Lacritzeano et de MM. Tausan et Ath. Stefanesco-Galatz, un volume d'Hommages où sont célébrés la vie et l'activité du maître disparu.

Elections académiques : le philosophe Petrovici, le savant Pompeï et le général Rosetti, historien, ont été appelés sous la coupole.

Prix : le Prix national de Poésie pour 1934 a été partagé entre les poètes Arghezi et Bacovia.

L'Académie a couronné cette année :

M. D. Nanu, pour ses *Poésies;* M. Dimitresco, pour ses *Elégies;* M. Al. D. Nanu, pour son étude d'esthétique et de folklore *la Poésie militaire et de la Noël dans la vallée de l'Argesh;* etc.

Conférences publiques : de MM. Bucutza et I. Cantacuzino sur les tendances intellectuelles et littéraires contemporaines; de M. Barbu Lazureano, sur l'humour populaire et la littérature biblique.

Rapports franco-roumains ; Le grand maître du journalisme, M. Pamfil Seïcaru, qui est un critique littéraire fort averti et un prodigieux orateur, a évoqué à Galatz même (ville sur le Danube), où elle avait un temps vécu, la tendre amie de l'illustre félibre Théodore Aubanel : « Zani, la religieuse de Galatz ».

M. Mario Roques, professeur de roumain à la Sorbonne, et réputé médiéviste français, a donné trois conférences à Bucarest sur les plus vieux textes albanais, sur le roman français au moyen âge et sur la légende de Roland pendant la même époque.

M. Louis Barthou a été proclamé membre extraordinaire de l'Académie Roumaine. A l'occasion de sa visite, les journaux et les revues ont consacré de nombreuses pages, voire des numéros entiers, en l'honneur de l'hôte illustre des lettres françaises et de l'amitié franco-roumaine.

« Un ami: Louis Barthou », portrait, qui est un modèle du genre, par le directeur du *Curentul*, M. Pamphile Seïcaru, dans son important quotidien (VII, 2290); « Barthou, homme de lettres » par M. Charles Dronhet, l'éminent professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Bucarest, dans *Dimineata* (XXX, 9871), où l'on trouve, en outre: un entretien du distingué correspondant parisien du journal, M. S. Labin, avec M. Charles Diehl sur « Hommes et Choses de Roumanie »; un article de M. Paul Negulesco, relatif à « l'influence française sur la formation du droit public roumain »; reproductions des pages de Jean Richepin sur Bucarest et des extraits des œuvres de Victor Hugo, Baudelaire, Alph. Daudet, etc.; enfin, de M. Julien Benda: « Le sens d'une visite »; « Louis Barthou en robe de chambre et en pantoufles », spirituelle et affectueuse présentation de l'homme intime, dans *Incotro* (IV, 158), la vivante revue d'indiscrétions et de critique rédigée par les excellents écrivains et artistes Soimaru, Legrel et Dragos, qui viennent de perdre brusquement ces tout derniers jours leur chef et animateur, le remarquable publiciste Victor Rodan. Le numéro spécial de l'*Universul* apporte un « salut à M. Barthou et à la France » par M. Mrazec, président de l'Académie Roumaine; « Souvenirs sur M. Barthou, du temps de la conférence de la paix », par M. Vaïda Voévod, ancien président du Conseil; et divers articles fort intéressants dus notamment à M. le marquis d'Ormesson, ministre de France à Bucarest, et à M. Titulesco, ministre roumain des Affaires étrangères.

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Maurice Paléologue: *Un grand tournant de la politique mondiale;* Plon. — Léon Trotsky: *Histoire de la Révolution russe.* Tome IV. *La Révolution d'octobre.* Traduction de Maurice-Parijanine. Les éditions Rieder, 1934.

M. Paléologue, l'éminent académicien, est un homme d'une capacité de travail extraordinaire. Au cours de ses fonctions diplomatiques, si absorbantes par les multiples devoirs mondains qu'elles lui imposaient, il s'astreignit à noter tous les jours ce qu'il avait vu ou entendu d'intéressant au point de vue politique. Il vient de publier *in-extenso* les notes qu'il

prit du 1er janvier 1904 au 8 juillet 1905; il les a intitulées: **Un grand tournant de la politique mondiale.** Il y a ajouté, comme épilogue, un choix de ses notes du 9 juillet 1905 au 29 novembre 1906. C'est un ouvrage vraiment émouvant et un travail historique de premier ordre; M. Paléologue ne semble pas en effet avoir retouché ses notes avant de les publier. Du moins, je n'en ai trouvé aucune preuve certaine.

Pendant toute cette période, M. Paléologue était sous-directeur adjoint des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères. Quand elle commença, on se demandait si la guerre éclaterait entre la Russie et le Japon. Le 6 janvier 1904, ce fut le sujet de la conversation lors d'un dîner de diplomates chez un grand financier. La conclusion de M. Hanotaux fut: « Comme on doit la souhaiter à Berlin, cette guerre! » On ne pouvait être du même sentiment à Paris, ne fût-ce qu'à cause des 12 milliards 200 millions que nous avions déjà prêtés à la Russie. Aussi, le 13 janvier, Delcassé accepta-t-il, sur la demande du tsar, d'intervenir dans les négociations russo-japonaises. Il sembla d'abord réussir et le 23 suivant, il s'écria: « Je crois que je touche au but! » Simultanément, il poursuivait la négociation pour un traité de liquidation avec l'Angleterre. Il rêvait de lui donner pour suite une alliance franco-anglaise. « L'idée n'est pas de moi, dit-il à Paléologue le 1er février 1904, je la tiens de Gambetta. » Et en effet, Paléologue avait noté le 29 décembre 1898 ces paroles de Delcassé: « Le grand-duc Wladimir m'a dit: *J'espère vivre assez vieux pour voir râler le lion britannique...* Quelle erreur!... L'Angleterre est une rivale... ce n'est pas l'ennemie!... Ah! si la Russie, l'Angleterre et la France pouvaient s'allier contre... l'Allemagne! »

Rien n'indiquait qu'on pût jamais y arriver, mais le 5 février, un renseignement vint qui prouva combien la seule pensée de cette alliance inquiétait Guillaume II; il avait dit à Léopold II: « La politique franco-anglaise est incompatible avec la paix de l'Europe... D'un jour à l'autre, je peux être obligé de tirer l'épée. Ce jour-là, vous ne pourrez pas rester neutre. »

Ce même jour, Delcassé avait déclaré au Conseil des ministres: « Je vous réponds de la paix. » Le lendemain, Kurino,

le ministre du Japon à Pétersbourg, y annonça la rupture des négociations, et le 10 février, on apprit que les Japonais venaient de couler ou mettre hors de service 5 navires russes.

On ne sembla pas comprendre aussitôt que cet événement influencerait les relations franco-allemandes. M. Loubet devait aller en Italie pour rendre visite à Victor Emmanuel II. On savait que Guillaume II désirait avoir une entrevue avec M. Loubet à cette occasion, mais on ne chercha pas à lui donner satisfaction. « Plus j'y pense et plus cette idée me paraît folle, disait Delcassé le 24 mars... Nous sommes séparés par un abîme infranchissable! » Le 1er avril, on apprit que Guillaume II était fort mécontent: « Je sens, avait-il dit, que Delcassé est en train de me débaucher l'Italie... Oh! cela, je ne le tolérerai pas! »

Le 8 avril, l'accord de liquidation anglo-français fut signé. « Est-il dirigé contre l'Allemagne? nota Paléologue. Explicitement, non. Mais implicitement, oui; car, aux visées ambitieuses du germanisme... il oppose le principe de l'équilibre européen. » Le 25 avril, on apprit qu'à Rome, M. Loubet allait « d'acclamations en acclamations », mais le même jour, le général Pendézec, chef d'état-major général, exposa à Paléologue ce que le Vengeur venait de révéler du plan d'invasion de la France par trente-six corps d'armée dont neuf passant par Charleroi. Justement, au quai d'Orsay, on commençait à s'inquiéter du mécontentement de l'Allemagne au sujet de la convention franco-anglaise; Bihourd avait été chargé de répéter à Richthofen les déclarations faites le 23 mars à Radolin, « mais dès les premiers mots avait compris à l'attitude glaciale du baron qu'il serait condamné à un monologue ». Néanmoins, Delcassé ayant dit le 2 juin : « Si l'Allemagne soutient qu'elle a des droits *politiques* au Maroc, c'est qu'elle poursuit un dessein qui dépasse de beaucoup le Maroc... Il mène tout droit l'Allemagne à la guerre », Paléologue « sembla un peu surpris d'une conclusion aussi péremptoire ». D'ailleurs, l'Allemagne ne semblait pas chercher à profiter de la situation de la Russie pour nuire directement à celle-ci; le 2 novembre, Radolin, qui revenait de Berlin, dit à l'ambassadeur d'Espagne: « Il est impossible de tolérer ces insolences du Japon à l'égard des neutres et qui visent l'Allemagne... Si

un conflit éclate entre l'Allemagne d'un côté, le Japon et l'Angleterre de l'autre, l'alliance russo-allemande est faite dans les 24 heures, et alors c'est la guerre en Europe... Il faudra que la France se prononce, ou du côté de la Russie et de l'Allemagne, ou du côté de l'Angleterre. » Deux jours plus tard, on apprit du grand-duc Paul que Guillaume avait écrit à Nicolas: « Si tu as la guerre avec les Anglais, je mettrai ma flotte à ta disposition, et je forcerai la France à marcher avec nous. » Le 5, Paléologue fut envoyé à Londres pour y faire connaître à Paul Cambon ces confidences. Cambon devait en redire à Lansdowne et même au roi ce qu'il jugerait à propos. Cambon fit ses révélations à Lansdowne le 7 novembre. Le ministre lui répondit: « J'ai depuis longtemps l'impression que l'Allemagne excite les Russes contre nous... Assurément, pour bien juger la situation, il faut se rappeler que le kaiser est un impulsif et un brouillon... On doit éviter avec soin tout ce qui peut froisser la susceptibilité nationale des Russes... Si l'on veut sauver la paix, il faut que chacun y mette du sien. »

Le 31 décembre, on apprit par une lettre interceptée que Holstein poursuivait sa campagne haineuse contre la France, que le thème qu'il exploitait était l'accord franco-espagnol du 3 octobre et qu'il aurait démontré à Bülow que l'Allemagne ne devait pas tolérer plus longtemps « les insolences de M. Delcassé ». C'était un plan tout à fait différent de celui de Guillaume II, qui visait à une alliance russo-allemande. Le 12 février, on sut que la prétention de Bülow était « qu'ignorant tout de nos accords avec Londres et Madrid, il se considérait comme n'étant lié d'aucune manière par leurs stipulations ». Delcassé en fut fort ému: « C'est une mauvaise affaire qui commence », s'écria-t-il.

Le 10 mars, les Japonais entrèrent à Moukden. Le 16, on apprit que Guillaume II allait visiter Tanger; cette nouvelle fut sans doute ce qui décida l'Angleterre à inviter une fraction de la flotte française à venir à Spithead. Le 31, Guillaume débarqua à Tanger et annonça son intention de « maintenir et développer ses intérêts dans un Maroc libre ». Le 6 avril, Loubet vit Edouard VII à Pierrefitte; le roi lui dit: « L'attitude de mon neveu est inqualifiable; il ne sait ce qu'il fait, ni ce qu'il veut; il est du reste en complet désaccord avec ses

ministres. » Aucune question précise ne fut abordée. Le 13, Delcassé, cédant aux instances du président du Conseil, essaya de parler du Maroc avec Radolin, mais celui-ci « balbutia qu'il n'avait pas d'instructions ».

Le 22 avril, Delcassé démissionna, puis, sur les instances de Loubet, retira sa démission. Delcassé envoya aussitôt Paléologue à Berlin pour y discuter avec Bihourd la rédaction d'un Livre jaune. Paléologue arriva à Berlin le 23 à 15 heures. Bihourd, qui l'attendait sur le quai, l'accueillit par ces mots prononcés « d'une voix tressaillante » au milieu de 300 personnes: « Eh bien! Venez-vous m'apporter l'ordre de céder? Si nous continuons la politique de Delcassé, c'est la guerre. »

Paléologue chercha en vain à le calmer. Ils reprirent la conversation à l'ambassade. « Le gouvernement allemand, insista Bihourd, ira jusqu'au bout; rien ne l'arrêtera, même la perspective de la guerre. » — « Et la perspective de trouver l'Angleterre contre lui, croyez-vous qu'il l'accepterait aussi? » — « L'Angleterre? Elle nous lance, elle ne nous soutiendra pas! » — « Détrompez-vous, elle nous appuie; elle nous a déclaré nettement que le succès de l'Allemagne n'équivaudrait à rien moins qu'à la consécration de son hégémonie, et elle est résolue à s'y opposer. » — « Non, la perspective même d'avoir à lutter contre l'Angleterre n'arrêtera pas l'Allemagne. »

Rentré à Paris le 26, Paléologue dit à Delcassé: « Vous n'avez pas à espérer de succès. L'Allemagne ira jusqu'à la guerre et l'opinion française ne vous suivra pas. » Delcassé se récria: « J'ai fait un pas vers l'Allemagne le 13 avril, je ne recommencerai pas... L'Angleterre me soutient à fond. » La conversation fut interrompue par un coup de téléphone de Rouvier, qui annonça qu'il dînait ce soir-là à l'ambassade d'Allemagne et demanda si Delcassé n'avait pas quelque indication à lui donner. « Nous marchons tout à fait d'accord, M. Rouvier et moi », conclut Delcassé.

Le 27 avril, Delcassé montra à Paléologue une note de Sir Francis Bertie par laquelle le gouvernement anglais, estimant « déraisonnable » la politique de l'Allemagne, promettait à la France son appui; mais le soir, Paléologue reçut le déchiffrement d'une dépêche de Radolin, disant qu'avant le

dîner du 26 un confident de M. Rouvier était venu lui assurer que le Président du Conseil laisserait très volontiers tomber Delcassé.

Le 28 avril, on apprit que l'Allemagne « proposait une conférence où la collectivité des Puissances puisse faire valoir ses droits ». Les conseils d'Edouard VII (qui séjourna à Paris du 30 avril au 3 mai) n'étaient guère de nature à nous engager à résister à cette demande. « Il faut régler vite cette affaire marocaine et passer l'éponge dessus », disait-il. Les propos de nos militaires n'étaient pas plus encourageants. Pendézec disait: « Une attaque brusquée de l'Allemagne!... Nous ne pourrions pas y résister!... Ce serait pire qu'en 1870... Pas le moindre secours de la Russie... Qu'opposerions-nous donc aux 1.500.000 hommes de l'armée allemande? Tout au plus 900.000, sur lesquels 100.000, 200.000 peut-être, refuseraient de marcher... Tout cela, à cause de l'outrecuidance de Brugère [le généralissime] qui veut être le souverain maître de la guerre, car il se croit Napoléon. »

Un émissaire allemand, le prince de Donnersmarck, venait d'arriver à Paris pour nous tenir des propos décourageants. Après avoir causé avec lui, Francis Charmes, le chroniqueur politique de la *Revue des Deux Mondes*, disait à Paléologue: « Nous ne pouvons plus continuer à méconnaître l'Allemagne... Le maintien de Delcassé au pouvoir est un péril national. Pesez bien les paroles de Donnersmarck; pour moi, je les résume dans cette formule: L'intimité ou la guerre. » Le 12, Delcassé prescrivit à Paul Cambon de poser catégoriquement à Lansdowne la question: « Si l'Allemagne, invoquant le prétexte de l'affaire marocaine, attaquait la France, pouvons-nous compter que l'Angleterre nous appuiera de toutes ses forces? » C'est sans doute à l'occasion de cette question que Landsdowne pressentit notre ambassadeur « sur la conclusion d'une entente générale entre la Grande-Bretagne et la France pour parer à toutes les éventualités ». La question fut discutée à l'Elysée le 15. Après un court débat, Rouvier s'écria: « Ne poursuivez pas cette négociation, car si les Allemands venaient à la connaître, ils nous attaqueraient aussitôt. » Le 30, on reçut le texte de l'invitation de Lansdowne relativement « à une discussion confidentielle entre les deux gouver-

nements, au sujet d'une attaque non provoquée d'une tierce puissance ». Cambon écrivit à Paléologue qu'il n'en causerait pas avec Lansdowne sans un ordre de Rouvier. Le 4 juin, Tittoni fit connaître que l'ambassadeur d'Allemagne lui avait déclaré que, « si les troupes françaises franchissaient la frontière marocaine, les troupes allemandes franchiraient immédiatement la frontière française ». Vers cette date, Miquel, le chargé d'affaires allemand, déclara à Rouvier que « le chancelier de l'Empire allemand ne voulait plus avoir de rapports avec M. Delcassé ». Le 6, au Conseil des ministres, Delcassé demanda l'autorisation d'accepter l'alliance anglaise; Rouvier lui répondit que Bülow lui avait fait savoir que, si nous acceptions la proposition anglaise, il nous déclarerait la guerre. « Nous serions des criminels de nous lancer dans une pareille aventure. » Loubet resta silencieux; les ministres se prononcèrent à l'unanimité contre la proposition de Delcassé, qui démissionna aussitôt.

EMILE LALOY.

§

Voici une fois de plus le camarade Trotsky. Cette fois, il nous présente le IVe et dernier volume de son **Histoire de la Révolution russe.** Ce quatrième volume nous fait entrer dans le vif du sujet, car il parle, enfin, de la révolution bolcheviste du mois d'octobre 1917 (style russe) et de la prise du pouvoir par les communistes. Certes, l'historique des événements qui aboutirent à la chute du gouvernement de Kérensky et à l'installation à sa place de Lénine et consorts, était déjà assez bien connue, même à l'étranger, avant la publication de l'ouvrage de Trotsky. Cependant, la lecture de cet ouvrage doit être recommandée, car, outre, que son auteur apporte une foule de précisions sur des faits de premier ordre, son opposition, quelque peu hargneuse, contre la manière de faire de ceux qui dirigent actuellement le char de l'Etat soviétique, nous permet de voir des coins de la politique bolcheviste qui, sans lui, seraient restés dans l'ombre. Ainsi « l'opportunisme » de Staline le met dans une rage folle.

Une collaboration durant trois ans de Staline avec le Kuomintang, écrit-il, constitue un des faits les plus stupéfiants de

l'histoire moderne; en qualité de fidèle écuyer, le bolchevisme des épigones accompagna la bourgeoisie chinoise jusqu'au 11 avril 1926, c'est-à-dire jusqu'à la répression sanglante qu'elle exerça sur le prolétariat de Shanghaï.

Pour un pur révolutionnaire tel que Trotsky, toute entente ou tout pacte, avec une organisation ou un État dit bourgeois, constitue plus qu'une faute ou une lâcheté; c'est une trahison envers la révolution. Mais si on écoutait Trotsky, le monde serait plongé dans de perpétuelles transes révolutionnaires et n'en sortirait jamais. Certes, pour un homme qui a formulé déjà en 1905 la théorie de la *révolution permanente*, une existence faite d'agitation, d'insécurité, de changements continuels et d'instabilité, est peut-être l'idéal qui correspond à son climat moral, à son tempérament combatif et à sa nature inquiète, tourmentée, rongée visiblement par le démon de l'orgueil. Mais pour le monde, pris dans son ensemble, la révolution n'est qu'une aspiration plus ou moins définie et consciente vers un ordre plus grand, vers plus de justice, d'équité et de bien-être. Certes, le monde fut toujours dupé, car il mettait trop de confiance dans les possibilités humaines et de foi dans la valeur des mots, mais il n'a jamais fait de révolution uniquement par amour de la révolution. Toujours il a eu un but concret, et ce but était l'ordre. C'est en quoi il diffère des agitateurs nés pour qui l'état révolutionnaire est l'état de grâce. Et c'est pourquoi aussi le monde s'est toujours séparé, après un laps de temps plus ou moins long, de ces agitateurs, car il comprenait instinctivement qu'ils étaient incapables de créer quoi que ce soit de stable, mais, par contre, capables d'empêcher les autres d'essayer de le faire.

Gœthe a dit un jour: « J'aimerais mieux commettre une injustice que de troubler l'ordre. » Est-ce une injustice que commet la société quand elle expulse de son sein les agitateurs-nés qui ne sont utiles qu'indirectement, en ce qu'ils donnent plus d'énergie à leurs adversaires?

N. BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Jacques Péricard: *Verdun*, Libr. de France. — G. Mordacq: *Le Drame de l'Yser. Surprise des Gaz, 1915*, Edit. des Portiques. — Col. Herbillon: *Le Général A. Micheler, d'après sa correspondance*, Plon. — V. Amiral Docteur: *Carnet de bord*, Nouv. Société d'Editions. — Sir Basil Thomson: *Le Service secret allié en Grèce*, Editions de la Nouv. Rev. Critique. — Ed. Delarge: *La Guerre sous les mers*, Grasset. — E. Hashagen: *En Route vers l'Ouest*, Plon.

Par son ampleur, par la haute conscience et la probité intellectuelle dont il témoigne, l'in-4° de plus de 500 pages, avec sa nombreuse illustration, expurgée de toutes les vues banales de l'imagerie touristique, que vient de nous donner Jacques Péricard, est un véritable monument destiné à perpétuer dans le souvenir des hommes la douloureuse épopée de **Verdun**, en y comprenant tous les combats, livrés sur les deux rives de la Meuse de 1914 à 1918. Avec ce long récit, le lecteur entre dans la réalité vivante des journées les plus dramatiques que des générations d'hommes, habitués jusque-là à la douceur de vivre, aient jamais connues. La conception particulière, qui a présidé à l'exécution de cet imposant assemblage de documents, mérite de lui valoir le plus franc succès. J. Péricard a pu écrire avec raison: « Mon livre est l'œuvre collective des combattants de Verdun. » Pour le rédiger, il a, en effet, fait appel aux témoignages de 6.000 combattants; il n'en a retenu que 1.200, qui se trouvent encartés, à leur place, au cours de l'exposé chronologique, sobre et précis, des événements. Au sujet de ces témoignages, J. Péricard rappelle ce que disait Ardant du Picq:

> Le plus mince détail, pris sur le fait, dans une action de guerre, est plus instructif, pour moi, soldat, que tous les Thiers et les Jomini du monde.

Ajoutons que de ce long récit d'un calvaire qui, jusqu'ici, n'a pas eu d'équivalent dans les luttes entre peuples, il ne sort aucun cri de haine. Il ne s'en exhale qu'un écho assourdi, apaisé, de tant de misères et de souffrances.

> Nous avons appris à Verdun, écrit J. Péricard, à respecter la bravoure, la discipline, la ténacité, l'organisation allemandes; les soldats allemands de Verdun n'ont pas ignoré l'humanité comme tant de leurs anciens des deux premières années de la guerre, et nous avons senti parfois rouler, de leurs lignes vers les nôtres,

une grande vague de pitié. Entre les soldats allemands faits prisonniers à Verdun et nous-mêmes, nulle différence: même gaine de boue, mêmes visages émaciés par les privations, mêmes yeux égarés par les horreurs subies ou contemplées. Comment haïr des êtres si près de nous par la souffrance?

Citons encore cet hommage rendu à l'adversaire (p. 257). Il fait autant d'honneur à celui qui l'exprime qu'à ceux auxquels il s'adresse:

Plus d'une fois, alors qu'ils avaient souffert de la résistance acharnée d'un groupe de Français, des Allemands ont essayé de sauver ces héros, sachant que, ce faisant, ils s'exposaient eux-mêmes à la mort. C'est là une grande vertu, une vertu-mère. Quand des âmes ont pu se hausser à ce sommet, nul autre sommet ne leur est inaccessible. Il y a là, nous semble-t-il, de quoi justifier les hommes de chez nous, qui, en marge de tout espoir raisonnable, travaillent à combler l'abîme entre le peuple allemand et le nôtre.

Un tel langage rachète amplement les ragots empoisonnés, d'une misère spirituelle attristante, qu'on lit presque chaque jour dans une presse intéressée à entretenir les ferments de haine et de discorde (1). Le beau livre de J. Péricard mérite de rester comme la Bible des Anciens Combattants.

§

Nous n'avions jusqu'ici aucun témoignage français sur l'attaque par les gaz, déclenchée le 22 avril 1915 par les Allemands, entre Steenstraat et Langemarck. Le Général Ferry, ancien chef de la 11e D., dont les troupes occupaient le secteur quelques jours avant l'attaque, nous a donné un récit assez suggestif des incidents qui la précédèrent. Le 14 avril, un déserteur allemand arrivait dans nos lignes et révélait, avec toutes les précisions désirables, l'odieuse machination qui se préparait contre nos troupes. Le général Ferry alertait alors directement les troupes anglaises et belges des secteurs voisins et, profitant du passage d'un officier de liaison du

(1) Les associations d'anciens combattants ont protesté, ces temps derniers, contre cette attitude de la Presse, en réclamant « l'établissement d'un statut professionnel des journalistes et le contrôle des ressources des agences d'information, pour qu'on ne puisse, sans sanctions, égarer l'opinion par des informations inexactes. » (Cahiers de l'U. F. du 1er avril.)

G.Q.G., avertissait ce dernier. Ces précautions élémentaires, imposées par le bien du service, ne faisaient qu'attirer une verte semonce au général Ferry pour ne pas avoir suivi la voie hiérarchique. Le G.Q.G. ne tenait d'ailleurs aucun compte de l'avertissement, et lorsque les Allemands déclanchèrent leur attaque par les gaz le 22 avril, les troupes de la 45ᵉ D. qui avaient remplacé en secteur celles de la 11ᵉ D. furent complètement surprises. Il serait curieux de rechercher le mobile auquel obéit ce déserteur allemand, qui nous avait même indiqué les moyens dont usaient les soldats de sa nation pour se préserver des gaz; qui avait enfin risqué doublement sa vie pour nous apporter des indications que, malgré leur caractère de gravité, nous n'avions pas voulu utiliser. M. le général Mordacq, dans un livre récent, **Le Drame de l'Yser,** émet l'opinion que le fait d'apporter des renseignements aussi complets et aussi précis fit refuser tout crédit aux dires du déserteur. Opinion assez paradoxale. Cette précision, au contraire, aurait dû constituer une garantie de la véracité de ses déclarations. Si celles-ci étaient restées dans le vague, le doute eût été permis. Le général Mordacq, alors colonel, commandait la brigade de la 45ᵉ D., qui occupait les tranchées au moment de l'attaque. Il se trouvait à cet instant à son Q.G. d'Elverdinghe, à plusieurs kilomètres en arrière des tranchées. Prévenu par trois coups de téléphone, venus de divers côtés, il partait aussitôt au galop de son cheval, avec son escorte; mais il ne pouvait aller plus loin que Boesinghe, sur le canal, à 3 ou 4 km. de nos premières lignes. Là, il assistait au reflux des troupes, qui venaient d'être intoxiquées, et prescrivait les premières mesures pour remédier à la panique. Ainsi il n'eut pas la vision directe des débuts de l'attaque, et si important que soit son témoignage, on doit regretter ses lacunes. Il ne donne aucune indication sur la distance qui séparait les tranchées allemandes des tranchées françaises; il passe également sous silence le chiffre de nos pertes. De ce témoignage, il ressort trois constatations importantes: 1° Les Allemands ne purent exploiter leur succès; 2° Nos troupes de soutien n'eurent pas à souffrir des gaz; 3° Deux jours plus tard, le front était rétabli avec le seul concours des troupes du secteur.

M. le Colonel Herbillon, à qui nous devons déjà une contri-

bution si importante avec son ouvrage *Du Commandant en chef au Gouvernement,* a consacré une étude, d'une bienveillance amicale, sans rien de servile, à un des généraux les plus marquants, à des titres divers, de la grande guerre: **Le Général Alfred Micheler, d'après sa correspondance et ses notes et les souvenirs personnels de l'auteur.** A l'encontre de la plupart de ses collègues, le général A. Micheler avait des vues stratégiques saines, qu'il ne réussit pas à faire adopter, malgré le pressant appui de M. Antonin Dubost, président du Sénat, auprès de M. Poincaré. Ce n'était peut-être pas la manière la plus efficace de rallier le G.Q.G. à ses vues que d'employer un pareil détour. Aussi n'eut-il aucun succès. Le dépit qu'il en eut influa sans doute sur son attitude ultérieure. Il se révéla grognon, insatisfait, toujours porté à soulever des objections, lorsqu'il se trouva investi du commandement le plus honorable dans les armées du général Nivelle, où il eut à diriger le groupe des 5e, 6e et 10e armées. Les événements ne se présentent pas encore avec le recul nécessaire pour permettre d'exprimer une opinion avec autorité; mais il se pourrait que l'Histoire imputât au général A. Micheler, pour une très grande part, l'échec de l'attaque du 16 avril 1917. M. le colonel Herbillon, malgré son amitié pour le général Micheler, n'a pas oublié l'adage *Amicus Plato, sed magis...;* il nous apporte en effet une documentation nombreuse, qui n'est pas toujours à l'avantage de son héros, et dont les historiens, en toute objectivité, pourront tirer parti plus tard.

Je m'excuse du retard que j'apporte à signaler le livre si courageux du vice-amiral Docteur, paru il y a quelques mois, sous le titre de **Carnet de bord (1914-1919).** Brèves notes, prises au jour le jour, sur les incidents de la guerre navale, en Méditerranée, qui donnent une idée assez exacte du désarroi et des pitoyables erreurs des hautes Directions de notre marine. Ce petit livre a soulevé de vives colères dans certains milieux. Il est trop tard pour y revenir. Voici, au surplus, un ouvrage capital de Sir Basil Thomson, ancien directeur de l'*Intelligence service,* **Le Service secret allié en Grèce,** qui complète avec abondance un des chapitres les plus émouvants du vice-amiral Docteur. Dans un article du *Mercure de France* (1er oct. 1933), M. le lieut.-col. Reboul annonçait

l'apparition prochaine de ce livre, dont les révélations éclairent d'un jour nouveau les événements de Grèce en 1915-1916. Sir Basil Thomson le dédie au vice-amiral Dartigue du Fournel, au contre-amiral Daveluy, au regretté commandant Chamonard, de la marine française, « qui sacrifièrent leur carrière à la cause de la justice et de la vérité ». Cette dédicace laisse suffisamment entendre qu'il est d'autres hommes qui ne consentirent pas le même sacrifice. Nous ne voulons pas déflorer davantage ces curieuses révélations, qu'il serait d'ailleurs trop long d'analyser. Disons simplement qu'il importe que ce livre soit connu. Il détruit tout une légende mauvaise, qui a porté le plus grand tort à notre prestige en Orient.

M. Ed. Delage, dans **la Guerre sous les mers,** a sagement évité l'écueil d'un excès de technicité, qui souvent rebute nombre de lecteurs, pour s'en tenir à une documentation nombreuse, animée, variée, capable de passionner les non-initiés. Nous ne mêlons à cette assertion aucune ironie. La guerre sous-marine, si elle est avant tout une question de spécialistes, offre des aspects extérieurs, capables d'intéresser et même d'émouvoir. Ce sont ces aspects que M. Ed. Delage s'est attaché à faire revivre. Histoire politique de cette forme de guerre nouvelle: fluctuations du gouvernement impérial allemand, effrayé lui-même par les conséquences possibles d'une telle lutte; hésitations du président Wilson, idéologue impénitent, longtemps fixé dans son rôle de pacificateur du conflit et se refusant à intervenir. Autre aspect: les amirautés alliées, déboussolées par cette guerre sous l'eau, dont elles avaient annoncé le néant *urbi et orbi* avant la guerre. A ce sujet, M. Ed. Delage commet une erreur grave, en écrivant qu'alors « personne parmi les marins, n'eût commis le sacrilège d'oser comparer le sous-marin à une arme décisive, comme le canon. » Il y a eu, tout au contraire, dans toutes les marines, particulièrement en France, une école de marins, qui avait prévu le rôle décisif du sous-marin. Dès 1912, nos sous-marins, du type Joule, avaient exécuté des raids, sans escorte, jusqu'à Dakar, ce qui pouvait donner une idée de leurs possibilités stratégiques. Quant à leur emploi tactique, des expériences nombreuses avaient permis de conclure à la puissance de la torpille et à la sûreté des tirs sous l'eau.

Mais tout cela était tenu sous le boisseau. Aujourd'hui, rien ne devrait moins nous étonner que l'impuissance des méthodes de répression de la guerre sous-marine pendant les premières années de la guerre, ces méthodes étant appliquées par les mêmes hommes, qui n'avaient jamais cru à l'efficacité du sous-marin. Nul n'est quailfié pour combattre un danger, s'il en nie *a priori* l'existence. M. Ed. Delage, après tant d'autres, s'émerveille de la Grande Chambre de l'Amirauté anglaise, où sur une immense carte, des vaisseaux en papier figuraient chaque jour les positions des navires, d'après les messages de T.S.F. que ceux-ci transmettaient. Sans doute, c'était parfait comme organisme d'information; mais c'était presque aussi parfait, comme agence de renseignements pour les sous-marins allemands. C'était un jeu pour eux de capter ces mêmes messages, et il leur suffisait de relever deux appels de l'indicatif de ces navires, pour tracer leur route approximative sur la carte, connaître leur vitesse de route, et les tirer ensuite comme des lapins, à leur arrivée aux atterrages. Pendant plus de trois ans, de tels errements se sont continués sans faire naître un doute sur leur efficacité. Un bavardage intensif et incessant, sous forme d'ondes, traversait les airs; chacun y recueillait ce qui pouvait lui être utile. Nous ne voulons pas dire que seules les Amirautés alliées ont commis de telles erreurs; l'Amirauté allemande n'en a pas été exempte. Nul ne paraissait se douter que la T.S.F., pour être utile, devait être discrète. Elle ne devait être employée que dans des cas limités, avec une extrême prudence. En résumé, pendant plus de trois ans, il ne fut ordonné que des mesures inopérantes ou dangereuses pour ceux qui les employaient: mines, filets, T.S.F. Ce fut l'intervention américaine qui apporta, en les imposant, des méthodes nouvelles de protection, avec la navigation en convois. M. Ed. Delage note que ce fut un civil, M. Runciman, attaché au cabinet de Lloyd George, qui le premier avait présenté, sans succès, à l'Amirauté anglaise, un projet dans ce sens, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Ajoutons, pour notre part, que dès octobre 1915, un officier français avait également proposé la navigation le long des côtes et la formation des convois, sans plus de succès. Cependant, lorsque cette mesure fut adoptée, fin de 1917, les pertes diminuèrent de 60 %.

Voici maintenant le livre d'un professionnel, **Route à l'Ouest,** par Ernst Hashagen, ex-commandant de sous-marins allemands, dont le capitaine de frégate Pelle des Forges vient de nous donner la traduction. Le témoignage de ces deux professionnels, anciens ennemis, ne peut être qu'une excellente caution. Un épisode de la carrière de l'officier allemand donne un intérêt particulier à son récit. En 1917, Hashagen, commandant l'U 62, réussit à torpiller le bateau-piège anglais Q 12 et à faire prisonnier son commandant, le C. F. Norman Lewis, qu'il garde dix-neuf jours à son bord, avant de rentrer en Allemagne. Les deux hommes ne se revoient plus pendant de longues années. En 1929, Norman Lewis, alors en retraite, éprouve le désir de retrouver son ancien adversaire, dont la courtoisie lui a laissé un grand souvenir. Il y réussit et lui demande de venir en Angleterre faire une conférence sur la guerre sous-marine. Après des hésitations, Hashagen accepte. Il n'a pas à le regretter. Son auditoire, purement anglais, le couvre d'applaudissements.

C'est Hashagen qui torpilla, en 1918, le croiseur *Du Petit-Thouars,* sur lequel on n'avait jusqu'ici aucune donnée. Il put venir au-devant de lui avant qu'il fût en vue et l'atteindre, grâce à ses émissions de T.S.F., adressées au convoi qu'il escortait. Les bâtiments du convoi, ne cessant de bavarder par T.S.F., Hashagen put le suivre, à la piste, pendant toute la nuit qui suivit la destruction du *Du Petit-Thouars,* et réussit à torpiller l'un d'eux, le lendemain, à la pointe du jour. Exemple du péril, dont nous parlions plus haut, provoqué par l'emploi inconsidéré de la télégraphie sans fil.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Ferdinand Bac : *Promenades dans la vieille Europe : La ville de porcelaine, Dresde, au temps des rois de Pologne et de Napoléon;* Hachette. » »

Louis Bertrand : *Promenades à travers la France.* Avec 15 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3.95

Docteur G. Gaubert : *Un canoë passe...* Préface de Jacques Delamain. Avec 8 illust. (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Criminologie

Max Frantel : *Caserio.* (Coll. *Le crime dans l'histoire et la vie*); Emile-Paul. 3.75

Education

L'Ecole des parents : *L'éducation de l'effort,* compte rendu du Congrès de mars 1934; Edit. Spes. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Cercle Jouin : *Vérités sur la franc-maçonnerie,* conférences, 1re série, 1934; 11 *bis,* rue Portalis, Paris. 10 »

Ethnographie, Folklore

Armand Mossé : *Histoire des Juifs d'Avignon et du Comtat Venaissin;* Lipschutz. 25 »

J. Zollschan : *Le rôle du facteur racial dans les questions fondamentales de la morphologie culturelle;* Rousseau. » »

Hagiographie

Lacordaire : *Saint Dominique.* Avec 12 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3.95

Histoire

Octave Aubry : *Napoléon III. La conquête du pouvoir.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Henri Berr : *En marge de l'Histoire universelle. I : Les problèmes de l'Histoire. Les origines humaines. Les premières civilisations. Le miracle grec. L'aube de la science.* (Coll. *L'Evolution de l'humanité,* dirigée par Henri Berr); Renaissance du Livre. 30 »

Paul Cloché : *La politique étrangère d'Athènes de 404 à 338 avant Jésus-Christ;* Alcan. 40 »

Robert Cohen : *La Grèce et l'hellénisation du monde antique.* Avant-propos de S. Charléty; Presses universitaires. 45 »

Victor-L. Tapié : *La politique étrangère de la France et le début de la Guerre de Trente ans, 1616-1621;* Ernest Leroux. 120 »

Littérature

Abry, Crouzet, Bernès, Léger: *Les grands écrivains de France illustrés.* Moyen Age. Avec 110 illust.; Didier, Paris, et Privat, Toulouse. 13 »

Montgomery Belgion : *Notre foi contemporaine : Bernard Shaw. André Gide. Sigmund Freud. Bertrand Russell,* traduit de l'anglais par L. Delavis; Nouv. Revue franç. 30 »

Chrétien de Troyes : *Contes,* adaptés par Henri Brongniart; Revue des Indépendants. 6 »

Paul Claudel : *Ecoute, ma fille;* Nouv. Revue franç. 3 »

Charles Dartigue-Peyrou : *La vicomté de Béarn sous le règne de Henri d'Albret, 1517-1555;* Belles Lettres. 60 »

Manuel Devaldès : *Gérard de Lacaze-Duthiers et la bioesthétique,* essai critique. Avec un portrait gravé sur bois par Louis Moreau; Bibliothèque de l'Artistocratie, Libr. Piton. 7.50

Hélène Frejlich : *Flaubert d'après sa correspondance;* Malfère.

Albert Fuchs : *Les apports français dans l'œuvre de Vieland de 1772 à 1789;* Champion. » »

Philadelphe de Gerde : *Eux ou en Bigorre en ce temps-là;* Privat, Toulouse, et Didier, Paris. » »

Hubert Gillot : *Chateaubriand, ses idées, son action, son œuvre;* Belles Lettres. 30 »

Robert Goffin : *Sur les traces d'Arthur Rimbaud.* Avec un portrait de Valentine Hugo et 3 photographies inédites; Edit. du Sagittaire. » »

Armand Guibert, Camille Bègue, A. Denis-Dagiau, Jean Ambrouche : *Patrice de La Tour du Pin.* Avec un portrait inédit; Edit. de *Mirages,* Tunis. » »

Georgine Guy : *Miniatures.* Edit. de la Lucarne. 12 »

Myriam Harry : *Cléopâtre;* Flammarion. 12 »

Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis.* Avec de nombr. illust.; Nouv. Revue franç. 30 »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes.* XVII : *L'Oblat;* Edit. Georges Cres, 2 vol. » »

Longus : *Pastorales (Daphnis et Chloé)*. Texte établi et traduit par Georges Dalmeyda; Belles Lettres. 20 »

Charles Melaye : *Les Stances d'outre-tombe de Jean Moréas;* A l'enseigne de la Belle Etoile, 26, rue Etienne-Dolet, Roanne, Loire. 10 »

A. de Musset : *Œuvres complètes. Comédies et Proverbes.* Texte établi et présenté par Pierre Gastinel; Belles Lettres. 18 »

Jorgu Popesco : *Par amour pour la France;* Vremca, Bucarest. 60 leis (10. »)

Saint François de Sales : *Introduction à la Vie dévote*, avec un avant-propos et des notes de Charles Forot; Garnier. 9 »

Sainte-Beuve : Pages choisies de *Port-Royal*. Introduction et notes par Maurice Allem; Garnier, 2 vol. 24 »

Tallemant des Réaux : *Historiettes*, édition documentaire établie par Georges Mongredien, tomes VII et VIII; Garnier. Chaque volume. 12 »

Nora Waln : *La maison d'exil*, mœurs et vie intime en Chine moderne, traduction de Michel Epuy. Préface de J.-H. Rosny aîné; Jeheber, Genève. » »

Paul Werrie : *La légende d'Albert Ier, roi des Belges.* Préface du lieutenant-général Pontus; Casterman. » »

Kikou Yamata : *Vies de Geishas.* (Coll. *Les Vies parallèles*); Nouv. Revue franç. 15 »

Henri de Ziégler : *Louis Dumur, l'homme et l'œuvre.* Avec un portrait; Revue Mensuelles, Genève, et Mercure de France. 15 »

Musique

Raymond-Leslie Evans : *Les romantiques français et la musique;* Champion. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Georges Clemenceau : *Discours de guerre* publiés par la Société des Amis de Clemenceau; Plon. 15 »

Pierre Desgranges : *Au service des marchands d'armes;* Revue française. 15 »

Albert Lange : *L'attaque principale allemande contre la cote 304. Les combats du 9e corps, 22 avril, 4, 5 et 7 mai 1916.* Préface du général Lasson; Berger-Levrault. » »

Charles Le Goffic : *Dixmude. Les fusiliers marins.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Léon Savadjian : *Origines et responsabilités de la guerre mondiale;* Soc. gén. d'imprimerie et d'édition, 71, rue de Rennes, Paris. 6 »

X... : *Un livre noir. Diplomatie d'avant-guerre et de guerre d'après les documents des archives russes 1910-1917.* Tome III, livre IV : *octobre 1916-mars 1917;* Libr. du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris. 20 »

Philosophie

Henri Delacroix : *Les grandes formes de la vie mentale;* Alcan. 10 »

Marcel Lenglart : *Essai sur les conditions du progrès moral;* Alcan. 15 »

Hans Morgenthau : *La réalité des normes, en particulier des normes du droit international. Fondement d'une théorie des normes;* Alcan. 30 »

Pierre Salzi : *La genèse de la sensation dans ses rapports avec la théorie de la connaissance chez Protagoras, Platon et Aristote;* Alcan. » »

Pierre Salzi : *La sensation*, étude de sa genèse et de son rôle dans la connaissance; Alcan. 25 »

Poésie

Yves Chatelain : *Le triptyque fleuri;* Les Ecrivains indépendants, Libr. Piton. 7.50

Jean Dye : *Au val de Loire. La terre qui chante.* Aubanel, Avignon. 8 »

M. Eminesco : *Poèmes choisis*, traduction par L. Barral; Gabalda. » »
Ernest Gaubert : *Sainte Estelle*; Grasset. » »
Georges Hugnet : *Onan*; Edit. Surréalistes, Libr. Costi. » »

Politique

L. Dumont-Wilden : *Albert Ier, Roi des Belges*; Grasset. » »
Marc Elmer : *Enquête sur la France en danger*. Préface du général Marchand; Attinger. 15 »
Calvin-B. Hoover : *Allemagne IIIe Empire*, traduit de l'anglais par Georges Blumberg; Nouv. Revue franç. 15 »
Ernst-Erich Not : *La tragédie de la jeunesse allemande*, traduit de l'allemand par Paul Genty; Grasset. » »
Georges Suarez : *Les heures héroïques du Cartel*; Grasset. 15 »
Jérôme et Jean Tharaud : *Vienne la rouge*; Plon. 12 »
Herbert Tingsten : *Les pleins pouvoirs. L'expansion des pouvoirs gouvernementaux pendant et après la grande guerre*, traduit du suédois par E. Soderlindh; Stock. 25 »
Dom Thaddée Yong Ann-Yuen : *Aux origines du conflit mandchou. Chine - Japon - Paix de Versailles*. Préface de S. E. le Docteur V.-K. Wellington-Koo; Geuthner. 32 »

Préhistoire

Docteur G. Contenau : *La civilisation des Hittites et des Mitanmens*; Payot. 24 »

Questions coloniales

Madeleine Poulaine : *Visions malgaches*. Illust. de René Pia; Amadieu. » »

Questions militaires et maritimes

Emmanuel de Broglie : *Un grand marin : Tourville, 1642-1701*. Nouv. édit. avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »
Claude Farrère : *Histoire de la marine française : Anne-Hilarion de Tourville*. Avec de nombr. illust. en héliogravure; Flammarion, fascicule VI. 8 »
Général Mordacq : *Les leçons de 1914 et la prochaine guerre*; Flammarion. 12 »

Questions religieuses

Calvin : Œuvres, I : *Le Catéchisme de Jean Calvin*, suivi de *La Confession de La Rochelle, La Confession des Pays-Bas*; Je Sers. » »
Auguste Hollard : *Saint Paul*; Edit. Jean Crès. 12 »
Victor-L. Tapié : *Une église tchèque au XVe siècle : L'Unité des frères*; Ernest Leroux. 25 »

Roman

Catherine Bakounine : *Le corps*, traduit du russe par Mme D. Ergaz; Stock. 12 »
Bernard Barbey : *Ambassadeur de France*; Stock. 15 »
Tristan Bernard : *Visites nocturnes*; Albin Michel. 15 »
Jean Dorsenne : *Sous le soleil des bonzes*; Emile-Paul. » »
Raymond Fauchet : *La folie hurle à la mort*; Nouv. Revue franç. 6 »
G. D. H. et M. Cole : *Le mystère du Grand Hôtel du Nord*, roman policier; Edit. de France. 6 »
Paul Haurigot : *D'amour et d'eau claire*; Emile-Paul. 12 »
Jehan d'Illys : *De la coupe aux lèvres*; Figuière. 10 »
Marguerite Jouve : *Jeunesse*; Flammarion. 12 »
Nicolaï Kazan : *Toda-Raba*; Le Cahier bleu, 42, quai des Orfèvres, Paris. 12 »
Bernard Lecache : *Les ressuscités*; Edit. du Carrefour. 12 »
Ignace Legrand : *A sa lumière*; Emile-Paul. » »
Jacques Murat : *Le Capitaine Miews*; Sans Pareil. 12 »
Edmond Romazières : *La vengeance des ombres*, roman policier exo-

tique; Edit. de France. 6 »
J.-H. Rosny aîné : *Les arrivistes... et les autres;* Flammarion. 12 »
Erich Scheurmann : *Messagers de lumière,* récit en 19 tableaux de la dégénérescence d'un peuple primitif, traduit de l'allemand par Berthe Médici-Cavin; Jeheber, Genève.
S.-S. Van Dine : *Le meurtre du dragon,* adapté de l'anglais par Emmanuel Rinon; Nouv. Revue franç. 6 »

Sciences

Auguste Lumière : *Effets physiologiques des rayons solaires;* Imp. Sézanne, Lyon. » »

Sociologie

René Capitant : *La réforme du Parlementarisme;* Sirey. 3.50
Sonya Ruth Das : *La femme américaine dans le mariage moderne.* Préface de C. Cestre; Alcan. 25 »
A. Habaru : *Le Creusot, terre féodale. Schneider et les marchands de canons;* L'Eglantine. » »
Duc de Lévis-Mirepoix : *Vieilles races et Temps nouveaux. Familles historiques de l'ancien empire austro-hongrois;* Maurice d'Hartoy. 12 »
Guido Miglioli : *La collectivisation des campagnes soviétiques;* Rieder. » »
Fernand Nicaud : *La séparation de la politique et de l'Etat;* Figuière. » »
F.-D. Roosevelt : *Sur la bonne voie. NRA,* traduit de l'anglais par Pierre Dutray; Denoël et Steele. » »

Théâtre

Henri Mazel : *Théâtre 1890-1897.* Tome III : *Archytas de Métaponte. Les Amazones. Avant l'âge d'or;* Mercure de France. 20 »

Urbanisme

Gaston Castel et Jean Ballard : *Marseille-Métropole;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix Jean Moréas. — A propos des bibliothèques publiques. — *Œdipe-Roi* jugé par un romancier naturaliste. — Sur les « prédictions astrologiques ». — L'invention du mot « laborantine ». — Un moribond : l'imparfait du subjonctif. — Une rectification de M. Ernest Raynaud. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix Jean Moréas. — Dans la liste des membres du jury que nous avons publiée le 15 juillet, nous avons omis M. Abel Bonnard, de l'Académie Française, qui a succédé à Sébastien-Charles Leconte, décédé. Les livres doivent être adressés à M. Abel Bonnard, 78, avenue Mozart, 16e.

§

A propos des bibliothèques publiques.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans le *Mercure de France* du 15 juin dernier la lettre de Mme Marguerite Gruny, à propos des bibliothèques publiques. Certain passage a peiné mon cœur de bibliothécaire

provinciale. Mme Gruny dit que « les centres de lectures, dans la majorité des petites cités, ne sont guère que de tristes collections de livres ». Ce jugement me paraît trop sévère et trop général. Je proteste au nom de la Bibliothèque de Bayeux. Celle-ci vit, elle est accueillante, elle est riche. Située dans un cadre magnifique, elle occupe, ainsi que la Tapisserie-Broderie, dite de la Reine Mathilde ,les bâtiments de l'ancien Evêché. En face, la cathédrale dispose l'esprit à goûter les choses du passé. Notre bibliothèque a eu la chance, à ses débuts déjà lointains, d'être dirigée par des hommes très compétents ; à défaut de leur science, nous avons partagé leur amour des livres et nous sommes imprégnés des doctrines de M. Eugène Morel sur l'organisation de la lecture publique ; je suis heureuse de m'unir, sur ce point, à Mme Gruny pour rendre hommage à ce grand bibliothécaire. Plus de cinquante mille volumes sont disposés dans nos salles. L'aspect général des rayons est agréable, la poussière en est rigoureusement bannie et les parquets bien tenus par un gardien vigilant. Les livres ont cet air aisé qu'ont les choses — comme les personnes — quand elles sont à leur place. De grandes collections, telles que les *Acta Sanctorum* et *Gallia Christiana,* témoignent qu'un savant même peut trouver à glaner chez nous. Les volumes vénérables, les belles reliures en maroquin ancien évoquent le souvenir de généreux donateurs, tandis que les ouvrages modernes, acquis récemment, prouvent que nos concitoyens savent apprécier la lecture publique. Le fonds normand est également bien représenté. La salle de lecture est claire, pourvue de dictionnaires et de revues. Les catalogues, alphabétique et méthodique, sont à la portée des habitués, et ces habitués sont des amis de la Bibliothèque.

Or, Bayeux n'est pas une exception. Certes, nous savons que rien n'est tenté dans les campagnes pour propager le goût de la lecture et que quelques petites bibliothèques sont encore au point mort, mais *toutes* ont leurs richesses particulières, faciles à mettre en valeur, et le personnel est animé d'un esprit nouveau ; ne serait-il pas préférable de l'encourager, plutôt que d'écrire, sans preuves à l'appui, que la France est en retard sur tous les pays du monde pour l'organisation de la lecture publique ?

JEANNE ABRAHAM
Bibliothécaire municipale de Bayeux.

§

« Œdipe-Roi » jugé par un romancier naturaliste. — A propos de la récente reprise d'*Œdipe-Roi,* à la Comédie-Française,

il est intéressant de rappeler ce qu'Henry Céard écrivait à Zola (1) le 15 août 1881 :

J'ai vu *Œdipe-Roi* et m'y suis plu... C'est du théâtre démesuré, mais, et personne ne m'a l'air d'avoir remarqué cette particularité, l'exécution en est impossible, matériellement impossible, sur une scène française, et j'en dis les raisons.

En Grèce, Œdipe est une légende comme celle de Barbe-Bleue chez nous, et la représentation théâtrale équivaut à ce que furent les mystères du XIVe siècle. L'action, connue de tous, n'intéresse personne; ce qui intéresse, ce sont, non pas les développements psychologiques de la passion, mais la littérature seule, la mélopée rythmique que les acteurs crient dans les porte-voix de leurs masques. A cette époque, le théâtre est une pure affaire de déclamation, soumise à des règles aussi sévères que celles qui déterminent la musique de nos opéras de nos jours. L'expression humaine, vivante, personnelle, n'existe pas pour des comédiens que l'immensité des scènes théâtrales forçait à employer et des chaussures démesurées et des masques enluminés. Par corollaire, les auteurs pouvaient sans inconvénient pousser leurs personnages aux dernières limites de leurs passions et jusqu'à l'enragement du mal. Cela restait toujours abstrait, en raison de l'immobilité des physionomies.

...Vous n'avez pas idée de la sérénité de sottises spirituelles où se dépense Voltaire pour démontrer que Sophocle est le plus pleutre des dramaturges et le plus grossier des écrivains. Il est impossible de moins comprendre et d'être plus pion. C'est du Sarcey aussi, mais avec le même vernis de bon sens. Je suis sorti de cette lecture avec un sentiment d'irritation. Si c'est là l'esprit français, eh bien, vrai! comment est la bêtise?

Œdipe-Roi, admiré par Céard, Sophocle défendu par l'auteur d'une *Belle Journée* (et des *Résignés*), cela n'est pas pour étonner ceux qui n'ignorent pas que cet écrivain « naturaliste », d'une curiosité intellectuelle multiple (2), se doublait d'un humaniste. — AURIANT.

§

Sur les « prédictions astrologiques ».

Monsieur le Directeur,

Dans son numéro du 1er avril, le *Mercure* a publié une chronique de M. Maurice Magre concernant diverses prédictions astrologiques pour l'an de disgrâce 1934. Voulez-vous permettre à un quelconque lecteur de la revue de vous donner son opinion à ce sujet?

N'ayant aucune compétence spéciale en ces matières, je me garderai de discuter sur le fait de savoir si l'astrologie mérite d'être appelée science exacte. Toutefois, il est licite de penser que la publication dans la grande presse de prévisions particulièrement pessimistes constitue un danger certain pour l'opinion publique.

(1) Lettre inédite.

(2) Voyez: *Fragments inédits sur l'Art et la Littérature* d'Henry Céard, publiés dans les *Visages du Monde* (n° 17: 15 juillet-15 août 1934: *Au temps du Naturalisme*).

En effet, malgré de claironnantes dénégations, la foule, dans son ensemble, demeure fort superstitieuse et les charlatans de toutes espèces continuent à trouver aisément le vivre et le couvert. Encore une fois, je ne prétends pas dire que les astrologues soient des charlatans; mais, en vulgarisant leurs sombres prévisions, ils créent un néfaste courant d'opinion dont il est malaisé d'évaluer les ravages sournois et la portée. Prédire des cataclysmes, une guerre civile, des épidémies, n'est-ce pas semer insidieusement dans les esprits des germes de découragement, de passivité et de fatalisme qui feront accepter tel quel un événement d'apparence défavorable, parce que « c'était écrit »? Qui peut connaître avec certitude le lent cheminement d'une idée « noire » dans le mécanisme à la fois élémentaire et compliqué de l'inconscient, de cet inconscient qui recèle, dit fort justement M. Magre, un goût secret de la catastrophe?

Le simple fait de prédire n'est-il pas dans une certaine mesure déterminant et n'a-t-on pas vu des gens mourir de peur à l'heure qui leur avait été réellement assignée par le mage?

Aucune raison valable n'empêche de penser qu'il n'en est pas de même pour la collectivité. Décrire de fâcheux événements à venir, verser dans des millions de cervelles un poison de doute et d'angoisse est un acte désastreux que ne compense aucun bienfait. — s.

§

L'invention du mot « laborantine ».

Mulhouse, le 18 juillet 1934.

Monsieur le Directeur,

Page 356, n° 866 du *Mercure* du 15 juillet 1934, M. J. Charpentier attribue à M. Paul Bourget l'invention du nom de « laborantine ». Or, ce nom existe depuis fort longtemps en Allemagne, où il a vu le jour, vraisemblablement. J'ignore quand il a fait son apparition en France, mais il est certain qu'à l'heure actuelle il est d'emploi officiel et courant dans les facultés. J'ajouterai qu'il y a quelques années, le regretté Louis Forest consacra un de ses billets du *Matin* à la profession de « laborantine ».

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, etc.

P.-R. SCHWARTZ
vieil abonné du *Mercure*.

§

Un moribond: l'imparfait du subjonctif. — Lisant, il y a quelques mois, une nouvelle de Jean Cocteau, *Le Fantôme de Marseille*, je tiquai sur cette phrase:

Le malheur voulut qu'Achille se laissa entraîner par Victor (un collègue) dans une entreprise moins officielle, — un cambriolage pour ne rien dissimuler — et que, la police le recherchant, Rachel et ses compagnes eurent l'audace de le travestir et de le mêler à leur troupe.

Jean Cocteau est un écrivain. Je ne doutai pas qu'il n'eût volontairement écarté le subjonctif que la vieille grammaire imposait. Quelque révolution avait-elle bousculé les règles traditionnelles? Le fait méritait d'être éclairci.

Les grammairiens enseignants et consultants sont en nombre dans la presse. Il y a Lancelot (Abel Hermant) qui tient la férule au *Temps* après l'avoir tenue au *Figaro*, André Thérive aux *Nouvelles Littéraires*, Maurice Schöne à l'*Œuvre*, d'autres encore. C'est à M. Schöne que je m'adressai. Je lui citai la phrase de Cocteau et lui demandai si la règle de la correspondance des temps est assez souple pour fléchir à la fantaisie de l'écrivain.

L'*Œuvre* du 16 janvier dernier m'apporta cette prudente réponse:

La syntaxe n'est pas ennemie d'une certaine liberté... Je sais bien que *voulut* demande le subjonctif. Mais ici l'idée que le fait *fut* réellement appelle le mode de la certitude, l'indicatif. Et cela ne me choque pas comme on pourrait le croire.

Pour qui sait bien manier sa langue, il est avec la grammaire des accommodements.

Fort bien. La nuance de pensée que Jean Cocteau a voulu exprimer ne m'avait pas échappé. Mais y a-t-il des cas où le verbe qui suit *voulut* n'exprime pas l'idée que le fait *fut* réellement? La consultation de M. Schöne ne m'apprenait rien et ne me satisfaisait pas.

Je continuais à me demander si la phrase de Cocteau n'était qu'une curiosité grammaticale, une exception singulière à la règle toujours vivante, lorsque je lus ceci dans *Le Combat avec l'Ange*, le roman que Jean Giraudoux a publié à la *Nouvelle Revue Française:*

Le malheur voulut que José rentra un soir avec la fièvre et s'alita en claquant des dents.

Après Cocteau, Giraudoux. Décidément, il ne s'agit plus d'accommodements personnels avec la grammaire, de simples libertés envers la syntaxe. C'est bel et bien la vie du subjonctif qui est en jeu.

Un mode de langage qui a quelques siècles d'existence ne meurt pas comme cela, subitement. Le mal date, en effet, de quelque temps déjà.

Il y a une bonne dizaine d'années, Paul Souday, dans le *Temps* s'était élevé contre les licences que certains écrivains prenaient à l'égard de la langue, entre autres contre celle dont je parle ici.

André Gide lui répondit:

Que ne réserve-t-on l'imparfait du subjonctif au service du plus-que-arfait et du conditionnel passé (*il avait voulu* ou *il aurait voulu que : vinsse, que j'allasse*), moins fréquent, et, partant, à la suite duquel paraîtra plus naturel! C'est le moyen de le sauver. Pour quelque emps, du moins. Car le subjonctif, si élégant qu'il soit, qu'il puisse être, st appelé, je le crains, à disparaître de notre langue, comme il a déjà isparu de la langue anglaise, plus expéditive et prête à prendre les evants, mais dont le français tend à se rapprocher de plus en plus. ertains le déplorent; et moi aussi, sans doute. Mais cela vaut mieux *out de même* que de voir notre langue se scléroser.

Remarquez, en passant, ce *tout de même* souligné par Gide. ouday, comme Hermant, voulait qu'on réservât à cette expres-ion le sens de *semblablement, tout à fait de même*, et s'insur-eait contre les méchants écrivains qui lui prêtaient l'acception e *néanmoins*, à laquelle, grammaticalement, elle n'a pas droit. iide aurait pu rétorquer à Souday, hugolâtre impénitent, le vers nal d'*Après la Bataille:*

Donne-lui *tout de même* à boire, dit mon père.

Revenons à notre malade. Les puristes le sauveront-ils? C'est outeux. Il avait déjà contre lui le langage parlé, qui répugne l'emploi d'une forme jugée pédantesque, les philologues, pour ui toute évolution de la langue n'est qu'une manifestation de sa italité. Et voilà que ces saxons d'écrivains font aussi défection.

Que l'imparfait du subjonctif soit condamné, qu'il meure, nous 'y pouvons rien. Si cela advient, qu'on l'enterre décemment, et ue nos maîtres de grammaire enregistrent son décès. Ce qu'il ne aut pas, c'est que la peur de paraître pédants, fossiles, pas à la age, les jette dans un trop complaisant latitudinarisme, et qu'ils ontinuent à dire: « La règle veut qu'on écrive de telle façon. l est vrai que tel auteur écrit autrement. Mais nous ne pouvons 'en blâmer, car il sait son métier. »

Le jeu doit avoir des règles. Sinon, il n'y a plus de jeu. — D. M.

§

Une Rectification de M. Ernest Raynaud. — Notre collabo-ateur Ernest Raynaud nous prie d'insérer la lettre suivante :

Mon cher ami,

Dans ma dernière chronique du *Mercure*, concernant les *Secrets le la police* de Peuchet, il est dit que la lieutenance de police fut réée en 1767. Faute d'impression que les lecteurs auront évidem-nent corrigée d'eux-mêmes puisque nul n'ignore que cette création emonte à 1667. Il y est dit encore que les têtes coupées, trouvées hez la princesse Jabirouska, devaient être expédiées en Alle-nagne, aux phrénologistes, disciples de Gall et de Spurzheim. Au

lieu de *disciples*, c'est précurseurs qu'il faut lire et c'est bien ainsi que le laissait entendre Peuchet.

Bien à vous. ERNEST RAYNAUD.

§

Le Sottisier universel.

JOSEPH, chef peau-rouge de la tribu des Nez-Percés, né en 1831...
JOSEPH (Charles-Louis), archiduc et philologue hongrois, fils du précédent, né à Presbourg en 1833... — *Larousse du XXe siècle*, t. IV, p. 192.

MOZART. Air des *Noces de Jeannette*. Paris, Musique des Famille, 1414. — *Bibliographie de la France*, 31 juillet 1858, p. 406, n° 1414.

ANDRÉ GIDE : *Sémiramis*, un volume, N. R. F., 9 fr. [Texte d'une annonce.] — *Marianne*, 20 juin.

Des éphèbes suspects, sinon évidents, vinrent boire au comptoir, le bas du visage gonflé par l'alcoolisme, n'ayant de frais dans tout le visage que la nuque demeurée enfantine. — *Marianne*. « La Nuit du 4 août », 30 mai.

Phèdre n'a pas l'ombre de tendresse pour Hippolyte. S'il était malade, elle ne lui ferait pas une tasse de thé. C'est la vraie amoureuse. — *Nouvelle Revue française*, 1er juin, p. 923.

BIS REPETITA... Hier, à la Chambre, midi dix, le ministre des Finances ayant demandé la discussion immédiate du projet de loi, adopté par le Sénat, portant encouragement à la récolte de la gemme, M. Lassalle, comme son illustre homonyme, qui chargeait nu, la pipe à la bouche, sur un cheval fumant, escalada la tribune. — *Les Annales coloniales*, 17 mars.

LES ASSISES DE SAINT-OMER. — C'est là qu'a été jugé le drame d'Hénin-Liétard. En effet le Pas-de-Calais est un des départements dont les assises ne sont pas au chef-lieu. Un roman a appris cette « colle » de géographie administrative à bien des générations : l'affaire Champmathieu des *Misérables* passe en effet — Victor Hugo l'a bien précisé — à Saint-Omer. — *Paris-Soir*, 24 juin.

Mlle Yvonne Printemps, dans la saison finissante qui porte son nom prédestiné, quand la « season » londonienne expire, est victime d'un vol audacieux... Ces sortes d'Arsène Lupin demeurent toujours introuvables. Nulle piste sérieuse ne conduit à leur capture. — *L'Ami du peuple*, « Les Propos de Jacques Bonhomme », 20 juin.

Et cela nous fait songer à ce terrible conte de Villiers de l'Isle Adam où l'on voit un grand seigneur anglais contracter la peste et en mourir pour avoir simplement serré la main à un lépreux! — *La Presse Indochinoise*, 3 juin.

§

Publications du « Mercure de France »:

THÉATRE, 1890-1897, III, *Archytas de Métaponte, Les Amazones, Avant l'Age d'or*, par Henri Mazel. Vol. in-16, 20 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLIII

—

CCLIII N° 865. — 1er JUILLET

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ...	*Bayreuth 1933. Réflexions sur l'Art wagnérien*......................	5
Dr CH. FIESSINGER......	*Sainte-Beuve et Berlioz étudiants en Médecine*........................	28
JEANNE PLATEAU.........	*Poèmes*..................................	47
FERNAND BALDENSPERGER.	*Un Villiers de l'Isle-Adam vagabond et agitateur*....................	50
JEAN LESCOFFIER........	*La Vie d'un Chef-d'Œuvre. A propos du « Canard Sauvage »*..........	56
R. FROGER-DOUDEMENT..	*Les Religions et la Guerre*.........	64
JOHN CHARPENTIER......	*La Grand'Nef du Monde,* roman (I).	86

REVUE DE LA QUINZAINE. — ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 122 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 126 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 132 | EDMOND BARTHÈLEMY : Histoire, 136 | GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 145 | HENRI MAZEL : Enseignement, 148 | ROBERT CHAUVELOT : Littérature et Questions coloniales, 152 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 159 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 167 | CHARLES MERKI : Archéologie, 172 | EDWARD LATHAM : Notes et Documents littéraires. *A propos d'une erreur littéraire,* 176 | E. HERPIN : Notes et Documents d'histoire. *Jacques Cartier,* 179 | RENÉ DE WECK : Chronique de la Suisse romande, 183 | PHILÉAS LEBESGUE : Lettres portugaises, 188 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 195 | F. CLOSSET, EMILE LALOY : Bibliographie politique, 199 | A. VAN GENNEP : Variétés. *Wellérismes français,* 209 | MERCVRE : Publications récentes, 215 ; Echos, 218.

CCLIII N° 866. — 15 JUILLET

EDOUARD KRAKOWSKI.........	*Plotin et le Néoplatonisme. Une Révolution dans la Philosophie antique*..............	225
MARCEL COULON..............	*Le Baccalauréat de Mistral*..	244
HENRI-PHILIPPE LIVET.........	*Adagios de Septembre,* poème.	253
LOUIS MANDIN..............	*Shakespeare trahi par les Miroirs*..................	256
GÉNÉRAL CLÉMENT-GRANDCOURT.	*Surpopulation et Colonisation intérieure en Allemagne*....	280

FRANCIS AMBRIÈRE et ANDRÉ VILLIERS...	*Après les Concours du Conservatoire. Notes pour une Réforme*..................	291
PIERRE ESCOUBE.............	*Le Bicentenaire d'un Grand Livre*.....................	302
JOHN CHARPENTIER...........	*La Grand'Nef du Monde*, roman (II)......................	315

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : **Littérature**, 343 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 349 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 354 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 360 | ERNEST RAYNAUD : **Police et Criminologie**, 364 | A. VAN GENNEP : **Ethnographie**, 370 | CHARLES MERKI : **Voyages**, 375 | SAINT-ALBAN : **Chronique des Mœurs**, 376 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 380 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 387 | D[r] G. CONTENAU : **Archéologie**, 398 | GASTON ESNAULT : **Linguistique**, 403 | ERNEST COYECQUE : **Bibliothèques**, 409 | A. CHABOSEAU : **Notes et Documents littéraires.** *Racine et les Colbert*, 411 | ED. EWBANK : **Chronique de Belgique**, 418 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes**, 422 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 428 | MERCVRE : **Publications récentes**, 438; **Échos**, 441.

CCLIII — N° 867. — 1[er] AOUT

FLORIAN DELHORBE......	*La Révolution, Loi éternelle*........	449
J. POURTAL DE LADEVÈZE.	*L'Étrange Nuit de Monsieur de Calberte*, nouvelle..................	458
ROBERT ROCHEFORT......	*Gravures religieuses*, poèmes......	472
HENRI GUILLEMIN.......	*La Troisième Elvire. Documents inédits*............................	479
A. CHABOSEAU..........	*Notes sur la Vie sociale chez les Moineaux*......................	498
P. V. STOCK...........	*Le Mémorandum d'un Éditeur. Charles Monselet anecdotique*............	517
JOHN CHARPENTIER......	*La Grand'Nef du monde*, roman (III).	532

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature**, 568 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 573 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 578 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 583 | GEORGES BOHN : **Le mouvement scientifique**, 587 | DOCTEUR PAUL VOIVENEL : **Sciences médicales**, 590 | AUGUSTE CHEYLACK : **Voyages**, 595 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 601 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 608 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 614 | HENRY-D. DAVRAY : **Lettres anglaises**, 618 | JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes**, 627 | POMPILIU PALTANÉA : **Chronique de Roumanie**, 635 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 646; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 654 | MERCVRE : **Publications récentes**, 660; **Échos**, 664; **Table des Sommaires du Tome CCLIII**, 671.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 .... 30 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 .... 15 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 15 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Actions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

« Capitaines Courageux ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 15 »

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 15

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu 15

Du Cran! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 15

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Simples Contes de la Montagne, traduits par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray, introduction par Henry D. Davray. Vol. in-16 12

Mais ceci est une autre histoire, traduction de Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 15

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-Davray. Vol. in-16.......... 15 »
Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16... 15 »
Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume 16.......... 15 »
du Docteur Moreau, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-16..... 12 »
Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray lume in-16.......... 15 »
Pirates de la mer, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16.......... 12 »
nour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B.Kozakiewic. lume in-16.......... 15 »
Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16......... 15 »
e aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 16.......... 15 »
nd le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakie-z. Volume in-16.......... 15 »
Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16. 12 »
Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et Kozakiewicz. Volume in-16.......... 12 »
ze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. lume in-16.......... 12 »
temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. lume in-16.......... 12 »
Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz olumes in-16 à 12 fr.......... 24 »
ois et Fantasmagories, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 16.......... 12 »
stoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. lume in-16.......... 15 »
e Véronique, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 16.......... 12 »
Pays des Aveugles, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume 16.......... 12 »
cipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la sée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16. 12 »
écouverte de l'Avenir et le Grand État, traduit par Henry-D. Davray. Volume 8.......... 12 »
Utopie moderne, traduit par Henry-D. Davraz et B. Kozakiewicz. Volume 8.......... 12 »

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

)UR 7 fr. 50 VISITEZ LA BANLIEUE

.es Jeudis, Dimanches et Fêtes, vous pouvez faire, à très peu de s, de charmantes excursions dans la Banlieue.

.e billet à 7 fr. 50 vous permet d'aller de Paris-St-Lazare à l'une gares de Poissy, Villennes, St-Germain ou St-Nom-la-Bretèche, vous arrêter en cours de route et de revenir par l'une quelconque gares de ce parcours.

.es enfants de 3 à 7 ans ne paient que le demi-tarif soit 3 fr. 75 une réduction de 20 % est faite aux groupes de 20 personnes. Le et n'est pas utilisable entre 10 et 12 heures.

'our tous renseignements, consultez les gares des Chemins de fer l'État.



ɔULLETIN FINANCIER

ıarché n'a guère modifié ses dispositions générales au cours de ce mois de qui ne vit pas se manifester d'importants événements économiques et finances grèves de San-Francisco ont affecté sans doute la Bourse de New-York et ıé des réalisations spéculatives dont les valeurs internationales furent l'objet; s moins-values enregistrées auront été de faible ampleur.

événements survenus à la fin de juin en Allemagne ont également influencé rs places étrangères; et, durant un certain temps, les titres des Emprunts Dawes ıg auront été fort discutés. Mais la réclamation énergique des Etats-Unis est nontrer que le gouvernement hitlérien ne pouvait maintenir longtemps l'attitransigeante qu'il avait prise vis-à-vis de ses créanciers, y compris les plus ux de ceux-ci : les Américains.

ɔurse de Paris aura donc été fort peu sensible aux événements extérieurs. Elle son attention sur le marché des fonds publics. Et cela se conçoit aisément. l, l'amélioration de notre trésorerie est certaine; et l'émission, à 950 francs, ıtions 4 % du Trésor de 1.000 francs, remboursables en cinquante ans, ne manquer d'être un succès. Cette opération va permettre au Trésor de faire toutes éventualités jusqu'à l'automne. Elle est en outre tout à fait de nature à r les dispositions satisfaisantes que nos fonds publics avaient montrées précént : le taux nominal de 4 % marque en effet un retour à des conditions nord'emprunt; il autorise les entreprises à solliciter de l'épargne des concours ables.

tre part, en affirmant sa volonté d'abaisser le loyer de l'argent, le gouverneoursuit un double but : réduire les charges financières de l'Etat et favoriser la des affaires. La réforme fiscale, qui vient d'être amorcée, constitue un témoide confiance dans l'avenir de notre pays; l'Etat abandonne volontairement ses ions, avec l'espoir que les réductions d'impôts seront reflétées par les prix de t qu'ainsi nos sociétés pourront mieux lutter contre leurs concurrents étran-

ces conditions, tout porte à croire que les niveaux satisfaisants que nos rentes ent seront dépassés avant longtemps.

ɔanques ont simplement défendu leurs cours. Elles aussi espèrent que la baisse r de l'argent — qui réduit nécessairement leurs intérêts et agios — aura pour ıence une augmentation du volume des opérations d'escompte et des opéra'emprunts.

nue de nos chemins de fer laisse toujours beaucoup à désirer, car les recettes grands réseaux ne s'améliorent point, malgré l'augmentation (pour les Com) des tarifs appliqués à la fin de 1933.

ines statistiques montrent que, pendant le premier semestre de l'année en la production nette de nos charbonnages est demeurée à un niveau sensiblevisin de celui constaté voilà un an; aussi un relèvement des dividendes ne sautre envisagé. Mais, au point de vue boursier, il convient de tenir compte de nent de soutien qu'est l'abaissement du taux de l'intérêt. C'est pourquoi les charbonnières montrent une grande résistance.

roupe de l'électricité a d'abord subi le contre-coup de la réduction des tarifs; ertains ont découvert que cette réduction était de nature à favoriser la contion dans les contrées où l'énergie est encore vendue à des prix élevés. Finalela fermeté a prévalu.

roupe métallurgique reste délaissé. Les pétroles ont subi quelques mouvements tifs, provoqués par l'arrivée à Tripoli d'Asie du pétrole de Mésopotamie. Les oucs sont indécis, les difficultés rencontrées aux Indes Néerlandaises pour er le système de restriction n'étant pas encore aplanies.

LE MASQUE D'OR.

MERCURE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1934.